La fin de l'époque perse

Durant cette période, la Judée est réduite à un petit territoire inséré dans le vaste empire perse. Paradoxalement, la plus grande partie des Juifs vit désormais en dehors des frontières d'Israël. De nombreux Juifs sont installés à Babylone ; d'autres vivent en Égypte ; d'autres encore sont dispersés dans tout le Moyen-Orient. C'est peut-être à cause de cette dispersion[18] que les réformes de Néhémie et d'Esdras vont insister sur la centralité du culte, sur le Temple de Jérusalem, sur la pureté de la race, mesures qui sont mises en place pour conserver une unité culturelle et religieuse, étant donné qu'il n'y a plus d'unité politique et nationale.

Dans les communautés de la Diaspora, le centre de la vie juive devient à partir de cette période la synagogue, une institution souvent mentionnée dans le Nouveau Testament. En grec, le terme *synagogè* désigne une « assemblée », une « réunion ». Pour les Juifs vivants à l'étranger, loin du Temple, il était nécessaire d'avoir un lieu où se réunir pour prier et étudier la Loi. Ce fut justement la synagogue, c'est-à-dire un « lieu de rassemblement » (en hébreu, *bet knesset*) pour la vie religieuse et sociale, comme elle l'est encore aujourd'hui.

La période qui va de la mission d'Esdras à la conquête d'Alexandre le Grand est très peu documentée en ce qui concerne le sort de la Judée. Après la mort d'Artaxerxès II, en 358, l'empire perse traversa différentes péripéties jusqu'en 333. Cette année-là, le jeune Alexandre écrase l'armée de Darius III à la bataille d'Issos, en Cilicie, et étend son règne depuis la Macédoine jusqu'à la vallée de l'Indus. En 332, après être passé par la Galilée, la Samarie et la Judée, qui sont annexées sans coup férir, Alexandre le Grand se rend maître de l'Égypte où il fonde le port d'Alexandrie. Commence alors une époque nouvelle, l'époque hellénistique. Une fois encore le sort d'Israël dépend des changements sur la scène internationale et de la naissance d'une nouvelle puissance politique. Alors qu'auparavant Assyriens, Égyptiens, Babyloniens et Perses étaient des peuples relativement proches d'Israël par la langue, la culture, les us et coutumes, cette fois les Juifs vont se trouver en contact avec un monde totalement nouveau, le monde grec.

18 On utilise souvent le terme grec « diaspora » pour désigner cette dispersion des Juifs à travers le monde antique.

CHAPITRE VII

L'époque hellénistique

L'île de Tyr m'a élevé, mais la patrie qui m'a enfanté, c'est la nouvelle Attique des Syriens, Gadara. [...] Si je suis Syrien, quoi d'étonnant ? L'unique patrie, étranger, c'est le monde que nous habitons ; un seul Chaos a produit tous les mortels.

Méléagre de Gadara[1]

D'Alexandre le Grand aux Ptolémées (332-200)

Les intentions d'Alexandre furent politiques plus que culturelles, pragmatiques plus que civilisatrices. Il est difficile de soutenir, comme le fera quatre siècles plus tard l'historien grec Plutarque, que le Macédonien ait voulu être l'initiateur d'une nouvelle civilisation, le « conciliateur de l'univers » qui allait « civiliser des rois barbares » et « prêcher le droit et la paix parmi des peuplades sans foi ni loi »[2]. Il n'en reste pas moins que c'est Alexandre qui a introduit dans le Proche-Orient une nouvelle vision du monde avec les croyances, les goûts, les idées, en un mot, la culture grecque. On parle à ce propos d'« hellénisme ». Des colonies grecques sont fondées dans tout l'Orient (parmi les différentes villes appelées Alexan-

1 Poète hellénistique, né à Gadara en Transjordanie (*c.* 130-70 av. J.-C.). *Anthologie palatine*, V, livre VII, épigr. 417, *C.U.F.*, Paris, 1941.

2 Plutarque, *Œuvres morales*, 1. *La fortune ou la vertu d'Alexandre*, I, 4 et 6, *C.U.F.*, Paris, 1990.

drie, en l'honneur du conquérant, la plus célèbre est Alexandrie d'Égypte). La langue grecque se substitua à l'araméen comme langue internationale. De nombreuses villes se dotèrent d'institutions et de réglementations grecques. Un peu partout fleurissent gymnases, théâtres, thermes. La *paideia*, l'éducation selon les canons de la culture grecque, devient la porte d'accès à ce monde nouveau. Le processus d'hellénisation ne fut pas uniforme : plus superficiel dans certains pays, par exemple en Mésopotamie, il fut beaucoup plus profond en Asie Mineure et en Égypte. Israël eût dès lors à se confronter à cette nouvelle vision du monde. Signalons de suite qu'à cette époque on ne peut pas parler d'une volonté des Grecs d'imposer leur culture. Ce sont plutôt les peuples conquis eux-mêmes qui s'ouvrent au processus d'hellénisation. C'est donc l'hellénisme qui réussit à s'imposer par son propre dynamisme et la fascination qu'il exerçait. À cette époque, la diffusion de la pensée grecque revêt une importance particulière par l'impact des quatre grandes écoles philosophiques post-aristotéliciennes (cynisme, scepticisme, épicurisme, et surtout stoïcisme). Ces écoles se caractérisent par une réflexion en profondeur sur l'homme et la possibilité d'atteindre le bonheur dans un monde devenu subitement plus vaste et cosmopolite.

Le règne d'Alexandre marque un changement dans les rapports des Juifs avec les Grecs. Avant son époque, il n'y avait eu que peu de contacts entre les deux peuples et ces échanges étaient surtout de caractère commercial. L'intérêt des Grecs pour le monde juif était minime et on peut affirmer sans risque d'être démenti que « les Grecs vécurent très bien, tout au long de leur âge classique, sans connaître l'existence des Juifs »[3]. À l'époque hellénistique, les Grecs découvrent ce monde si différent du leur, mais leur attitude demeure d'indifférence. Ainsi, même après que la Bible ait été traduite en grec[4], nous n'avons aucune preuve que des auteurs grecs l'aient effectivement connue et utilisée, au moins au cours du IIe siècle av. J.-C. Par contre, comme nous allons le voir, l'intérêt des Juifs pour le monde grec – langue, mœurs, institutions – sera réel.

3 A. MOMIGLIANO, *Sagesses barbares*, Paris, 1979, p. 90. Sur les problèmes liés à la portée et à la signification de l'hellénisation dans l'Orient ancien, cf. M. HENGEL, *Jews, Greeks and Barbarians. Aspects of the Hellenization of Judaism in the pre-Christian Period,* Londres, 1980 (trad. de l'allemand, *Juden, Griechen und Barbaren*, 1976) ; E.J. BICKERMAN, *The Jews in the Greek Age*, Cambridge (Mass.), 1988.

4 Cf. *infra*, p. 123-124.

Alexandre – qui n'était pas grec, mais macédonien de langue grecque – ne bouleversa pas les lois sociales et les usages religieux des pays conquis. Cette tolérance, surtout dans le domaine religieux, est une des valeurs nouvelles du monde grec. Dans le cas de Jérusalem, Alexandre reconnut l'autorité du grand prêtre, considéré comme le chef et le représentant officiel d'une communauté régie par une loi particulière, la Torah. Le changement de pouvoir, au moins dans un premier temps, n'apporta donc pas de grandes modifications, du moins pour tout ce qui concernait la vie quotidienne. Selon l'historien juif Flavius Josèphe, les habitants de Jérusalem auraient même accueilli favorablement l'arrivée d'Alexandre. Ce fut différent en Samarie. Toujours selon Josèphe, la Samarie se rebella contre le gouverneur macédonien en 331, un an à peine après la conquête. Cette révolte fut étouffée dans le sang, la ville fut détruite et on y installa une colonie macédonienne.

Les textes bibliques sont muets sur cette période. Les livres de Néhémie et d'Esdras ne vont pas au-delà de la période perse, alors que les livres des Maccabées commencent un siècle et demi plus tard. Les deux livres des Chroniques, écrits probablement au début de cette période, s'arrêtent à l'époque de l'Exil, mais présupposent une situation relativement calme. Le premier livre des Maccabées, au contraire, donne une image négative d'Alexandre :

> *[Alexandre de Macédoine] entreprit de nombreuses guerres, s'empara de mainte place forte et mit à mort les rois de la contrée. Il poussa jusqu'aux extrémités du monde en amassant les dépouilles d'une quantité de nations, et la terre se tut devant lui. Son cœur s'exalta et s'enfla d'orgueil.* (1 M 1,2-3)

Un tel jugement ne doit pas surprendre. Comme souvent à l'époque, Alexandre entendait bien s'attribuer des prérogatives divines. De nombreux souverains hellénistiques feront de même, ainsi que les empereurs romains, trois siècles plus tard. Mais toute prétention à une quelconque attribution divine était intolérable aux yeux d'un Juif pieux. Ce qui explique le jugement négatif du texte biblique.

Alexandre le Grand n'eut pas le temps de fonder une dynastie, ni de profiter de ses conquêtes : il mourra de façon inopinée à Babylone en 323, âgé de 33 ans seulement, laissant son royaume dans le chaos. Ses généraux, les diadoques[5], se disputèrent les différents

5 En grec *diadokhoi*, ou « successeurs ». Après 306, tous les diadoques se proclameront rois.

territoires conquis, provoquant le démembrement irrémédiable de l'empire : Ptolémée, fils de Lagos, acquit l'Égypte ; Antigone s'empara de la Macédoine et des côtes grecques ; l'Asie mineure et la Babylonie revinrent à Séleucus[6].

En 312, le gouverneur de l'Égypte, Ptolémée Ier – qui fonda la dynastie des Lagides – réussit à occuper la Judée et Jérusalem, l'arrachant aux mains des Séleucides, les successeurs de Séleucus, qui entre-temps avaient pris le pouvoir en Syrie. La Judée restera sous la domination des Lagides pendant plus d'un siècle. On remarque que les historiens grecs de l'époque lorsqu'ils traitent de cette période ne disent pratiquement rien de la Judée et de ses habitants. Manifestement, il s'agissait d'une région géographiquement isolée, politiquement et économiquement insignifiante aux yeux des souverains hellénistiques.

Au début, la situation de la Judée fut difficile et tout le pays fut le théâtre de guerres incessantes entre Ptolémées et Séleucides[7]. Dans un premier temps, après avoir conquis Jérusalem, le roi Ptolémée Ier traita les Juifs avec dureté, n'hésitant pas à déporter une partie de la population en Égypte. Progressivement, la domination des Ptolémées amènera une période de paix et une certaine prospérité. Nous possédons à ce propos des informations de première main, les seules concernant la Judée, grâce aux notes de voyage d'un certain Zénon, haut fonctionnaire du ministère des finances sous Ptolémée II, qui visita la région syro-palestinienne entre 260 et 258. Ces papyri ou « archives » de Zénon témoignent d'une situation économique assez prospère et de relations commerciales intenses en direction de l'Égypte, spécialement pour l'huile, le vin, les céréales, le baume de Jéricho, et le trafic des esclaves. Dans l'ensemble, les relations des Juifs avec la monarchie ptolémaïque ont dû être bonnes, tant en Judée qu'en Diaspora égyptienne, où de nombreux Juifs ont été engagés comme mercenaires dans l'armée. La Judée est une des nombreuses provinces du royaume des Ptolémées, dont un gouverneur civil dirige l'administration. Pendant longtemps, il sera choisi parmi la puissante famille juive des Tobiades, alors que le grand prêtre jouit d'une ample autonomie pour ce qui touche aux affaires intérieures.

6 Sur le contexte historique général, cf. M. SARTRE, *D'Alexandre à Zénobie. Histoire du Levant antique*, Paris, 2001.

7 Durant le IIIe siècle, les Ptolémées menèrent cinq guerres contre les Séleucides.

C'est dans ce milieu que verra le jour le livre de Qohélet, ou l'Ecclésiaste. Il donne l'image d'une société opulente, gouvernée par une bureaucratie fortement hiérarchisée et avide d'argent[8]. En même temps, l'auteur de ce livre de sagesse propose une première confrontation avec la pensée grecque qui commence à ébranler les certitudes traditionnelles en Israël.

La Judée sous les Séleucides (200-164)

La domination des Lagides dura jusque 200 av. J.-C. Entre 201 et 200, Antiochus III réussit à arracher toute la région de Palestine, y compris la Judée, aux Ptolémées. Une fois de plus, le pays change de gouvernant. Au début, les relations avec le nouveau souverain semblent avoir été bonnes. Selon Flavius Josèphe, les Juifs auraient même aidé Antiochus à l'emporter sur la garnison de Ptolémée installée à Jérusalem. En tout cas, la Judée fit rapidement acte de soumission et en échange les Séleucides ont maintenu le statut d'autonomie dont elle jouissait sous les Ptolémées, outre une série d'avantages fiscaux. Flavius Josèphe nous a transmis quelques-unes des dispositions prises par Antiochus III en faveur des Juifs de Jérusalem pour les remercier de leur aide et garantir leurs privilèges[9].

L'influence de la culture hellénistique devient de plus en plus sensible, malgré l'opposition de milieux juifs traditionalistes. C'est de cette période, par exemple, que date un édit interdisant aux étrangers l'entrée dans le Temple, ainsi que l'interdiction d'élever ou de vendre des animaux « impurs » à Jérusalem, loi qui avait pour but de sauvegarder la pureté rituelle de la ville sainte. Mais une partie de la classe aisée – y compris des membres du clergé – était influencée par la culture hellénistique ambiante et a certainement marqué son opposition à ce type de prescriptions.

8 « Si tu vois dans une province le pauvre opprimé, la justice et le droit bafoués, n'en sois pas surpris ; car au-dessus d'une autorité veille une plus haute autorité, et de plus hautes au-dessus d'elles. Mais le profit qu'on tire d'une terre est à tous ; un roi bénéficie de l'agriculture » (Qo 5,7-8). Ce texte, comme celui qui le suit (Qo 5,9), peut très bien faire référence à la situation de la Judée durant la période des Ptolémées. Cf. L. MAZZINGHI, *"Ho cercato e ho esplorato". Studi sul Qohelet*, Bologne, 2001.

9 Fl. Josèphe, *Antiquités juives*, XII, 3, 3 (§ 138-144). On peut trouver la lettre d'Antiochus à propos de Jérusalem dans C. SAULNIER, *Histoire d'Israël*, Paris, 1985, pp. 370-371.

Un changement essentiel allait s'opérer suite à des modifications politiques dans l'Occident lointain : l'étoile de Rome surgit à l'horizon. L'année même où Antiochus III conquiert la Judée, Rome entre en guerre contre Philippe V de Macédoine, dont Antiochus était l'allié. En 197, les Romains écrasent Philippe et en 190 Antiochus III subit à son tour une défaite accablante à la bataille de Magnésie. Malgré le renfort fourni par alliés et mercenaires, l'armée séleucide ne peut faire face aux légions romaines, inférieures en nombre, mais conduites par Scipion l'Africain[10]. Le traité de paix imposé par les Romains prévoyait des conditions très dures : par la paix d'Apamée (188 av. J.-C.), Antiochus devait céder toutes ses possessions en Asie Mineure et payer un tribut de 12 000 talents, une somme énorme qui conduira l'État séleucide à la banqueroute. Les conséquences de la défaite de Magnésie pesèrent de façon décisive sur l'attitude du gouvernement séleucide vis-à-vis des Juifs.

Antiochus III fut tué en 187. Son fils, Séleucus IV prit alors le pouvoir et crut pouvoir régler ses dettes de guerre en mettant à sac les lieux de culte les plus riches[11]. Il voulut s'emparer de l'or du Temple de Jérusalem – ce qui lui semblait son droit le plus strict – mais ce geste fut perçu par les Juifs comme un véritable sacrilège. Selon 2 M 3, le pillage des richesses du Temple échoua suite à une intervention miraculeuse de Dieu.

Successeur de Séleucus, Antiochus IV (175-164) se donnera le titre d'Épiphane. Un jeu de mots populaire transforma *Epiphanès*, en grec « [dieu] manifesté », en *Epimanès*, c'est-à-dire « fou furieux », ce qui en dit long sur la personnalité complexe d'Antiochus, et plus encore sur la façon dont ses contemporains le considéraient.

C'est durant les premières années de son règne – ou peu avant – qu'est écrit le livre de l'Ecclésiastique, œuvre de Jésus fils de Sira, scribe de Jérusalem[12]. La prière de Si 36,1-17 peut être interprétée comme une supplique à Dieu pour la libération de la domination étrangère : « Lève la main contre les nations étrangères, et qu'elles voient ta puissance ! »

10 On se rappelle que l'armée d'Hannibal fut écrasée par les légions de Scipion quelques années auparavant.

11 Dans l'Antiquité, les temples jouissaient de l'inviolabilité, en temps de paix, et servaient souvent de banque de dépôt.

12 Écrit en hébreu, le livre de Ben Sira sera traduit en grec, *c.* 130 av. J.-C. La version hébraïque originale était pratiquement tombée dans l'oubli mais, depuis la fin du XIX[e] siècle, on en a retrouvé plusieurs fragments (environ les deux tiers du texte). Les traductions modernes continuent à utiliser la version grecque, la seule à nous transmettre le texte complet. Sur le Siracide, cf. M. GILBERT, "Le livre de Ben Sira", dans *Les cinq livres des Sages*, Paris, 2003, pp. 149-226.

Sous Antiochus IV, la situation des Juifs devint extrêmement difficile. Dans la littérature apocalyptique qui connut à cette époque une de ses périodes les plus florissantes[13], Antiochus IV devient l'exemple même des forces du mal :

> *Le roi agira selon son bon plaisir, s'enorgueillissant et s'exaltant par-dessus tous les dieux ; contre le Dieu des dieux il dira des choses inouïes et il prospérera jusqu'à ce que soit comble la colère car ce qui est déterminé s'accomplira.* (Dn 11,36 ; cf. aussi 7,25)

La période suivante amènera une véritable persécution, au point de donner à Antiochus IV sa sinistre renommée, mais rien ne présageait un tel aboutissement. Toujours en quête d'argent, Antiochus allait profiter de son droit d'agréer le grand prêtre pour monnayer la fonction pontificale. Cette intervention marquait un tournant dans le pontificat car, depuis toujours, la lignée sadocide avait fourni les grands prêtres d'Israël. Un certain Jason[14], de famille sacerdotale – son frère était le grand prêtre Onias III – mais ouvert à l'hellénisme, usurpa ainsi le souverain pontificat. Avec l'appui d'autres membres de la classe sacerdotale, il entama un processus d'hellénisation radicale : un gymnase de style grec fut ouvert à Jérusalem (2 M 4,12) et des jeunes gens furent invités à participer aux jeux de Tyr, qui reprenaient le modèle olympique (2 M 4,18-19). En outre, certains proposèrent de donner à Jérusalem le statut de ville hellénistique (*polis*) au même titre que tant d'autres cités du Proche-Orient méditerranéen. Un tel changement aurait signifié l'abolition de la Torah comme loi civile à Jérusalem. Selon 2 M 4,13-15, une bonne partie de la classe marchande et lettrée, et même des prêtres, suivaient ces nouvelles tendances. Il est vrai que, dans la mentalité du temps, tout autre style de vie – comme l'était celui des Juifs – était considéré comme « barbare » et le judaïsme était trop éloigné du mode de vie et de pensée des Grecs pour permettre un compromis serein. Il fallait choisir ! Alors que pour de nombreux Juifs, rester fidèle aux anciennes traditions était un choix naturel, pour d'autres la modernité était du côté de l'hellénisme. Ce qui du point de vue grec était une attitude de tolérance représentait pour beaucoup de

13 Cf. *infra*, pp. 137-140.

14 Jason est la forme grécisée de l'hb. *Yeshua'* ou Josué.

Juifs un syncrétisme inacceptable. Jusqu'où peut aller un dialogue entre deux cultures et religions si opposées ? Et comment distinguer le religieux du culturel ? La réponse ne viendra pas de Jérusalem mais, comme nous le verrons, d'Alexandrie.

Entre-temps, vers 172, un certain Ménélas réussit à occuper le poste de grand prêtre après avoir offert au roi trois cents talents d'argent de plus que Jason (2 M 4,24). Pour être sûr d'obtenir la charge, Ménélas fit assassiner le dernier grand prêtre légitime, Onias III, l'année suivante (2 M 4,30-35). Le texte de Dn 9,26 fait allusion à ce meurtre : « Un Oint [sera] supprimé, sans qu'il y ait eu en lui [de faute] ». Dans cette situation d'intrigues et de corruption, eurent lieu deux campagnes d'Antiochus IV contre l'Égypte, campagnes qui furent brusquement interrompues par un ultimatum de Rome au roi séleucide. C'est durant ces années (169-168) que les relations d'Antiochus avec les Juifs s'aggravèrent de façon irrévocable.

La persécution d'Antiochus IV (167-164)

Au retour de sa première campagne d'Égypte, en 169, Antiochus IV aurait déjà puisé dans les caisses du Temple de Jérusalem (cf. 1 M 1,21-24), comme l'avait fait son prédécesseur. Au terme de la seconde campagne, probablement frustré par son échec et par l'humiliation qu'il subit des Romains, Antiochus profita d'une tentative de Jason de reprendre le pontificat à Ménélas pour intervenir militairement en Judée. Entré à Jérusalem, il traita la population avec une extrême dureté, mit à sac le Temple et ordonna la construction d'un campement militaire[15] où il laissa une garnison grecque. En outre, Antiochus ordonna la construction d'un autel à Zeus Olympien, en lieu et place de l'autel des holocaustes, au cœur même du Temple. Cet événement, survenu en décembre 167, est l'épisode que Dn 9,27 appelle l'Abomination de la désolation. Enfin, des mesures répressives furent prises à l'encontre de la religion juive. Le roi interdisait la pratique de la circoncision, l'observation du sabbat et la célébration des fêtes juives, sous peine de mort :

> *Le roi publia dans tout son royaume l'ordre de n'avoir à former tous qu'un seul peuple et de renoncer chacun à ses coutumes. [...] Le roi envoya aussi, par messagers, à Jérusalem et aux villes de Juda, des édits leur enjoignant de suivre des coutumes étrangères à leur pays, de bannir du sanctuaire holocaustes, sacrifices et libations, de profaner sabbats et fêtes [...]. Quiconque n'agirait pas selon l'ordre du roi serait puni de mort.* (1 M 1,41-50 ; cf. aussi 2 M 6,1-11)

15 En grec, l'Akra ou la « Citadelle ».

On ne doit pas imaginer Antiochus comme un tyran cruel et sanguinaire, mû par la seule volonté de détruire purement et simplement la foi juive. Le tableau effroyable que dresse le premier livre des Maccabées – et plus encore les récits célèbres de 2 M 6-7, avec le martyre d'Éléazar et l'exécution des sept frères et de leur mère – ne reflète probablement pas les véritables intentions du roi. Il était surtout poussé par des motifs économiques (le besoin de trésorerie) et politiques (supprimer la tentative de révolte de Jason et mettre un terme à la situation chaotique qui s'était créée à Jérusalem). Les éléments psychologiques ne doivent pas non plus être négligés et on se souviendra qu'Antiochus rentrait d'une campagne qui se terminait par une défaite humiliante. De plus, imposer le culte de Zeus, dieu éminent des Grecs, était pour Antiochus une décision normale, généralement bien acceptée par les autres peuples. À ce propos, le jugement de l'historien romain Tacite ne manque pas d'intérêt : dans le but de « civiliser ce peuple terrible », écrit-il, le roi Antiochus « s'efforça d'ôter aux Juifs leur fanatisme et de leur donner des mœurs grecques »[16]. Il y avait à Jérusalem un important parti philhellène qui comptait des Juifs parmi ses membres. Ce parti auquel appartenait le grand prêtre ne devait pas voir d'un mauvais œil, et aurait même pu appuyer, l'œuvre d'hellénisation entreprise par Antiochus. Ce courant interne au judaïsme a pu être la cause des violences contre les autres Juifs, violences accrues par les luttes internes pour le souverain pontificat de Jérusalem, qui signèrent la fin du sacerdoce sadocite. Comme on le voit, les causes de la « persécution » d'Antiochus sont passablement complexes et hétérogènes.

Une grande partie des Juifs de ce temps, dont la foi et le style de vie différaient des autres peuples, étaient convaincus de leur supériorité religieuse et morale, et virent dans les décisions d'Antiochus un acte visant à détruire la communauté israélite elle-même. C'est en ces termes que les livres des Maccabées et celui de Daniel, écrits peu de temps après ces événements, décrivent le roi séleucide. En réalité, son action fut guidée par de nombreuses autres raisons et reçut l'appui d'une partie des Juifs, mais elle se transforma, par-delà les intentions initiales, en une véritable persécution religieuse.

16 Tacite, *Histoires* V, 8, *C.U.F.*, Paris, 1921 (trad. revue).

La révolte des Maccabées

Comme on pouvait s'y attendre, l'œuvre d'hellénisation forcée entreprise par Antiochus IV rencontra l'opposition des Juifs fidèles à leurs traditions[17]. Au début, cette opposition ne concerna que des petits groupes qui prirent le nom d'Assidéens[18], groupes qui donneront probablement naissance aux pharisiens. Après quelques tentatives sporadiques de révolte, on vit assez vite surgir une insurrection organisée. Les deux livres des Maccabées insistent sur les motivations religieuses qui animaient les divers mouvements d'opposition à la politique séleucide, motivations qui sont résumées dans les paroles que l'auteur des Maccabées met dans la bouche de Mattathias, considéré comme l'instigateur de la révolte :

> *« Quand toutes les nations établies dans l'empire du roi lui obéiraient, chacune désertant le culte de ses pères, et se conformeraient à ses ordonnances, moi, mes fils et mes frères, nous suivrons l'alliance de nos pères. Dieu nous garde d'abandonner Loi et observances ! Nous n'écouterons pas les ordres du roi. Nous ne dévierons pas de notre religion ni à droite ni à gauche »* (1 M 2,19-22)

À ce genre d'arguments s'ajoutent d'autres raisons d'ordre social. En effet, les partisans de l'hellénisme étaient essentiellement membres des classes riches : prêtres et notables de Jérusalem. Quand Jérusalem devint une *polis*, c'est-à-dire une ville hellénistique au statut comparable aux autres cités, la citoyenneté ne dépendait plus de l'appartenance à un même peuple, par le biais de la circoncision, de la pratique du sabbat et des autres commandements de la Torah, mais devenait fonction du recensement et de la position sociale. De cette façon, on favorisait naturellement les classes riches – nobles, prêtres, négociants, propriétaires fonciers – au détriment du peuple.

On a déjà noté l'existence de classes pauvres dans la population au temps de Néhémie et d'Esdras. Le livre de l'Ecclésiastique, témoin privilégié de cette période, permet de comprendre combien les disparités sociales furent loin d'être marginales en Israël. Ben Sira écrit du point de vue des nantis, et son public est composé de gens de condition économique aisée et de classe sociale élevée. Il donne une vision négative des métiers manuels (Si 38,24-34) qu'il oppose

17 On trouvera une bonne introduction aux sources, événements et courants théologiques de cette période dans C. SAULNIER, *La crise maccabéenne*, Cahier Évangile, n° 42, Paris, 1982.

18 Forme grécisée de l'hb. *hasidim*, les « Pieux », « homme valeureux d'Israël et tout dévoués à la Loi », selon 1 M 2,42.

au prestige de la figure du scribe (39,1-11)[19] et de celle du grand prêtre Simon le Juste (50,1-21). Ben Sira, il est vrai, met aussi en garde contre une confiance excessive dans la richesse (5,1-3 ; 8,2 ; etc.) et il invite à plusieurs reprises à la pratique de l'aumône (3,30-4,10 ; 7,32 ; 29,8-13).

Cet état de choses peut nous aider à comprendre l'appui populaire donné à la révolte contre le pouvoir séleucide. À en croire le récit biblique de 1 M 2,1-28, la résistance armée serait partie d'un petit groupe d'Israélites conduit par Mattathias. Issu d'une famille sacerdotale, Mattathias avait été exilé, vraisemblablement pour son opposition au pouvoir en place, dans le petit village de Modîn, dans la Shéphéla, à environ 25 km au nord-ouest de Jérusalem. Mis en demeure de sacrifier publiquement aux dieux grecs, Mattathias se rebella contre le pouvoir royal et prit le maquis avec ses fils et quelques partisans. Un de ses fils, Judas surnommé Maccabée devint tout de suite le chef charismatique de ces groupes de résistants. Il n'est pas possible de suivre en détail les diverses péripéties de cette période, racontée sur le ton épique par les livres des Maccabées. Le succès militaire de Judas Maccabée vient du fait qu'il évita une attaque frontale avec les armées séleucides, qui l'auraient écrasé immédiatement, mais en revanche utilisa une technique de guérilla qui lui donna l'avantage. Les Séleucides furent pris par surprise – Antiochus IV était occupé par une campagne en Orient – et les coups de main organisés par les rebelles, sans oublier l'esprit qui les animait, leur octroyèrent rapidement de nombreuses victoires. Au point qu'en décembre 164, Judas Maccabée réussit à reconquérir Jérusalem, à l'exception de la forteresse de l'Akra. Son premier acte, le 25 du mois de Kisleu (ou 18 décembre), fut de purifier le Temple et de reprendre le culte interrompu (1 M 4,36-61). Aujourd'hui encore, les Juifs célèbrent la fête de la Dédicace, en hébreu *Hanukkah*, en souvenir de cet événement[20]. Antiochus IV venait de

19 Pour Ben Sira, qui écrit entre 195 et 175 av. J.-C., le prestige et la position sociale ne dépendent pas tant de la richesse que de la sagesse. Un texte comme Si 39,1-11, certainement autobiographique, exalte le statut du scribe, maître de sagesse et interprète de la Torah. En ce sens, Ben Sira considère comme inférieur tout type de travail manuel. L'Ecclésiastique reflète une des caractéristiques de la société de ce temps : le scribe acquiert une influence égale, sinon supérieure, à celle des nobles et des riches.

20 Jésus eut l'occasion de célébrer cette fête : cf. p. 147.

mourir au cours d'une campagne au pays de Suse (1 M 6,1-6)[21]. Judas réussit à obtenir de son successeur, Antiochus V, empêtré dans les luttes intestines pour la succession, un édit de reconnaissance de leur spécificité religieuse (cf. 1 M 6,57-61 et 2 M 11,13-33).

Entre-temps, à Jérusalem, les querelles à propos de la charge du grand prêtre s'étaient rallumées. À la mort du grand prêtre Ménélas, le parti helléniste fit appel à Démétrius Ier, le successeur d'Antiochus V, qui en 161 confirma comme grand prêtre un certain Alkime, philhellène de la lignée d'Aaron. Ce compromis eut comme résultat de diviser les Juifs, ce que recherchait Démétrius. Les plus conciliants parmi les scribes et les Assidéens qui avaient rejoint les Maccabées acceptèrent Alkime comme grand prêtre, tandis que l'aile la plus intransigeante – Judas et ses partisans – le rejetèrent, considérant qu'il était à la solde de Démétrius. Profitant de ces divergences, le roi reprit la politique répressive d'Antiochus IV et lança une campagne militaire d'envergure. Judas Maccabée, et un grand nombre de ses partisans, mourut au combat en 161, lors d'un affrontement avec les troupes de Bacchidès, général de Démétrius (1 M 7,1-9,22).

Jonathan (161-143), un des frères de Judas, prit la tête de la résistance. En 152, jouant sur les dissensions entre les différents prétendants au trône de Syrie, il réussit à obtenir d'Alexandre Balas, un de ces prétendants, la charge de grand prêtre, en plus d'une déclaration d'autonomie de la Judée (1 M 10,15-21). Jonathan fut le premier à faire frapper des monnaies à son nom, signe d'une indépendance désormais quasi effective. Rappelons que Jonathan était de lignée sacerdotale mais non sadocide, d'où était traditionnellement issu le grand prêtre. Cette ascendance fit perdre aux Maccabées une grande partie des sympathies dont ils jouissaient auprès des Assidéens. Jonathan exploita avec habileté la lutte pour le trône des Séleucides et obtint même le soutien de Sparte et des Romains (cf. 1 M 8,17-18), parvenant à accroître ses possessions de manière

21 En 2 M 9, la mort d'Antiochus est vue comme le juste châtiment de Dieu pour un roi impie qui finit son existence dans d'atroces douleurs, dévoré vivant par les vers, seul en terre étrangère. Paradoxalement, 2 M 9,19 attribue à Antiochus une lettre qu'il aurait écrite aux Juifs, pour qu'ils n'oublient pas les bienfaits reçus. En fait, il s'agit probablement d'une sorte de testament adressé aux « excellents citoyens » d'Antioche.

sensible. Victime de ses propres intrigues, Jonathan finit par tomber dans un piège tendu par Tryphon, un autre prétendant au trône séleucide, et fut exécuté en 143 (1 M 12,39-53).

Simon (143-134), un troisième frère, succéda à Jonathan à la tête du mouvement maccabéen. Il réussit à garder la charge de grand prêtre et se fit reconnaître par le roi séleucide Démétrius II comme « grand prêtre, stratège et chef des Juifs » (1 M 13,42). À nouveau, le mouvement maccabéen put prendre appui sur les querelles internes de la Syrie mais il faut noter l'importance de la reconnaissance obtenue par Simon. En effet, il concentra en ses mains les pouvoirs civil, religieux et militaire et obtint pour la Judée une indépendance effective, écartant définitivement les Séleucides. Simon meurt tragiquement, assassiné par son gendre en 134. Son fils Jean Hyrcan lui succéda. On peut le considérer comme le fondateur d'une véritable dynastie, les Asmonéens, première dynastie depuis l'effondrement de la monarchie suite à l'exil babylonien. Née d'une volonté de résistance au pouvoir séleucide, la rébellion maccabéenne s'est progressivement transformée en instrument de pouvoir. Aux motivations religieuses et sociales, se sont vite substituées d'autres motivations moins glorieuses, d'ordre national et politique.

Le récit du premier livre des Maccabées se termine avec la mort de Simon. Le livre doit avoir été écrit immédiatement après et présente son règne comme une période pacifique et heureuse. L'éloge de Simon en 1 M 14,4-15 en dresse un portrait idyllique mais ce tableau optimiste ne doit pas tromper. Comme nous allons le voir, les partisans des traditions d'Israël ne devaient pas s'y reconnaître et le régime asmonéen s'écarta de plus en plus des idéaux de fidélité à la Loi qui avaient donné naissance à l'insurrection des Maccabées. Les guerres incessantes et les intrigues internes n'avaient pas contribué à améliorer la situation économique et sociale du pays. C'est probablement au cours de cette période que commencent à prendre forme les mouvements pharisiens et sadducéens, ainsi qu'un mouvement rigoriste, séparé du judaïsme officiel, dont il nous faudra reparler, les esséniens[22].

22 Cf. *infra*, pp. 141-144.

La dynastie asmonéenne (134-63)

La période qui va du début du règne de Jean Hyrcan jusqu'à la conquête romaine par Pompée en 63 n'est pas évoquée dans les textes bibliques, mais elle est importante parce qu'elle nous permet de dresser l'arrière-plan sur lequel se déroulera l'histoire d'Israël au temps du Christ.

Jean Hyrcan Ier (134-104) se consacra surtout aux campagnes militaires d'expansion, se servant d'une armée de profession composée de mercenaires. Il « convertit » de force les Samaritains en détruisant le temple du mont Garizim, rendant ainsi définitive la séparation avec les Juifs. Il soumit ensuite les Iduméens (les anciens Édomites), population de Transjordanie émigrée dans la partie méridionale de la Judée, entre Hébron et Bersabée, les obligeant à se faire juifs par la circoncision. Dans les années 107-106, terme de ses campagnes d'expansion, les frontières du territoire d'Hyrcan sont celles du livre de Judith. Le livre, situé à l'époque de Nabuchodonosor, est en fait écrit pendant ces années et, par le biais de la lutte du peuple juif contre des envahisseurs étrangers, exalte le sentiment national.

C'est à cette époque que se développent les deux groupes qui auront une importance décisive dans la vie juive : les sadducéens et les pharisiens. Dans l'ensemble le parti sadducéen soutenait les Asmonéens. Les pharisiens par contre seront très critiques envers Jean Hyrcan, accusé d'avoir voulu concentrer entre ses mains les pouvoirs civil et religieux, de se comporter en véritable tyran et surtout d'être ouvert à l'hellénisme plutôt que de rester fidèle aux traditions juives. Il est certain que Hyrcan perdit peu à peu le soutien populaire, finissant par gouverner de manière brutale comme les souverains hellénistiques de l'époque, prenant appui sur une armée de mercenaires et s'enrichissant par un système fiscal odieux.

Un aspect éclairant de l'attitude politique d'Hyrcan est mis en relief par les livres des Maccabées, dont la composition remonte à cette période. Le premier livre rapporte les échanges épistolaires que les Maccabées auraient eu avec Sparte (1 M 12,6-23 et 14,20-23) et va même jusqu'à affirmer une invraisemblable parenté entre les deux peuples, tous deux « de la race d'Abraham » (1 M 12,21). Pouvait-il y avoir meilleur indice de l'admiration qu'éprouvaient les Juifs vis-à-vis des Grecs ? À cela s'ajoute le passage déjà cité qui contient un éloge fabuleux des Romains, ce qui ne peut que surprendre de la part d'un auteur juif (1 M 8,1-16).

L'orientation donnée par Jean Hyrcan fut poursuivie par son fils Aristobule (104-103). Selon Flavius Josèphe, il aurait été le premier des Asmonéens à s'attribuer le titre de « roi ». Au cours de son bref règne, il fit assassiner sa mère et un de ses frères, et réussit à s'emparer de la Galilée, élargissant encore les frontières d'Israël.

Le successeur d'Aristobule fut son frère, troisième fils de Jean Hyrcan, Alexandre Jannée (103-76). Sous son règne, la dynastie asmonéenne atteignit l'apogée de sa splendeur, mais en même temps elle devra faire face à une opposition croissante, surtout de la part des groupes pharisiens. De manière extrêmement cruelle, Alexandre réprima l'opposition des pharisiens, allant jusqu'à faire crucifier quelque huit cents opposants autour de Jérusalem, faisant ensuite massacrer femmes et enfants sous leurs yeux. Ce geste provoqua un grand émoi au sein du peuple : la crucifixion est inconnue du droit israélite et aucun souverain juif n'y avait jamais eu recours[23]. Il est désormais évident que la monarchie asmonéenne est devenue semblable à une de ces nombreuses monarchies orientales d'allure hellénistique. Les Asmonéens se comportent en tous points comme les Séleucides, alors qu'ils avaient vu le jour en opposition à leur régime. Quel renversement par rapport aux glorieux débuts, soixante ans auparavant !

La veuve d'Alexandre Jannée, Alexandra Salomé (76-67) succéda à son mari sur le trône. Elle se réconcilia avec les pharisiens et réussit à maintenir la paix à l'intérieur du royaume, dont les frontières progressivement élargies depuis les campagnes de Jean Hyrcan Ier atteignent désormais les limites attribuées au royaume davidico-salomonien (cf. carte n° 6). Dans la tradition juive, le règne d'Alexandra est demeuré comme un véritable âge d'or. Ce fut sans aucun doute une période de paix et de prospérité, mais il ne faut pas oublier que ce jugement est influencé par l'attitude qu'elle adopta vis-à-vis des pharisiens.

À la mort d'Alexandra, une lutte féroce pour la succession au trône s'engagea entre ses deux fils : Hyrcan II, qui détenait la charge de grand prêtre que lui avait donnée sa mère, et Aristobule II qui tenta de s'emparer du pouvoir. La rivalité fut telle qu'Hyrcan préféra recourir à l'aide de Rome et s'adresser à Pompée, qui était parvenu à

23 On trouve un écho de la consternation provoquée par ce drame dans les écrits esséniens de Qumrân (cf. le *Commentaire de Nahum*).

conquérir Damas et anéantir le pouvoir séleucide. La lutte entre les deux frères manifeste clairement les divisions internes qui minaient le royaume asmonéen. Le pays est désormais composé de territoires très différents : la Galilée, habitée par des Juifs et des païens ; la Samarie, culturellement et religieusement séparée de la Judée ; la côte où se multiplient les cités grecques ; et la Judée, elle-même divisée en factions politiques et mouvements religieux. Rome ne laissa pas passer l'occasion. En 63 av. J.-C., sous prétexte de jouer le rôle d'arbitre et de pacifier la situation, Pompée entra en Judée avec ses légions et conquit Jérusalem. Les portes de la ville lui furent ouvertes par les partisans d'Hyrcan II, tandis que ceux d'Aristobule II se réfugiaient dans le Temple où, après trois mois de siège, ils furent massacrés.

L'historien romain Tacite rappelle la stupeur de Pompée qui, entré dans le Temple, le trouva absolument vide et dépourvu de toute image sacrée[24]. C'est le lieu de culte de YHWH, un Dieu invisible, quelque chose d'incompréhensible pour les Romains, désormais maîtres de toute la Judée.

Le judaïsme de langue grecque

Nous avons déjà eu l'occasion de parler de la Diaspora juive, c'est-à-dire de ce mouvement de dispersion qui força une grande partie des Israélites à s'établir en dehors de leur terre, en premier lieu lors de l'effondrement du royaume du Nord et ensuite à partir de l'exil babylonien. Une histoire d'Israël, même géographiquement limitée à la région palestinienne, ne peut omettre l'existence de cet « Israël » en dehors de la terre d'Israël.

Le judaïsme de la Diaspora est un phénomène dont il faut souligner l'importance. À l'époque du Nouveau Testament, les Juifs résidant en dehors de la Terre sainte, souvent depuis plusieurs siècles, étaient plus nombreux que ceux d'Israël, comme c'est encore le cas aujourd'hui. Au temps d'Auguste, on parle d'une population juive, au sein de l'Empire romain, d'environ quatre millions et demi, dont certainement plus d'un million vivait en terre d'Israël : ils constituaient 7 % de la population de l'Empire. Flavius Josèphe peut citer avec fierté le géographe et historien grec Strabon (*c.* 63 av. J.-C.

24 « Le temple ne contenait aucune figure de dieux ; le sanctuaire était vide et ne cachait aucun mystère ». Tacite, *Histoires*, V, 9, *C.U.F.*, Paris, 1921.

– 19 ap. J.-C.) qui aurait dit des Juifs : « Ces derniers sont répandus dans toutes les villes, et il serait difficile de trouver sur toute la terre un lieu où ce peuple n'ait été accueilli et où leur pouvoir ne soit bien établi »[25].

Le judaïsme se trouvait en contact direct avec la culture hellénistique qui prévalait à l'époque, un contact qui, comme nous l'avons vu dans le cas des Maccabées, a souvent été source de conflits. Les Juifs de la Diaspora étaient toutefois plus ouverts au monde grec que ceux qui vivaient à Jérusalem ou en Judée. Ils habitaient en effet dans des villes hellénisées, en acceptant parfois la citoyenneté, en adoptant la langue (c'est-à-dire le grec) et les coutumes de leurs voisins, même s'ils cherchaient bien évidemment à conserver leur foi et leurs traditions. L'influence de l'esprit grec peut se voir déjà dans la transformation des noms qui se référaient au grec : ainsi Jason est utilisé comme forme grecque de Josué (cf. 2 M 2,23), ou Saul de Tarse devient Paul (cf. Ac 13,9).

L'influence de la philosophie grecque se fait sentir aussi sur le plan religieux : le judaïsme de la Diaspora insiste moins sur les aspects cultuels mais beaucoup plus sur les aspects éthiques. Des éléments typiquement religieux comme le Temple, le culte, le sacerdoce, les pratiques rituelles, etc., voient leur importance redéfinie par rapport au contenu moral avec lequel le judaïsme se présente face au paganisme. Une méthode d'interprétation allégorique des prescriptions cultuelles et rituelles contenues dans les textes bibliques va se développer de façon spécifique dans le judaïsme de la Diaspora, et tout spécialement à Alexandrie. Cette approche jouera également un grand rôle aussi dans le christianisme. Une autre caractéristique du judaïsme de la Diaspora est la tentative apologétique de montrer que la foi d'Israël est supérieure à la philosophie grecque. Philon d'Alexandrie va jusqu'à parler des philosophes grecs comme de disciples de Moïse. C'est ainsi que naissent des œuvres qui entendent construire des ponts entre le monde hellénistique et le monde juif. Par bien des aspects, la *Lettre d'Aristée* et le *Quatrième livre des Maccabées* sont des écrits apologétiques qui, chacun à sa façon, entendent montrer au monde hellénisé la supériorité morale et même philosophique du judaïsme. Pour certains, l'historien juif Eupolème, envoyé en ambassade à Rome par Judas Maccabée (cf. 1 M 8,17),

25 Fl. Josèphe, *Antiquités juives*, XIV, 7, 2 (§ 115).

aurait écrit en langue grecque une histoire des Hébreux dans laquelle il soutenait que les Phéniciens et les Grecs avaient appris l'écriture de Moïse.

La force morale du judaïsme exerçait effectivement une certaine influence sur le paganisme. Attirés par le monothéisme juif, de nombreux païens se tournaient vers le Dieu d'Israël : bien que non circoncis, et donc non incorporés au peuple juif, ces « craignant Dieu »[26] observaient les préceptes fondamentaux de la Torah (sabbat, prescriptions alimentaires, etc.) et fréquentaient les synagogues. Le centurion romain Corneille, protagoniste d'Ac 10, est certainement l'un d'eux.

Par ailleurs, le mode de vie singulier des Juifs provoquait souvent des tensions et des affrontements qui à l'occasion tournaient en véritables persécutions. Le fait de se considérer d'une certaine façon différent du reste de la société, de proclamer une foi supérieure aux autres, d'adhérer de manière stricte à des lois propres – parfois étranges aux yeux d'un païen –, tout cela donnait naissance à des sentiments de suspicion et d'hostilité, au point qu'on a pu parler d'un véritable antisémitisme. À Alexandrie d'Égypte, de loin le centre le plus florissant de la Diaspora juive (la ville comptait au minimum 40 000 Juifs, peut-être un cinquième de la population), la lutte des Juifs pour la pleine reconnaissance de leurs droits civils a marqué la période comprise entre le premier siècle avant J.-C. et le premier siècle de notre ère. Le livre de la Sagesse, composé sous le règne d'Auguste, en témoigne[27]. Dans l'Empire romain, les Juifs jouissaient d'une autonomie assez grande, spécialement sur le plan religieux, même s'ils ne jouissaient pas d'une bonne réputation aux yeux de la population, comme le montrent les persécutions survenues durant le bref règne de Caligula (37-41 ap. J.-C.). L'édit de l'empereur Claude, adressé aux citoyens d'Alexandrie en 41 ap. J.-C., les exhorte à ne pas remettre en question le droit des Juifs à la liberté de culte et à laisser les Juifs « vivre conformément à leurs coutumes », invitant Alexandrins et Juifs « à vivre les uns avec les autres dans la douceur et

26 Au contraire des prosélytes *stricto sensu*, peu nombreux, qui étaient circoncis et agrégés au peuple choisi.

27 Cf. L. MAZZINGHI, "Sap 19,13-17 e i diritti civili dei Giudei di Alessandria", dans G. BELLIA, A. PASSARO (ed.), *Il libro della Sapienza. Tradizione, redazione, teologia*, Rome, 2004, pp. 67-98.

l'humanité »[28]. Pourtant, en 49, le même Claude ordonne à tous les Juifs de quitter Rome, suite à des soulèvements antijuifs (ce décret est mentionné en Ac 18,1-4).

La présence juive en Égypte est bien documentée au Vᵉ siècle av. J.-C., comme nous l'avons vu avec la colonie juive d'Éléphantine. À partir de la moitié du IIᵉ siècle av. J.-C., le judaïsme d'Alexandrie connaît une intense production littéraire, y compris de textes bibliques. C'est durant cette période que judaïsme et hellénisme commencent à se rencontrer, et de manière féconde à Alexandrie.

Vers 132 av. J.-C., le petit-fils de Ben Sira, arrivé à Alexandrie, y traduit en grec le livre de l'Ecclésiastique, œuvre de son grand-père. Dans sa préface, le traducteur – anonyme – affirme avoir accompli son travail en pensant à ceux qui vivent à l'étranger et entendent conformer leur vie à la Loi. L'œuvre de Ben Sira démontre cependant que l'hellénisation indéniable du judaïsme, surtout sous la dynastie asmonéenne, resta somme toute superficielle. Si Ben Sira adopte certaines idées en provenance du monde grec, sa pensée est fondamentalement juive. Le chapitre central de son livre est un éloge de la Torah, la Loi divine, expression concrète de la Sagesse (Si 24). Comme cela s'était déjà produit durant l'exil babylonien et comme cela arrivera après la conquête romaine, le judaïsme met sa foi au centre, et ce recentrage garantira sa survie. Durant les dernières décennies du Iᵉʳ siècle avant notre ère, une œuvre analogue voit le jour : c'est le livre de la Sagesse, qui lui aussi entrera dans le canon grec des Écritures. Destiné à la formation des jeunes Juifs d'Alexandrie, facilement tentés d'abandonner leur foi, le livre de la Sagesse veut annoncer le message biblique aux hommes de son temps en utilisant des catégories et un langage qui relèvent de la culture hellénistique. Il y avait là une tentative courageuse de dialogue qui ne manquait pas d'audace et qui marquera les débuts du christianisme.

L'œuvre la plus importante du judaïsme alexandrin reste néanmoins la traduction en grec de la Bible hébraïque, connue sous le nom de Septante[29]. La *Lettre d'Aristée*, écrite probablement au Iᵉʳ siècle av. J.-C., raconte la légende de l'origine de cette traduction.

28 Texte de la lettre de Claude dans C. SAULNIER, *Histoire d'Israël*, Paris, 1985, pp. 418-419.

29 Pour une première approche, recommandons *La Bible grecque – La Septante* (présentée par H. Cousin), Supplément au *Cahier Évangile* 74, Paris, 1990. Pour approfondir, G. DORIVAL, M. HARL, O. MUNNICH, *La Bible grecque des Septante. Du judaïsme hellénistique au christianisme ancien*, Paris, 1988.

Selon la *Lettre d'Aristée*, cette traduction de la Loi mosaïque doit son nom au nombre des soixante-dix sages juifs invités à Alexandrie par le roi Ptolémée II Philadelphe (284-247) pour entreprendre le travail. Toujours selon la *Lettre d'Aristée*, les circonstances miraculeuses dans lesquelles fut réalisée cette traduction témoignent de sa qualité et de sa valeur.

La réalité historique est plus simple : au cours de la période des Ptolémées, les communautés juives en Égypte sentirent le besoin d'une traduction qui permettrait de lire la Bible dans la langue qu'ils utilisaient quotidiennement, le grec (comme en témoigne le prologue de Ben Sira). Une telle traduction, limitée dans un premier temps au seul Pentateuque et réalisée sous le patronage des Ptolémées, fut progressivement – jusqu'au Ier siècle av. J.-C. – étendue aux autres livres de la Bible hébraïque (les Prophètes et les Écrits). À cette traduction, s'ajoutèrent bientôt d'autres textes rédigés au cours de cette même période, tels le livre de Ben Sira (l'Ecclésiastique), les livres des Maccabées, le livre de la Sagesse, etc.[30] À côté de la Septante, existent d'autres traductions grecques[31] mais celle de la Septante demeure la plus importante. En plus des livres absents de la Bible hébraïque, on y trouve souvent des variantes par rapport au texte massorétique[32]. Il est donc toujours difficile de savoir si, lorsque le traducteur grec s'éloigne du texte hébreu, il le fait parce qu'il a en mains un texte différent du nôtre ou s'il le fait pour d'autres raisons, y compris pour des motivations à caractère théologique. La version grecque des Septante est celle des auteurs du Nouveau Testament quand ils citent les Écritures Saintes. La Septante constitue la Bible de la première prédication chrétienne dans le monde grec.

30 Le judaïsme ne reconnaît pas la canonicité de tous les livres de la Septante et limite la liste des livres inspirés à ceux qui sont contenus dans la Bible hébraïque (éliminant ainsi 1-2 M, Jdt, Tb, Sg, Si, Ba, plus certaines additions à Est et Dn). Le canon catholique accueillera ces livres, refusant toutefois de reconnaître l'inspiration de quelques textes de la Septante tels les Psaumes de Salomon, les Odes de Salomon, et les Troisième et Quatrième livres des Maccabées.

31 Les traductions plus tardives – elles datent toutes du IIe siècle de notre ère – d'origine juive faites par Aquila, Symmaque et Théodotion.

32 Le texte de la Bible hébraïque fixé et vocalisé par les « massorètes », lettrés juifs des VIIIe-IXe siècles ap. J.-C.

Deux noms de la littérature de la Diaspora ne peuvent être oubliés : Philon d'Alexandrie et Flavius Josèphe, tous deux importants à divers titres, non seulement pour l'histoire d'Israël mais aussi, Philon en particulier, pour l'histoire du christianisme[33].

Philon naquit entre 25 et 13 av. J.-C. et mourut après l'année 40 de notre ère. Il passa toute sa vie et travailla à Alexandrie d'Égypte. Il nous reste de lui de nombreux traités, écrits en grec, adressés aux Juifs cultivés. Philon s'intéresse avant tout à la Bible qu'il commente et explique, et en outre il souhaite confronter le judaïsme avec la philosophie grecque sur un fondement rationnel. Le projet de Philon s'adresse au monde hellénistique – il s'agit de rendre crédible la foi juive – mais il est surtout orienté vers le judaïsme, qui ne doit pas se considérer comme inférieur à l'hellénisme. La philosophie de Philon et sa méthode d'interprétation allégorique de la Bible auront une grande influence sur le christianisme, en particulier sur les fondateurs de ce qu'on appellera l'école alexandrine (Clément et Origène).

Flavius Josèphe naquit en Judée vers l'an 37 de notre ère. Aristocrate de famille sacerdotale, il était pourtant proche du courant pharisien. Général de l'armée en Galilée, il participa à la révolte contre Rome (66-70 ap. J.-C.). Capturé par les Romains, il devint le protégé de Vespasien et finit par s'installer à Rome parmi les proches de l'empereur. C'est probablement à la demande des Romains que Josèphe – qui entre-temps avait reçu la citoyenneté romaine et pris le gentilice de son protecteur, Flavius – se fit l'historien de la guerre juive. Son ouvrage sur la *Guerre des Juifs*, composé entre 76 et 79 ap. J.-C., est la source principale pour reconstituer les événements survenus durant la première révolte juive. Outre deux ouvrages apologétiques, le *Contre Apion* et son *Autobiographie*, Josèphe rédigea également une œuvre monumentale en vingt livres, les *Antiquités juives*, terminée en 94 ap. J.-C., dans laquelle il se proposait de présenter au grand public cultivé l'histoire d'Israël depuis la création du monde jusqu'à l'an 66.

33 On trouvera une bonne introduction à ces deux grandes figures du judaïsme ancien dans deux suppléments aux Cahiers Évangile : *Flavius Josèphe – Un témoin juif de la Palestine au temps des Apôtres*, Suppl. n° 36, Paris, 1981, et *Philon d'Alexandrie – De la grammaire à la mystique*, Suppl. n° 44, Paris, 1983. Cf. également M. HADAS-LEBEL, *Flavius Josèphe, le juif de Rome*, Paris, 1997 et M. HADAS-LEBEL, *Philon d'Alexandrie. Un penseur en Diaspora*, Paris, 2003.

Josèphe utilise ses sources avec liberté et parfois de façon tendancieuse. En ce qui concerne la guerre juive, il est clair qu'il essaie de se justifier, lui-même ainsi que le parti pharisien, attribuant aux groupes les plus extrémistes la responsabilité de la défaite. Malgré ses contradictions, l'œuvre de Josèphe n'en reste pas moins un témoignage direct irremplaçable et demeure la source principale à notre disposition.

Pour compléter notre appréciation du judaïsme de la Diaspora de langue grecque, il nous faut retourner à Alexandrie. Entre le IIIe et le Ier siècle av. J.-C., la ville égyptienne est la vraie capitale culturelle de la Méditerranée, avec sa Bibliothèque garnie d'œuvres uniques au monde (peut-être 200 000 volumes) et son Musée, véritable sanctuaire du savoir de l'époque, que nous pouvons comparer à nos facultés universitaires. L'enjeu de l'intégration dans le monde grec est de taille : le judaïsme d'Alexandrie oscille en permanence entre le risque d'apostasie, la recherche d'un dialogue avec la culture hellénistique et la volonté de défendre et de conserver son identité. La littérature alexandrine – et par certains aspects le livre de la Sagesse – témoigne de cette tension féconde, jamais complètement résolue.

CHAPITRE VIII

Sous la domination romaine

Certains s'en furent trouver les Pharisiens et leur dirent ce qu'avait fait Jésus. Les grands prêtres et les Pharisiens réunirent alors un conseil : « Que faisons-nous ? disaient-ils, cet homme fait beaucoup de signes. Si nous le laissons ainsi, tous croiront en lui, et les Romains viendront et ils supprimeront notre Lieu Saint et notre nation. » (Jn 11,46-48)

De la conquête romaine au règne d'Hérode (37-4)

En 64/63 av. J.-C., Pompée établit la domination de Rome sur le Levant[1]. Il ne perdit pas de temps pour régler la situation intérieure du royaume asmonéen : Aristobule fut emmené captif à Rome et Hyrcan II fut confirmé dans la charge de grand prêtre. Pompée entreprit également de redimensionner le pouvoir asmonéen qui perdit la plaine côtière de Gaza au Carmel ainsi que la Samarie, tandis que les villes hellénistiques de Transjordanie étaient regroupées en une confédération de « dix villes », la Décapole (cf. Mt 4,25). Le grand prêtre Hyrcan n'exerçait plus sa juridiction que sur la Judée, avec l'Idumée et la Pérée, et une partie de la lointaine Galilée. Comme tant d'autres, le royaume asmonéen était devenu un petit état vassal de Rome.

1 Cf. *supra*, p. 120.

Durant ces années, les vicissitudes de la Palestine sont étroitement liées aux luttes de pouvoir entre les nouveaux maîtres de l'Orient : Pompée et Jules César, et ensuite, Octave et Antoine. La bataille d'Actium, en 31 av. J.-C., donnera la victoire à Octave qui deviendra le premier empereur et se verra décerner le titre divin d'Auguste en 27.

Hyrcan réussit non seulement à conserver son pouvoir mais à l'accroître en se mettant du côté de Jules César, alors que celui-ci était engagé dans la guerre contre Pompée en Égypte. En 47, un certain Antipater, conseiller d'Hyrcan et gouverneur de l'Idumée, obtint de César le poste de gouverneur de Judée, Hyrcan demeurant ethnarque et grand prêtre. Hérode, un des fils d'Antipater, poursuivit cette politique d'équilibre entre les factions romaines et, en 37 av. J.-C., réussit à obtenir d'Antoine le titre de roi des Juifs.

La situation durant ces années de quasi-guerre civile est extrêmement confuse, aggravée encore par l'invasion de la Syrie-Palestine par les Parthes et par la tentative d'Antigone, fils d'Aristobule, de reprendre le pouvoir avec leur appui. Antigone réussit à conquérir Jérusalem et à faire prisonnier Hyrcan. Il lui fit couper les oreilles pour le rendre inapte aux fonctions sacerdotales, la charge de grand prêtre excluant toute infirmité ou déficience physique (cf. Lv 21,16-23). Avec l'appui de Rome, Hérode réussit à faire reculer les Parthes et fit éliminer Antigone, le dernier descendant des Asmonéens. Très habilement, après la défaite d'Antoine, Hérode fit acte d'obéissance à Octave qui le confirma dans la royauté, lui concédant de nombreux privilèges et lui faisant don de nouveaux territoires. Le royaume d'Hérode atteindra ainsi des dimensions considérables (cf. carte n° 7).

Durant les premières années de son règne, Hérode le Grand[2] sera d'abord soucieux de consolider son pouvoir et d'éliminer tout rival potentiel : il fit exécuter quarante-cinq membres du Sanhédrin, partisans des Asmonéens, et n'hésita pas à éliminer la deuxième de ses épouses, Mariamne l'Asmonéenne. À la fin de sa vie, il fit tuer Alexandre et Aristobule (7 av. J.-C.), les deux fils qu'il eut de Mariamne, et son fils aîné, Antipater (4 av. J.-C.). Hérode se présente bien comme un tyran farouche et soupçonneux, prêt à supprimer quiconque lui fait de l'ombre. Les historiens de l'époque, Flavius

2 L'épithète « le Grand » est déjà utilisée par Flavius Josèphe.

Josèphe en particulier, en brossent un portrait négatif à l'extrême. Cette figure d'Hérode – que certains historiens modernes n'ont pas hésité à qualifier de psychopathe – est conforme à celle de l'Évangile de Matthieu qui relate le « massacre des Innocents » (Mt 2,13-18).

Dans l'organisation du royaume, Hérode se montra habile et entreprenant, faisant bon usage de ses énormes richesses, accrues par une pression fiscale de plus en plus lourde. Aujourd'hui encore, on peut admirer les grands travaux de construction qui sont un des résultats de son règne : il fit reconstruire la ville de Samarie, désormais appelée Sébaste ; il agrandit l'ancienne Tour de Straton, renommée Césarée en l'honneur de l'empereur[3] ; etc. On notera spécialement le réseau de palais fortifiés qu'il fit construire pour renforcer les frontières de son royaume, dont l'Hérodium au sud de Bethléem, Machéronte dans les monts de Moab, Massada au bord de la mer Morte, etc. Il faut également signaler d'autres palais, comme celui de Jéricho, et les constructions à Jérusalem : la forteresse Antonia, un palais au nord-ouest de la ville dont subsiste une des trois tours, ainsi qu'un amphithéâtre et un hippodrome. La réalisation la plus importante reste néanmoins l'agrandissement du Temple de Jérusalem, une entreprise monumentale, commencée en 19 av. J.-C. et qui était encore en cours à l'époque de Jésus (cf. Jn 2,20). Les travaux en seront terminés en 63 ap. J.-C., soit sept ans à peine avant sa destruction définitive par les légions romaines (cf. carte n° 8).

Dynaste despotique et grand bâtisseur, Hérode fut également un fin diplomate. Il parvint à établir un règne politiquement stable et relativement prospère, bien qu'il n'obtint jamais un réel soutien populaire. Hérode n'était pas Juif (son père était iduméen et sa mère était d'origine nabatéenne) et il devait régner sur une population mixte dont les Juifs, même s'ils étaient les plus nombreux, ne constituaient qu'une partie, population mélangée avec des Grecs et d'autres habitants de cultures et religions diverses. Hérode voulut pourtant se présenter comme le protecteur du judaïsme, ainsi qu'en témoignent sa volonté de réaménager et d'embellir le Temple, son souci de faire respecter la Loi mosaïque et plus spécialement ses efforts diplomatiques en faveur des droits des Juifs de la Diaspora. Il cherchait peut-être auprès de ceux-ci l'appui qu'il ne trouvait pas chez les Judéens liés à l'ancienne dynastie asmonéenne. Hérode

3 Parfois appelée Césarée Maritime ou Césarée de Palestine pour la distinguer de Césarée de Philippe.

abolit le principe de succession de la charge de grand prêtre qu'il plaça sous son autorité, se comportant, sur ce plan, en despote absolu. De plus Hérode favorisa le processus d'hellénisation : il envoya deux de ses fils parfaire leur éducation à Rome, il fit construire à Jérusalem un théâtre et un amphithéâtre et fit édifier dans le pays des temples païens, donnant aux villes nouvelles qu'il fondait un style typiquement grec, se montrant grand ami des Romains. Hérode se conformait par là aux usages politico-religieux répandus dans l'empire romain mais cette ouverture n'allait pas manquer de scandaliser les Juifs pieux, qui le considéreront toujours comme un étranger.

C'est deux ou trois ans avant sa mort, survenue en 4 av. J.-C., que se situe la naissance de Jésus de Nazareth[4].

Partis juifs, courants et mouvements religieux

En lisant le Nouveau Testament, on rencontre souvent des noms comme pharisiens, sadducéens, zélotes ou scribes. Il faut savoir que, depuis l'époque des Maccabées, le judaïsme est partagé en divers groupes sociaux, politiques ou religieux, souvent très différents entre eux. Il existe un réel pluralisme à l'intérieur du judaïsme de cette époque. Cette section proposera un aperçu rapide des mouvements et tendances qu'on rencontre dans le judaïsme antérieurement à la ruine du Temple en l'an 70 de notre ère[5].

4 La date de la naissance de Jésus est difficile à établir. On sait que le calcul de l'ère chrétienne a été fixé par un moine du VI[e] siècle, Denys le Petit, sur base d'une interprétation erronée de Lc 3,1.23. En fait, Luc affirme simplement que « en l'an quinze du gouvernement de Tibère César » (année qui peut aller de 27 à 29 selon le comput utilisé) Jésus avait « environ trente ans ». Le récit de Matthieu place la naissance de Jésus peu avant la mort d'Hérode (Mt 2,1.19) et, d'autre part, Luc mentionne Hérode à propos de la naissance de Jean-Baptiste (Lc 1,5) ce qui laisse présupposer que Jésus soit né du vivant d'Hérode. Hérode le Grand mourut à Jéricho en l'an 750 de Rome, soit en 4 av. J.-C. On peut supposer que Jésus est né aux alentours de l'an 7 ou 6 avant notre ère.

5 Pour approfondir, on peut se référer à E. LOHSE, *Le milieu du Nouveau Testament*, Paris, 1973 ; A. GEORGE et P. GRELOT (Dir.), *Au seuil de l'ère chrétienne*, vol. I de l'Introduction critique au Nouveau Testament, Paris, 1976 ; H. COUSIN, J.-P. LÉMONON et J. MASSONNET (Dir.), *Le monde où vivait Jésus*, Paris, 1998.

Les pharisiens

À plusieurs reprises, Flavius Josèphe parle de trois grands courants à l'intérieur du judaïsme, qu'il appelle « sectes » et tente d'assimiler aux écoles philosophiques grecques : les Pharisiens, les Sadducéens et les Esséniens. Il mentionne également un quatrième groupe, les Zélotes. Il faut d'ailleurs envisager des tendances plus que des groupes fermés sur eux-mêmes, le mot grec utilisé (*hairesis*) n'ayant pas la connotation actuelle du mot « secte »[6]. Josèphe – qui appartenait au groupe des pharisiens – parle de ces derniers comme de ceux qui cherchent à vivre en pleine conformité avec la Torah, c'est-à-dire ceux qui se veulent fidèles aux traditions du judaïsme codifiées dans la Loi mosaïque. Le nom « pharisien » provient probablement (mais beaucoup d'incertitudes demeurent) de l'hébreu *perushim*, d'une racine qui signifie « séparer ». Cette étymologie exprime un aspect caractéristique du mouvement pharisien qui se voulait « séparé » du reste de la population. Entre eux toutefois, les pharisiens s'appelaient *haberim* soit « compagnons », ou encore *hakamim*, « sages », termes qui dénotent la fraternité et l'unité des associations qu'ils formaient[7].

Les origines du pharisaïsme font toujours l'objet de discussions, mais on peut penser que les pharisiens sont issus des Assidéens ou *Hasidim*, ces hommes « pieux » de l'époque maccabéenne auxquels fait référence 1 M 2,42. Ce groupe de fidèles à la Loi, qui avaient contribué à lancer la révolte des Maccabées, s'opposa assez vite à la politique asmonéenne, probablement déjà sous Jean Hyrcan et plus encore sous Alexandre Jannée. Selon les pharisiens, ces dirigeants s'étaient éloignés de l'idéal qui avait animé les débuts de la révolte, idéal de fidélité à la Loi et de pureté rituelle que tout Juif devait poursuivre.

À l'époque du Nouveau Testament, les pharisiens constituaient le leadership spirituel et moral du peuple. Dirigeants religieux, ils n'appartenaient pas aux classes sacerdotales. Ils étaient peu nombreux (à peine 6 000 selon Flavius Josèphe) mais disposaient d'une grande influence dans la société. Ils formaient une communauté relativement fermée, qui se caractérisait par la prière et la fidélité minutieuse aux préceptes de la Loi, transmis et interprétés

6 Cf. Ac 5,17 ; 15,5 ; 24,5 ; etc.

7 Cf. J. NEUSNER, *Le judaïsme à l'aube du christianisme*, Paris, 1986 ; M. HADAS-LEBEL, *Hillel, un sage au temps de Jésus*, Paris, 1999.

selon la tradition orale. À côté de la Loi de Moïse, les pharisiens reconnaissaient en effet l'autorité de traditions non écrites, transmises par les scribes, maîtres de la Loi. Mc 7,3 rappelle la valeur que les pharisiens attribuaient à la « tradition des Pères ».

Les prescriptions multiples auxquelles les pharisiens étaient attentifs – respect du sabbat, lois de pureté rituelle et alimentaire, paiement de la dîme au Temple, etc. – ne doivent pas être vues comme purement formelles. L'application stricte de la Loi naît de motivations religieuses profondes qui voient dans la Torah le miroir de la volonté de Dieu. Le Nouveau Testament rapporte divers exemples de ces habitudes légales observées par les pharisiens, observances qui devaient les éloigner des pécheurs et des païens mais qui ne manquaient pas de conduire au mépris pour le « peuple du pays » (*'am ha-'areṣ*), c'est-à-dire la foule de ceux qui ne pouvaient pas observer les prescriptions et lois religieuses. À ce sujet, on peut rappeler des textes comme Jn 7,49 (écho de l'attitude négative vis-à-vis de la masse qui ne connaît pas la Loi) et la parabole bien connue du pharisien et du publicain en Lc 18,9-14 (le pharisien ne s'enorgueillit pas indûment de ses actes quotidiens – prière, jeûne, aumône – mais énumère simplement ce que tout bon pharisien devait faire). Une prière, attribuée à R. Nehunya b. ha-Qana lorsqu'il quittait l'école synagogale (*bet midrash*), exprime bien cette conviction de faire partie de la vraie communauté d'Israël :

> *« Je te rends grâce, mon Dieu et le Dieu de mes Pères, parce que tu m'as donné d'avoir part avec ceux qui siègent dans la maison d'étude et non avec ceux qui se tiennent au coin des rues. Je me lève de bonne heure ; eux aussi ils se lèvent de bonne heure. Je me lève de bonne heure pour étudier la Loi ; eux ils se lèvent de bonne heure pour des choses futiles. Je me fatigue et je reçois ta récompense ; eux aussi ils se fatiguent, mais ils ne reçoivent aucune récompense. Je cours ; eux aussi ils courent ; je cours vers la vie du monde à venir, mais eux, ils courent vers la fosse de la perdition. »*[8]

Au point de vue doctrinal, les pharisiens firent preuve de grande ouverture et accueillirent des idées et croyances nouvelles que les sadducéens refusaient : par exemple, la croyance en la vie éternelle[9], à l'existence des anges et des esprits, l'affirmation du libre arbitre conjointement à la providence divine, etc. Selon Ac 23,6-9,

8 Talmud de Babylone, *Berakot* 28b.

9 Cf. par exemple, en Mc 12,18-27 par., la controverse de Jésus à propos de la résurrection des morts, où la réponse de Jésus reçoit l'approbation d'un scribe d'obédience pharisienne (v. 28).

Paul qui se déclare « pharisien » est pris à partie par des sadducéens et défendu par des pharisiens dans une controverse à propos de la résurrection des morts.

Au plan politique, les pharisiens en restaient généralement à une attitude neutre mais ils n'hésitaient pas, en tant qu'interprètes de la loi religieuse, à exprimer leur opinion dans les questions politiques d'actualité. Ainsi, au contraire des sadducéens, ils refusèrent l'allégeance aux Asmonéens et, par la suite, manifestèrent leur opposition à Hérode, parce qu'ils voyaient dans l'attitude de ces dirigeants une trahison de la foi juive. D'autre part, lors de la domination romaine qu'ils n'acceptaient pas davantage, les pharisiens refusèrent l'extrémisme politique des zélotes, qui conduisit à deux reprises à la révolte contre Rome.

Dans le Nouveau Testament, et spécialement dans les Évangiles, le groupe des pharisiens est présenté de manière négative, au point que le terme « pharisien » y devient synonyme d'« hypocrite ». Les accusations lancées par Jésus sont on ne peut plus explicites :

> *« Malheur à vous, scribes et Pharisiens hypocrites, qui fermez aux hommes le Royaume des Cieux ! Vous n'entrez certes pas vous-mêmes, et vous ne laissez même pas entrer ceux qui le voudraient ! (...) Malheur à vous, scribes et Pharisiens hypocrites, qui ressemblez à des sépulcres blanchis : au-dehors ils ont belle apparence, mais au-dedans ils sont pleins d'ossements de morts et de toute pourriture ; vous de même, au-dehors vous offrez aux yeux des hommes l'apparence de justes, mais au-dedans vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité. (...) Serpents, engeance de vipères ! Comment pourrez-vous échapper à la condamnation de la géhenne ? »* (Mt 23,13.27-28.33)

De telles accusations d'hypocrisie visent une certaine attitude de « séparation » qui, comme nous l'avons dit, peut facilement se transformer en attitude de supériorité et de mépris (cf. la prière citée plus haut). Toutefois, il faut souligner que les Évangiles reflètent aussi les controverses ultérieures entre Juifs et chrétiens, controverses qui n'ont pas manqué d'aggraver les tensions et d'accentuer les aspects négatifs du pharisaïsme. Quoi qu'il en soit, après la seconde révolte juive, qui comme nous le verrons signera la fin politique d'Israël comme nation, les pharisiens resteront les guides spirituels du peuple juif. Ce sont eux qui ont jeté les bases sur lesquelles allait s'appuyer le judaïsme actuel.

Les scribes

Outre les pharisiens, il faut noter l'existence d'un groupe plus restreint qui ne peut être considéré comme un mouvement, à l'instar des pharisiens, mais qui n'en était pas moins influent : les scribes[10]. Les scribes, qui normalement n'étaient pas membres du clergé, avaient comme occupation première l'étude, l'interprétation et l'enseignement de la Loi de Moïse.

Dans le judaïsme postexilique, l'observance de la « Loi » devint toujours plus importante dans la vie du peuple, spécialement à partir des réformes de Néhémie et d'Esdras. Cette Loi est constituée des cinq premiers livres de la Bible hébraïque, désigné par les chrétiens sous le terme grec de « Pentateuque ». Au sens large, le terme hébreu *Torah* désigne la Loi, entendue comme volonté et révélation de Dieu, dans sa double expression écrite – la Bible – et orale – la Tradition. Les pharisiens, comme nous l'avons vu, défendaient la fidélité à la Torah et à la tradition non écrite des Pères, fondement de la vie juive. Dans ces circonstances, les scribes devenaient nécessaires comme interprètes officiels de la Loi et experts de la tradition. Il y avait des scribes dès l'époque hellénistique et ils formaient certainement une classe influente au temps de Ben Sira, probablement un scribe lui-même. On était scribe non par la naissance, mais après de longues études auprès de maîtres célèbres, études au terme desquelles on devenait « docteur de la Loi ». Ces personnages jouissaient d'une grande considération auprès du peuple et on prit l'habitude de les appeler du titre de *Rabbi*, « mon seigneur ». Ce furent les scribes qui, durant l'époque hellénistique, sauvèrent le judaïsme d'une disparition probable, en sauvegardant les traditions lors des changements dus à l'influence de la culture grecque.

À l'époque du Nouveau Testament, le prestige des scribes était grand dans la société juive et leur rôle était considérable, exerçant les fonctions de conseillers spirituels, de juges, d'enseignants. Jésus lui-même est souvent appelé « Rabbi » dans les textes évangéliques[11]. De nombreux débats rapportés dans les Évangiles sont l'écho de controverses rabbiniques, que l'on pouvait entendre dans les deux grandes écoles de l'époque, celle de Hillel et celle de Shammaï. Paul

10 Parfois appelés « maîtres » (Lc 2,46 ; Jn 3,10) ou « docteurs de la Loi » (Lc 5,17 ; Ac 5,34 ; 1 Tm 1,7).

11 Cf. les controverses rapportées en Mt 23,6-8 ; Mc 12,38-39 ; Lc 11,43.

de son côté affirme avoir été éduqué à l'école du célèbre Rabban Gamaliel Ier l'Ancien (Ac 22,3), « un docteur de la Loi respecté de tout le peuple » (Ac 5,34). Ce sont les rabbins qui, à partir du début de l'ère chrétienne, mettront en forme les grands textes qui aujourd'hui encore règlent la vie juive, la Mishna et le Talmud. Ces deux grandes compilations regroupent les traditions rabbiniques antérieures, les décisions juridiques, morales, religieuses qui règlent la vie juive, et surtout les commentaires et interprétations rabbiniques de l'Écriture qui auront une réelle influence sur le christianisme.

Les sadducéens

Étymologiquement, le nom de « sadducéen » dérive probablement de Sadoq, ancêtre d'une famille sacerdotale et chef du culte à l'époque salomonienne (cf. 1 R 2,35). Durant la période postexilique, les descendants de Sadoq formaient la famille sacerdotale la plus importante. C'est parmi les Sadocides qu'était choisi le grand prêtre jusqu'à l'époque maccabéenne. Sous la dynastie asmonéenne, ils furent exclus du haut pontificat au bénéfice des Asmonéens[12]. Ceux-ci souhaitèrent néanmoins garder de bons rapports avec les grandes familles sacerdotales qui commençaient à se transformer en véritable parti. Issus de l'aristocratie sacerdotale de Jérusalem, les sadducéens ne constituaient qu'une minorité mais, au plan politique, ils étaient beaucoup plus influents que les pharisiens. Contrairement à ce qu'on croit souvent, les sadducéens étaient traditionalistes. Ils s'appuyaient sur la seule autorité de l'Écriture et refusaient la tradition orale acceptée par les pharisiens. En particulier, ils refusaient les croyances nouvelles admises par les pharisiens, comme par exemple la résurrection des morts[13].

D'un point de vue politique, le conservatisme qui les caractérise sur le plan religieux amena les sadducéens à rester proches du pouvoir, quitte à conserver leurs acquis au prix de compromis ou de concessions faites au gouvernement en place, d'abord les Asmonéens, ensuite Hérode, et enfin les Romains.

Durant la domination romaine, les grands prêtres furent choisis dans le milieu sadducéen. Mais leur influence politique ne se transforma pas en véritable ascendant sur le peuple, contrairement

12 Cf. *supra*, pp. 111-112 et 116-117.

13 Cf. *supra*, pp. 132-133.

aux pharisiens. Après la chute de Jérusalem et la destruction du Temple en 70 ap. J.-C., les sadducéens, et avec eux l'ensemble de la classe sacerdotale, quittent définitivement la scène du judaïsme.

On peut penser que la réflexion du grand prêtre Caïphe, rapportée en Jn 11,48 (« Si nous le laissons [continuer] ainsi, tous croiront en lui, et les Romains viendront et ils supprimeront notre Lieu saint et notre nation »), reflète bien le point de vue sadducéen sur Jésus : son mouvement était considéré comme dangereux, parce qu'il aurait pu entraîner une réaction de la part des Romains, alors que les sadducéens cherchaient justement un accord avec la puissance occupante. La présence des « chefs des prêtres », certainement sadducéens, dans le cadre du procès de Jésus, souligne également l'aspect politique des accusations qui lui étaient adressées.

Les zélotes et les sicaires

À côté des pharisiens, des esséniens et des sadducéens, Flavius Josèphe signale un quatrième groupe. Il les définit comme des hommes animés d'une grande passion pour la liberté, convaincus que Dieu seul est le maître et le Seigneur d'Israël. Ce groupe serait l'aile extrémiste du parti pharisien, influencée par des tendances apocalyptiques. Selon Josèphe, cette « école philosophique » serait née après l'an 6 de notre ère, année durant laquelle les Romains commencèrent à assumer le contrôle direct sur la Judée, après la déposition d'Archélaüs. Cette année-là, les Romains avaient ordonné un recensement pour l'établissement des taxes, recensement qui aurait rencontré l'opposition impitoyable de nombreux Juifs, menés selon Flavius Josèphe par un certain Juda de Gamala, dit Judas le Galiléen (Ac 5,37). Leur « philosophie » consistait dans le refus pur et simple de toute domination étrangère, ce qui pouvait les mener jusqu'à la lutte armée. D'un point de vue religieux, les zélotes dont le nom manifeste leur « zèle » pour la Loi considéraient l'occupation romaine comme le fruit du péché d'Israël, situation aggravée par la neutralité ou même les encouragements des pharisiens et des sadducéens. La lutte pour la libération du peuple, même jusqu'à la mort, est considérée comme l'unique moyen pour restaurer la seigneurie divine. On notera toutefois que les informations fournies par Flavius Josèphe ne sont pas très précises : les « zélotes » apparaissent comme groupe organisé uniquement au moment de la révolte de 66 et l'historien juif n'identifie jamais nettement les zélotes avec la « quatrième philosophie ».

Parallèlement aux zélotes, Josèphe parle des « sicaires », ceux qui portaient la *sica*, nom latin du poignard avec lequel ils tuaient leurs victimes, en général des fonctionnaires de l'empire romain et des Juifs considérés comme collaborateurs. Mal vus par les pharisiens, sicaires et zélotes se considéraient eux-mêmes comme l'âme véritable d'Israël et ils seront à l'origine de révoltes successives contre les Romains. Bien que leur activité, comme nous l'avons dit, se situe surtout dans la seconde moitié du premier siècle ap. J.-C., ces tendances nationalistes ont probablement existé dès le début du siècle. Selon Lc 6,15 et Ac 1,13, un des disciples de Jésus est appelé « Simon le Zélote »[14]. On notera également la discussion à propos de l'impôt dû à l'empereur, reflet de la diversité des positions pour ou contre l'occupation romaine (Mc 12,13-17 par.).

Le Livre d'Hénoch et la littérature apocalyptique

À la suite des réformes de Néhémie et d'Esdras, apparut en Israël un changement fondamental qui donna naissance à ce qu'on peut désormais appeler le judaïsme. La société est maintenant organisée autour d'une double référence : la Loi, expression de la volonté de Dieu, et le Temple, symbole de l'unité du peuple. La préoccupation majeure du Juif pieux, comme il en sera plus tard pour le mouvement pharisien, concerne l'observation de la Loi, le culte et la séparation de tout ce qui est « profane », en premier lieu la cohabitation avec les autres peuples. C'est à cette époque que prennent toute leur importance les caractéristiques distinctives que sont le sabbat et la circoncision. La perte de liberté politique a certainement contribué à accentuer de telles attitudes et mesures de séparation[15].

C'est également durant cette période, entre le V^e^ et le IV^e^ siècle av. J.-C., que commence à se développer dans le judaïsme un mouvement de pensée que la critique moderne a appelé l'« apocalyptique »,

14 Simon a-t-il été membre d'un parti zélote ? La question fait toujours l'objet de discussions, car certains pensent qu'il fut appelé ainsi (*zèlôtès*) à cause de son « zèle » pour la Loi, comme Paul le dit de lui-même (cf. Ga 1,14 et Ph 3,6). On discute également de la figure de Barabbas que certains considèrent comme un zélote ou un sicaire. En Jn 18,40, il est désigné comme un « brigand », terme habituellement utilisé par les Romains et par Fl. Josèphe à propos des zélotes. Mc 15,7 parle de Barabbas comme d'un meneur arrêté avec d'autres émeutiers pour homicide.

15 Cf. *supra*, pp. 99-102.

d'un terme grec qui signifie « révélation » (cf. Ap 1,1). Le mot « apocalyptique » est évidemment une désignation *a posteriori*, utilisée par la critique pour désigner une réalité complexe et multiforme. Mais quoiqu'il en soit, ce que nous appelons du terme général d'apocalyptique désigne un courant fort différent du prophétisme classique. Les prophètes dénonçaient l'infidélité du peuple dans le présent et annonçaient dans le même mouvement une intervention divine pour l'avenir, intervention qui allait renouveler le cours de l'histoire. Le mouvement apocalyptique, par contre, envisage l'histoire présente comme un déploiement négatif au sein d'un monde pervers et corrompu, un monde que Dieu fera disparaître en créant quelque chose de totalement nouveau et en inaugurant son Règne. Cette nouvelle manière de voir trouve son enracinement dans des textes bibliques tels que la seconde partie de Zacharie (Za 9-14) et le livre de Joël. En termes imagés, le prophète Joël annonce l'arrivée du « jour du Seigneur », à la fois jour de jugement et de salut :

> *Sonnez du cor à Sion,*
> *donnez l'alarme sur ma montagne sainte !*
> *Que tous les habitants du pays tremblent,*
> *car il vient, le jour du* SEIGNEUR, *car il est proche !*
> *Jour d'obscurité et de sombres nuages,*
> *jour de nuées et de ténèbres !*
> *Comme l'aurore, se déploie sur les montagnes*
> *un peuple nombreux et fort,*
> *tel que jamais il n'y en eut,*
> *tel qu'il n'en sera plus après lui,*
> *de génération en génération.* (Jl 2,1-2)

Parallèlement à l'annonce du jour du Seigneur, nous voyons poindre l'espérance de l'attente imminente du Règne de Dieu, un Règne qui détruira et transformera ce monde irrémédiablement perdu. Les premiers développements de la pensée apocalyptique sont toutefois à chercher dans le *Livre d'Hénoch*, une vaste compilation qui évoque le déroulement de l'histoire juive jusqu'aux événements contemporains, signes du jugement final. Le *Livre d'Hénoch* frappe par son hétérogénéité et la rédaction en est étalée sur plusieurs siècles, depuis la période perse jusqu'à l'ère chrétienne. Il n'a pas été repris dans le canon des Écritures, mais la lettre de saint Jude y fait référence (cf. vv. 14-16). Une des sections les plus anciennes, le livre des Veilleurs (chap. 6-36), aborde le problème fondamental de l'origine du mal. Pour l'auteur, la présence du mal dans le monde n'est pas due aux transgressions humaines, mais au péché

d'un groupe d'anges. C'est à cause d'eux qu'un déséquilibre mortel s'est définitivement installé dans le monde. Le salut ne viendra pas du respect de la Loi, qui dans la pensée hénochienne n'a plus grande importance, pas plus que du culte célébré dans le Temple de Jérusalem, mais grâce à une intervention divine qui aboutira à la destruction du mal et au jugement final des âmes, le tout situé à l'intérieur d'une vision de l'histoire entièrement prédéterminée par Dieu. Dans la Bible, le livre de Qohélet déjà et plus tard celui de Ben Sira prendront nettement leur distance vis-à-vis de ce nouveau mode de pensée.

Le *Livre d'Hénoch* inaugure une nouvelle forme de littérature, typique des « apocalypses » et qui se retrouve dans de nombreux textes jusqu'au IIe siècle ap. J.-C., tels par exemple le *Testament de Moïse* (appelé parfois *Assomption de Moïse*), le *Livre des Secrets d'Hénoch* (ou *Hénoch slave*), l'*Apocalypse de Sophonie*, l'*Apocalypse syriaque de Baruch*, le *Quatrième livre d'Esdras*, l'*Apocalypse grecque de Baruch*, etc.[16] Ces écrits, apparentés aux livres bibliques, ne sont pas repris dans le canon des Écritures juives ou chrétiennes à l'exception de deux textes, plus apocalyptiques par leur style que par leur contenu : le livre de Daniel qui fait partie de la Bible hébraïque et l'Apocalypse de Jean qui est reprise dans le Nouveau Testament. Tous ces textes sont caractérisés par l'usage de la pseudépigraphie, c'est-à-dire qu'ils sont « écrits sous le nom d'un autre » : les auteurs ont attribué leur œuvre – le plus souvent présentée comme des révélations concernant le monde céleste – à un personnage illustre du passé tel Hénoch, Moïse, ou Baruch. On note également l'usage fréquent d'un langage allégorique et une très forte tension eschatologique. Ces écrits se présentent en outre comme destinés à des groupes d'élus auxquels est révélé un « mystère » que seul le voyant est en mesure de déchiffrer (cf. par exemple Ap 10,7).

L'apocalyptique connaît son premier développement important à partir du IIe siècle av. J.-C., suite à la persécution religieuse d'Antiochus IV. Cet événement est interprété comme un élément de la crise qui précède la fin de ce monde : l'apocalyptique se présente en effet comme une tentative pour donner une réponse aux moments critiques de l'histoire d'Israël, réponse qui, étant donné un

16 On trouvera une bonne édition française des textes les plus importants dans A. DUPONT-SOMMER et M. PHILONENKO (Dir.), *La Bible. Écrits intertestamentaires*, coll. *Bibliothèque de la Pléiade*, Paris, 1987.

pessimisme radical à propos du moment présent, ne peut être que l'espérance d'un futur totalement différent. L'apocalyptique peut à juste titre être définie comme une littérature pour temps de crise. C'est le cas du livre de Daniel, composé vraisemblablement à la fin de l'époque maccabéenne, un texte dans lequel on ne retrouve pourtant pas le pessimisme du livre d'Hénoch, malgré une vision déterministe de l'histoire. Quoi qu'il en soit, le livre de Daniel propose une vision de l'histoire qui se situe à l'opposé du pragmatisme et du réalisme politique des Maccabées. Selon ceux-ci, le salut vient de Dieu, au besoin par l'action héroïque des Israélites fidèles et par le recours à la force des armes. Pour Daniel, au contraire, il s'agit d'attendre avec confiance l'intervention finale de Dieu qui ne peut plus tarder. On peut penser par exemple au célèbre « songe de la statue » (Dn 2) et au calendrier détaillé des événements futurs, avec sa chronologie symbolique typique des textes apocalyptiques (Dn 7,25 ; 12,7).

Par la suite, les écrits de caractère apocalyptique iront en se multipliant (cf. les nombreux écrits intertestamentaires), donnant naissance à un courant riche et diversifié. Parmi les caractéristiques communes à ces textes, notons la certitude dont ils témoignent tous : ce monde radicalement corrompu aura une fin et le voyant peut déjà annoncer la naissance d'un monde nouveau. Outre cette idée centrale, il faut également signaler comme thèmes importants la foi dans l'immortalité de l'âme, la résurrection des morts, le jugement de Dieu, et dans de nombreux cas, la venue du Messie, celui que le livre de Daniel présente comme « un Fils d'homme » (Dn 7,13-14). Le judaïsme officiel tentera de supprimer ces tendances apocalyptiques qui ne manqueront pas de trouver leur chemin, au moins en partie, dans la pensée chrétienne. Le livre de l'Apocalypse, qui par de nombreux aspects se démarque de la pensée hénochienne (on n'y trouve pas, par exemple, l'idée d'une origine du mal extrinsèque à la création, ni non plus une vision déterministe de l'histoire), est un bon témoin de cette influence. L'apocalyptique n'est pas, comme on le dit parfois, un mouvement de pensée qui invite les hommes à se désengager de l'histoire qu'il faudrait abandonner au jugement de Dieu. C'est plutôt le contraire : l'attente du Royaume de Dieu a donné une orientation significative au christianisme, suscitant une dynamique qui a caractérisé une grande partie de l'histoire de l'Occident.

Les esséniens et la communauté de Qumrân

Deux historiens du Ier siècle ap. J.-C., l'un juif, Flavius Josèphe, et l'autre romain, Pline l'Ancien, ainsi qu'un de leurs contemporains, le philosophe juif, Philon d'Alexandrie, nous ont laissé des informations sur l'existence d'un dernier groupe religieux à l'intérieur du judaïsme : les « esséniens »[17]. Estimés au nombre d'environ 4 000 par Josèphe et Philon, ils se démarquent par leur style de vie et des caractéristiques propres : ils vivent en dehors de la société et se regroupent en des lieux isolés, au sein de communautés très structurées et très fermées, liés par une stricte discipline interne et pratiquant la communauté des biens. Parfois, mais de manière impropre, on a parlé d'un mouvement « monastique » au sein du judaïsme. Pline l'Ancien, mort en 79 ap. J.-C., souligne l'ascétisme et les exigences morales qui constituent le trait le plus frappant du groupe :

> *À l'ouest [de la mer Morte], se trouvent les esséniens, un peuple unique en son genre et singulier plus que tous les autres, sans aucune femme, ayant renoncé entièrement à l'amour, sans argent, vivant au milieu des palmiers. Il se renouvelle de jour en jour par l'affluence de nouveaux arrivants. Car il ne manque pas de gens, fatigués de la vie, qui adoptent leurs coutumes suite aux fluctuations de la fortune*[18].

Pline, le Romain, semble particulièrement impressionné par le célibat des esséniens, pratique qui, même si elle n'est pas unique, constitue une nouveauté pour le judaïsme. Un autre trait caractéristique de la vie essénienne est l'observance minutieuse des prescriptions de pureté rituelle : le vêtement blanc, les repas pris en commun selon des règles alimentaires strictes, les prières quotidiennes et les ablutions rituelles règlent la vie de la communauté. Conduite en parfaite conformité à la Loi, et ayant par là valeur d'« expiation », la vie même de la communauté prenait la place des

17 L'étymologie du mot continue d'être l'objet de discussions, d'autant plus qu'il se présente, uniquement en grec, sous deux formes : alors que Flavius Josèphe parle d'*essènoi*, Philon utilise le terme *essaioi*. On trouvera une bonne introduction au mouvement essénien et aux documents de la mer Morte dans *Qumrân : cinquante ans après*, un dossier coordonné par Farah Mébarki, *Le Monde de la Bible*, n° 107, 1997. Cf. aussi E.-M. LAPERROUSAZ, *Les Esséniens selon leur témoignage direct*, Paris 1982 ; A. PAUL, *Les manuscrits de la mer Morte. La voix des esséniens retrouvés*, Paris, 1997 ; F. MÉBARKI et E. PUECH, *Les manuscrits de la mer Morte*, Rodez, 2002.

18 Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, V, 71-72.

sacrifices du Temple. Une des croyances esséniennes fondamentales, qui se retrouve également dans le christianisme naissant, concerne l'attente eschatologique : Dieu va intervenir par la venue d'un Oint (ou Messie)[19] et conduire ses élus vers la prospérité et à la paix.

D'où viennent les esséniens ? Nous connaissons mieux ce mouvement depuis 1947, année d'une découverte archéologique de valeur inestimable : les manuscrits de la mer Morte. C'est à partir de cette année-là en effet qu'ont été retrouvés, dans la région de Khirbet Qumrân, sur la rive nord-ouest de la mer Morte, un ensemble unique de manuscrits anciens. Suite à la découverte de ces manuscrits, le site de Qumrân – quelques constructions en ruines – a alors été fouillé. Le lieu semble avoir été habité à partir des années 140-130 av. J.-C. environ et jusqu'en 68 ap. J.-C., avec une interruption de quelques années suite à un tremblement de terre. Vers 68, les constructions furent détruites par les légions de Vespasien, lors de la première révolte juive. C'est probablement pour les soustraire aux Romains que les précieux manuscrits ont été placés dans des amphores et cachés dans des grottes aux alentours du *wadi* Qumrân.

Dans les nombreux textes et fragments retrouvés, il y a tout d'abord des manuscrits reproduisant des textes bibliques. Parmi ceux-ci, il faut signaler l'important rouleau d'Isaïe de la grotte I[20]. Ces manuscrits bibliques sont les plus anciens en notre possession et permettent d'avoir accès à une bibliothèque du début de notre ère, ou même avant, alors que le texte de la Bible hébraïque était jusque-là connu par des manuscrits médiévaux. Il y a aussi des textes juifs, documents apocryphes et textes apparentés (tels le *Livre des Jubilés*, le *Testament de Lévi*, etc.). Il y a enfin des documents propres à la communauté : commentaires de différents livres de la Bible hébraïque, recueils d'hymnes et de prières, et des textes propres à la vie et à l'organisation de la communauté, parmi lesquels il faut noter la *Règle de la Communauté* [21].

19 Certains textes de Qumrân envisagent deux Messies : un Messie d'Aaron et un Messie royal.

20 Ce rouleau de 7,34 m de long sur 26 cm de haut est aujourd'hui conservé au Musée d'Israël à Jérusalem où se trouve la plus grande partie des manuscrits.

21 On trouvera une présentation simple de la communauté de Qumrân avec un bon choix de textes dans J. POUILLY, *Qumrân*, Supplément au *Cahier Évangile* 61, Paris, 1987. Les principaux écrits qumrâniens sont traduits par A. Dupont-Sommer et A. Caquot dans *La Bible. Écrits intertestamentaires*, Paris, 1987. Pour l'intégrité des textes spécifiques à Qumrân, cf. M. WISE, M. ABEGG Jr. et E. COOK, *Les manuscrits de la mer Morte*, Paris, 2001.

La question de l'origine des esséniens et de la communauté de Qumrân est loin d'être résolue, mais on peut tenter la reconstitution schématique suivante. Il semble bien que les origines de la secte remontent aux bouleversements provoqués par l'accession de la dynastie asmonéenne aux fonctions sacerdotales. À partir d'un milieu hénochien, ayant le sentiment de vivre dans un monde envahi par des puissances hostiles, se constitua un groupe de plus en plus opposé aux Asmonéens et au sacerdoce non sadocide qu'ils instaurèrent. Le groupe essénien apparaît directement lié aux tendances théologiques exprimées dans les parties les plus anciennes du *Livre d'Hénoch*. L'opposition au clergé et au culte du Temple de Jérusalem conduira bientôt les esséniens à une dissidence de plus en plus marquée par rapport au judaïsme officiel. Guidés par celui qu'on appelle le « Maître de Justice », de nombreux esséniens décidèrent de se retirer dans le désert pour se consacrer à une vie de détachement absolu et de pureté. C'est ainsi que naquit la communauté de Qumrân, issue vraisemblablement d'une scission interne à l'essénisme. Les qumrâniens seraient donc une dérive fondamentaliste d'un mouvement essénien bien plus vaste. Dans les textes de Qumrân, le grand prêtre de Jérusalem est désigné comme le Prêtre impie par opposition au Maître de Justice, le chef religieux de la communauté. Dans le langage des textes qumrâniens, les membres de la communauté sont les « fils de lumière » qui luttent contre les « fils de ténèbres », une lutte qui prendra fin avec le jugement eschatologique mais qui a déjà commencé avec le retrait de la communauté essénienne. L'exigence de séparation du monde, la discipline très stricte et les exigences morales requises par les qumrâniens se comprennent mieux à la lumière de ces perspectives totalement orientées vers l'avènement messianique du royaume de Dieu.

On a souvent mis en relation l'activité de Jean Baptiste et certains aspects du ministère de Jésus avec les esséniens et les membres de la communauté de Qumrân. Il est clair qu'il existe de nombreuses affinités entre les écrits de Qumrân et certains textes du Nouveau Testament, en particulier les écrits johanniques. Toutefois, en dépit de la présence de thèmes communs, l'existence de liens directs entre le christianisme et l'essénisme est loin d'être prouvée et c'est trop rapidement que l'enthousiasme qui suivit la découverte des manuscrits de la mer Morte a pu faire assimiler le projet de Jésus au mouvement qumrânien. Il n'en reste pas moins que l'étude de ces documents a renouvelé notre connaissance du milieu juif dans lequel évoluaient Jésus et les premiers disciples. Ainsi, par exemple,

l'aspiration eschatologique et messianique, le désir d'une nouvelle forme de religiosité, les hautes aspirations morales qui caractérisent le mouvement essénien ont des parallèles dans le christianisme. Certains aspects du christianisme primitif, comme le célibat, la communauté des biens, la vie commune, peuvent être mieux compris à la lumière des coutumes esséniennes.

La vie quotidienne à l'époque du Nouveau Testament

Outre les mouvements dont nous avons à peine parlé, il y a la grande masse du peuple qui n'appartenait pas à ces groupes. Il n'est guère possible de décrire en détail le style de vie, les coutumes, les caractéristiques de la population juive au premier siècle de notre ère. Contentons-nous du cadre général[22].

La situation socio-économique

Au début de l'époque romaine, la population juive en Palestine était concentrée dans trois régions : la Judée, la région la plus importante, la Galilée, où habitaient de nombreux païens, et la Pérée, c'est-à-dire le territoire de Transjordanie. Cette population parlait l'araméen, une langue sémitique apparentée à l'hébreu et qui avait supplanté celui-ci durant l'époque perse, mais la langue la plus utilisée dans le monde méditerranéen oriental était le grec, langue indo-européenne dont l'influence ne manquera pas de se faire sentir sur la langue parlée en Israël.

La perte de l'indépendance politique survenue en 6 ap. J.-C., quand la Judée fut placée sous l'autorité d'un gouverneur romain, n'eut pas de répercussion majeure sur la vie quotidienne. En effet, selon leur pratique habituelle, les Romains laissèrent aux autorités locales une autonomie relative pour toutes les questions internes et, dans l'ensemble, ils respectèrent les coutumes locales, surtout religieuses. La plus haute autorité restait donc le grand prêtre, assisté d'un organe consultatif, le Sanhédrin. Ce conseil suprême – dont la

22 Pour une première approche, cf. B. ROLLAND et C. SAULNIER, *La Palestine au temps de Jésus*, Cahier Évangile, n° 27, Paris, 1979, qui présente rapidement les conditions économiques, sociales et politico-religieuses. On peut également recommander J. BRIEND et M. QUESNEL, *La vie quotidienne aux temps bibliques*, Paris, 2001, une série de notices (parues initialement dans la revue *Le Monde de la Bible*, 1995-2001) qui abordent différentes réalités quotidiennes de l'AT et du NT.

composition et l'autorité ont varié selon les époques – était composé de 71 membres : grands prêtres, membres des grandes familles sacerdotales (de tendance sadducéenne), notables représentant la noblesse laïque (les « anciens » mentionnés dans le Nouveau Testament), ainsi que des scribes et docteurs de la Loi, appartenant le plus souvent au parti pharisien. Le Sanhédrin était une institution qui servait non seulement d'organe de gouvernement, mais qui revêtait aussi des fonctions juridiques. Les prêtres du Temple étaient divisés en vingt-quatre classes – qui assuraient le service à tour de rôle (cf. Lc 1,5.8) – et recevaient l'aide des lévites, qui assumaient les fonctions inférieures, non directement liées au culte (chantres pour l'animation de la liturgie et portiers pour le nettoyage et la police du Temple).

À part la classe sacerdotale de Jérusalem et certains grands propriétaires terriens, la masse du peuple vivait dans des conditions économiques modestes : la majorité des habitants – appelés avec une nuance de mépris « peuple du pays » – se consacrait à l'agriculture ou à l'élevage (le plus souvent comme métayers), au petit artisanat ou au commerce de détail. L'agriculture et l'élevage étaient largement répandus au nord – où se pratiquait aussi la pêche, sur le lac de Galilée – et dans la vallée fertile du Jourdain, alors que la Judée, plus aride, permettait seulement une économie de subsistance. De nombreux métiers étaient considérés comme « impurs », parce qu'ils rendaient impossible la pratique des prescriptions rituelles (comme le métier de berger) ou constituaient une occasion de péché (comme les collecteurs d'impôts et publicains). Dans le Nouveau Testament, de telles barrières disparaissent. Collecteurs d'impôts et pécheurs publics se mettent à la suite de Jésus (cf. Mt 9,9-13) et Pierre peut sans problème demeurer chez un corroyeur (Ac 9,43), alors que ce métier est source de l'impureté la plus grande. Dans l'enseignement de Jésus, la division rituelle entre pureté et impureté est abolie : l'impureté ne naît pas de l'extérieur, mais de l'intérieur de l'homme (Mc 7,1-23).

Jérusalem est le cœur de la vie d'Israël, spécialement après l'œuvre de reconstruction du Temple entreprise par Hérode (cf. carte n° 8). La ville jouissait d'une réelle prospérité, même si la pauvreté avec son cortège de maux sociaux (mendicité et brigandage) ou de maladies (en particulier la lèpre) y était bien présente, comme on le voit dans le Nouveau Testament. Une des causes principales de la pauvreté était la pression fiscale qui sera de plus en

plus forte sous la domination romaine. Le prélèvement des taxes était confié à des personnes privées, les « publicains », qui presque toujours profitaient de leur charge pour s'enrichir de façon malhonnête et exploiter les classes les plus pauvres. On comprend dès lors l'hostilité de la population à l'égard des publicains. Cependant, il y a des publicains, comme Matthieu, parmi les disciples de Jésus (Mt 9,9-13) et paradoxalement ils sont présentés comme exemples de conversion (Lc 18,9-14).

La vie religieuse

Du point de vue religieux, le Temple de Jérusalem – suite aux grands travaux voulus par Hérode – est vraiment le centre du culte juif. Les pèlerins, de la terre d'Israël ou de la Diaspora, s'y rendent pour les grandes fêtes et le pèlerinage à Jérusalem est une tradition ferme à l'époque romaine. On estime qu'à l'occasion de la Pâque la population de Jérusalem (évaluée à 25 000 habitants en temps normal) pouvait aller jusqu'à se multiplier par trois. Le Temple occupait une bonne partie de la superficie de la ville (cf. carte n° 8). Il y avait tout d'abord une immense esplanade d'environ 470 m sur 300 m, bordée de portiques, appelée « parvis des Gentils » car les païens y étaient admis. Comme on peut le voir dans les évangiles (Mt 21,12-13 par.), c'était un lieu de rassemblement et de commerce : on y vendait les animaux pour le sacrifice et on pouvait y changer la monnaie pour les offrandes et les achats liés au culte. Au centre de cette cour, se trouvait un « espace sacré » (*hieron*), où seuls les Juifs avaient accès. Des inscriptions rédigées en latin et en grec – dont deux ont été conservées – interdisaient aux étrangers de dépasser les limites et d'y pénétrer sous peine de mort. Cette aire centrale du Temple était constituée de deux espaces, le parvis des Femmes et le parvis d'Israël. Le parvis d'Israël (interdit aux femmes) entourait le parvis des Prêtres où dominait l'autel des holocaustes, sur lequel se pratiquaient les sacrifices quotidiens, une des manifestations les plus importantes du culte. On accédait par là au Sanctuaire proprement dit, un édifice divisé en deux parties. Dans une première salle, tournée vers l'est, se trouvaient le chandelier à sept branches, la table des pains qui chaque sabbat étaient offerts au Seigneur et l'autel sur lequel le prêtre deux fois par jour célébrait l'offrande de l'encens (cf. Lc 1,9). Une chambre intérieure, isolée par un rideau[23] et entièrement vide, constituait le Saint des Saints, lieu qui dans le temple salomonien contenait l'arche d'alliance, lieu où seul le grand prêtre pouvait entrer une fois par an, le jour de Kippour, la grande fête des Expiations.

C'est autour du Temple que se déroulaient les grandes fêtes du calendrier juif. Il y avait en premier lieu la Pâque (*Pesah*), qui était célébrée le 14 du mois de Nisan, correspondant à mars-avril, une fête familiale qui commençait par l'immolation de l'agneau au Temple. L'autre grande fête était la fête des Semaines (*Shav'ôt*), fête de la moisson qui avait lieu cinquante jours après Pâque (d'où son nom grec, Pentecôte[24]) et qui rappelait la révélation de Dieu au Sinaï. La Pentecôte chrétienne, racontée en Ac 2, a lieu précisément à l'occasion de cette fête. La fête la plus joyeuse était sans aucun doute la fête des Tentes (*Sukkôt*), célébrée en septembre-octobre, à l'époque des vendanges. C'est une fête d'origine agricole, transformée par la suite en commémoration du séjour des Israélites dans le désert. Pour cette fête, on se rassemblait à Jérusalem et on vivait sept jours durant dans des huttes de branchages, selon une prescription déjà présente dans la Bible (Lv 23,42-43), en souvenir de la sortie d'Égypte[25].

Outre ces trois fêtes anciennes (cf. Ex 23,14-17), on célébrait également d'autres fêtes qui avaient, et ont encore, une grande importance. Vers le début septembre, a lieu la fête du Nouvel an (*Rosh ha-Shanah*), en mémoire de la création du monde et du jugement dernier, ainsi que le Yom Kippour, le « Jour des Expiations », jour de jeûne et de prière (Lv 16). Jésus participa aussi à la fête de la Dédicace ou *Hanukkah* (Jn 10,22), durant le mois de décembre. Cette fête rappelait la consécration du Temple faite par Judas Maccabée après la profanation d'Antiochus IV (cf. 2 M 10,1-8). Par ailleurs, faut-il rappeler que le sabbat, septième jour de la semaine,

23 Il s'agit probablement du « voile du Sanctuaire » – un autre voile était suspendu devant le Sanctuaire – qui selon le récit évangélique (Mt 27,51 ; Mc 15,38 ; Lc 23,45) se serait déchiré de haut en bas à la mort du Christ. Selon une interprétation traditionnelle, cette déchirure du voile manifeste que, dans la nouvelle Alliance, il n'existe plus de séparation rituelle entre Dieu et l'homme.

24 Gr. *pentècostè* ou « cinquantième [jour] ».

25 C'est dans le cadre de la fête des Tentes, avec ses rites de libation et de célébration de la lumière, que le quatrième évangile place un certain nombre de discussions et de paroles de Jésus (Jn 7,1-10,21) : Jn 7,37-39 peut être lu en référence aux rites de l'eau, et Jn 8,12 à ceux de la lumière.

est un des fondements du calendrier juif ? C'est un jour de repos et de prière, réglé par des préceptes minutieux. Les critiques de Jésus ne sont pas dirigées contre le sabbat comme tel mais contre le risque de réduire le sabbat à une obligation formelle (cf. Mc 2,27).

À l'extérieur de Jérusalem, la synagogue devient de plus en plus un élément essentiel du judaïsme : c'est désormais le cœur de la vie religieuse et sociale, spécialement dans les communautés de la Diaspora. C'est dans les synagogues que se déroulent la prière quotidienne, la lecture, l'enseignement et l'étude des Écritures Saintes. La lecture des Écritures était le cœur de la liturgie synagogale et de la vie religieuse de tout juif pieux. Les sources anciennes signalent deux lectures bibliques, un passage de la Torah, notre Pentateuque, qui était lue dans sa totalité selon un cycle annuel[26], et un passage des Prophètes. Parce que l'hébreu n'était plus la langue courante, chaque lecture du texte biblique était accompagnée de la traduction en araméen ou *Targum*. Certaines de ces versions araméennes sont arrivées jusqu'à nous et permettent de connaître la façon dont la Bible était interprétée à l'époque de Jésus. Outre la lecture de l'Écriture, il y avait la prière personnelle et surtout l'observance des préceptes relatifs à la pureté rituelle, au comportement moral, aux habitudes alimentaires qui réglaient la vie quotidienne des fidèles. Cette vie de prière et ces attitudes religieuses profondes permirent la survie du judaïsme, même après les grandes catastrophes nationales qui survinrent suite à la double révolte contre Rome[27].

Les successeurs d'Hérode et l'administration romaine (4 av.-66 ap. J.-C.)

La Judée jusqu'en 41 ap. J.-C.

À la mort d'Hérode le Grand (4 av. J.-C.), de graves désordres éclatèrent dans le pays. La population ne voulait pas d'un fils d'Hérode comme roi. Une délégation juive se rendit à Rome auprès

26 Il y avait des variations selon les époques et les coutumes locales.

27 Pour approfondir, on peut consulter C. DI SANTE, *La prière d'Israël. Aux sources de la liturgie chrétienne*, Paris, 1986 ; F. MANNS, *La prière d'Israël à l'heure de Jésus*, Jérusalem, 1986 ; A.-C. AVRIL et D. DE LA MAISONNEUVE, *Prières juives*, Supplément au *Cahier Évangile* 68, Paris, 1989 ; A.-C. AVRIL et D. DE LA MAISONNEUVE, *Les fêtes juives*, Supplément au *Cahier Évangile* 86, Paris, 1993.

de l'empereur, disposée à accepter l'administration romaine en échange de l'autonomie interne. Auguste confirma en substance le testament d'Hérode qui divisait le royaume entre ses fils survivants : Archélaüs reçut la Judée, la Samarie et l'Idumée ; Hérode Antipas devint tétrarque de Galilée et de Pérée ; le territoire de Philippe se limitait à la région au nord-est du lac de Tibériade (cf. carte n° 9).

Suite à la décision d'Auguste, Archélaüs exerça le pouvoir en Judée, mais avec le titre d'ethnarque, un titre inférieur à celui de roi. Son caractère cruel et despotique ne manqua pas de rappeler celui de son père[28]. Les plaintes à son propos furent si graves qu'Auguste fut contraint de le rappeler à Rome et, en l'an 6 ap. J.-C., il fut condamné à l'exil en Gaule. La Judée devient alors une partie de la province romaine de Syrie, sous l'administration directe d'un gouverneur du titre de *præfectus*, parfois appelé *procurator*, qui résidait à Césarée Maritime[29]. Le pouvoir religieux restait entre les mains du grand prêtre qui disposait également d'un certain pouvoir au plan civil. Toutefois les gouverneurs romains ne manquèrent pas de faire sentir le poids de leur autorité, plus soucieux qu'ils étaient de maintenir l'ordre et de percevoir les impôts que de veiller au bien public. À cela s'ajoutait une réelle incompréhension de la foi et de la mentalité juives. Les Juifs, par exemple, considéraient comme un authentique sacrilège les dispositions administratives les plus banales, telles le recensement, l'usage de monnaies à l'effigie impériale, les triomphes et accueils officiels dus aux différents procurateurs, et surtout le culte de l'empereur. Pour ces diverses raisons, à partir de l'an 6 ap. J.-C., la Judée se trouvera dans une situation quasi constante de révolte et de désordre, alors que le sentiment anti romain ne cessera de croître.

28 Cf. Mt 2,22-23 : alors que Joseph rentrait d'Égypte, « apprenant qu'Archélaüs régnait sur la Judée à la place d'Hérode son père, il craignit de s'y rendre » et il préféra s'établir à Nazareth.

29 Pour les questions importantes, il devait se référer au « légat » ou gouverneur de Syrie. Lc 2,2 mentionne un certain Quirinius comme gouverneur de Syrie. Publius Sulpicius Quirinius assuma effectivement cette charge, mais le recensement qui eut lieu sous son mandat date de l'an 6 ap. J.-C., trop tard donc pour être celui auquel Luc se réfère. Il se peut que l'évangéliste parle d'un recensement antérieur dont nous n'avons pas de traces ou plus probablement qu'il ait voulu établir un synchronisme entre la naissance de Jésus et un recensement général ordonné par Auguste.

Des différents gouverneurs romains qui se sont succédé au gouvernement de la Judée, Ponce Pilate (26-36 ap. J.-C.) est le plus connu. Une inscription trouvée à Césarée, actuellement au musée d'Israël à Jérusalem, en atteste l'existence et la charge ; on peut y lire :

[PO]NTIVS PILATVS [PRAEF]ECTVS IVDA[EA]E

c'est-à-dire « Ponce Pilate, préfet (= gouverneur) de Judée ». Le philosophe Philon d'Alexandrie, son contemporain, le décrit comme un personnage violent, corrompu, auteur de brutalités innombrables et de condamnations à mort sans procès. Indifférent à la sensibilité religieuse des Juifs, il provoqua, en deux occasions au moins, de véritables massacres dont un est rappelé en Lc 13,1. Dur et inflexible, Ponce Pilate n'est certainement pas le bureaucrate timoré ou incertain, enclin au compromis, que le lecteur des Évangiles imagine. La mort d'un obscur Galiléen, du nom de Jésus de Nazareth, était pour lui d'une importance toute relative, au plus un simple pion sur l'échiquier des rapports avec les autorités juives. Nous pouvons dès lors mieux comprendre la discussion de Pilate avec le Sanhédrin telle que la présente le quatrième évangile (Jn 19,19-22). La fin du mandat de Pilate fut sans gloire : son attitude le fit rappeler à Rome pour y être jugé et probablement dépossédé de sa charge, mais on ignore tout de son sort. À propos de Ponce Pilate, signalons le passage de Tacite, le grand historien romain qui écrit vers 115 de notre ère, sur la persécution de Néron à la suite de l'incendie de Rome en 64 :

> *Pour étouffer la rumeur [selon laquelle l'incendie avait été ordonné par l'empereur], Néron produisit comme inculpés et livra aux tourments les plus raffinés des gens, détestés pour leurs turpitudes, que la foule appelait « chrétiens ». Ce nom leur vient de Christ, que sous le principat de Tibère le procurateur Ponce Pilate avait livré au supplice ; réprimée sur le moment, cette exécrable superstition faisait de nouveau irruption, non seulement en Judée, berceau du mal, mais encore à Rome, où tout ce qu'il y a d'affreux ou de honteux dans le monde converge et se répand*[30].

La Galilée et la Transjordanie sous les règnes de Philippe et d'Hérode Antipas

Le second fils d'Hérode, Philippe (4 av. J.-C. – 34 ap. J.-C.), fut sans doute le meilleur de ses fils. Ouvert à l'hellénisme et ami de Rome, il fut le premier gouverneur juif à faire graver sur les monnaies l'effigie de l'empereur. Tétrarque d'Iturée et de quelques districts au nord-est du lac de Tibériade, soucieux de justice et de paix,

30 Tacite, *Annales*, XV, 44, *C.U.F.*, Paris, 1978.

il gouverna sans incidents une population mélangée qui comprenait des Juifs et des païens. Il érigea au rang de ville la petite localité de Bethsaïde, au bord du lac, et l'appela Julias en l'honneur de la fille d'Auguste, et il embellit Panéas, devenue désormais Césarée de Philippe, au pied de l'Hermon, deux cités mentionnées dans les récits évangéliques. Bethsaïde est la patrie des apôtres Pierre, André et Philippe (Jn 1,44). Selon Mt 16,13, c'est dans la région de Césarée que se situe l'épisode de la primauté de Pierre.

Le troisième fils d'Hérode, Hérode Antipas (4 av. J.-C. – 39 ap. J.-C.) fut tétrarque de Galilée et de Pérée. Il fit construire une splendide capitale sur les rives du lac et la nomma Tibériade en l'honneur de l'empereur Tibère, dont il se montra toujours fidèle vassal. Antipas semble avoir hérité du caractère de son père, aimant le luxe et débauché autant que tyrannique et ambitieux. En Lc 13,32, Jésus l'appelle à juste titre « ce renard ». Nazareth se trouvait sous sa juridiction. C'est devant Antipas, en visite à Jérusalem pour les fêtes de Pâque, que Jésus allait comparaître durant sa passion. Cet événement, rapporte le troisième évangile, aurait réconcilié Antipas avec le procurateur Pilate (Lc 23,6-12), leur inimitié étant confirmée par d'autres sources. Le mariage d'Antipas avec Hérodiade, femme de son demi-frère Philippe[31], est mentionné dans le Nouveau Testament. Jean le Baptiste dénonça ce comportement mais paya de sa vie sa liberté de parole (Mc 6,17-29 par.). D'après Flavius Josèphe, Jean fut décapité par Antipas dans la forteresse de Machéronte. Poussé par sa femme, Antipas tenta, à la mort de Philippe, de prendre le contrôle de son territoire et de s'attribuer le titre de roi. Dénoncé pour ses intrigues auprès de l'empereur Caligula, il fut exilé en Gaule en 39 ap. J.-C., où il mourra peu de temps après.

La Judée de 41 à 66 ap. J.-C.

Peu après la mort de Philippe, l'empereur Caligula nomma à sa place (en 37) un petit-fils d'Hérode le Grand, Hérode Agrippa I[er]. Ce dernier devint également gouverneur de la Galilée et de la Pérée, après l'exil d'Hérode Antipas (en 39). À l'avènement de Claude, en 41 ap. J.-C., l'empereur lui accordera en outre la Judée, la Samarie et l'Idumée. Pendant quelques années, Agrippa se trouva ainsi à la tête d'un royaume aussi vaste que celui d'Hérode le Grand. Ce sera la

31 Non pas le tétrarque, dont on vient de parler, mais un autre fils d'Hérode le Grand.

dernière fois – exception faite des deux brèves révoltes qui surviendront – qu'Israël formera un royaume unifié et indépendant. Le début de son règne fut marqué par une crise grave : l'empereur Caligula avait voulu imposer aux Juifs d'ériger sa statue dans le Temple de Jérusalem, s'attribuant par là les honneurs dus à Dieu. Malgré la médiation d'Agrippa, on était au bord de la révolte. L'affrontement semblait inévitable lorsque, de manière imprévue, Caligula fut assassiné par la garde prétorienne (41 ap. J.-C.). Les contemporains d'Agrippa parlent de lui comme d'un homme calme et pacifique, proche des pharisiens et défenseur du judaïsme. Il est toutefois difficile d'évaluer la sincérité de son attitude : une inscription grecque le décrit comme « un grand roi, ami de César... ami des Romains et pieux ». Il ne faisait aucun mystère de sa culture hellénistique et de ses sympathies romaines, en quoi il se montrait digne héritier de son grand-père. Le Nouveau Testament en parle comme du « roi Hérode » qui fit exécuter l'apôtre Jacques, frère de Jean, et emprisonner Pierre (Ac 12,1-11). Il meurt inopinément à Césarée en 44 ap. J.-C., frappé pour son orgueil selon le livre des Actes (Ac 12,19b-23).

À la mort d'Hérode Agrippa Ier, Claude refusa au jeune Agrippa II le royaume de son père. Le pays fut placé sous l'autorité d'un procurateur impérial tandis qu'Agrippa II allait simplement recevoir quelques territoires. Sa sœur Bérénice vécut un certain temps auprès de lui et ils prirent tous deux part au procès de Paul à Césarée (Ac 25,13-26,32). Les procurateurs romains qui se succédèrent au gouvernement de la Judée furent, si c'était possible, encore plus cruels que leurs prédécesseurs. Répressions et malversations creusèrent un fossé toujours plus grand avec la population, pour qui la domination romaine était devenue intolérable. Les nombreux incidents et révoltes qui éclatèrent durant ces années eurent le plus souvent une origine religieuse : les soulèvements rappelés en Ac 5,36-37, dans l'intervention de Gamaliel, doivent probablement être situés dans ce contexte.

Parmi les différents procurateurs de cette époque, citons Marcus Antonius Félix (52-60), sous lequel eut lieu le premier procès de Paul (Ac 24-26). D'après l'historien romain Tacite, cet affranchi « donna carrière à sa cruauté et à ses caprices et exerça le pouvoir royal avec l'esprit d'un esclave », croyant « que tous ses méfaits resteraient impunis »[32]. C'est sous le gouvernement de son successeur, Porcius Festus (60-62), que Paul fut envoyé comme prisonnier à Rome (Ac 24,27). Que ce soit sous le gouvernement de Félix ou sous celui de Festus, au moins deux personnages – dont l'un devait être l'Égyptien mentionné en Ac 21,38 – menèrent de violentes révoltes contre Rome, se prétendant envoyés par Dieu pour la libération d'Israël.

La première révolte juive (66-74)

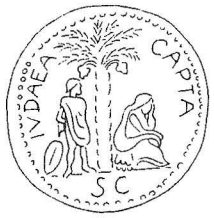
Avec la dégradation des rapports entre Juifs et Romains, un rien pouvait déclencher un soulèvement. Malheureusement, le procurateur Gessius Florus (64-66) se comporta de façon inconsciente et scandaleuse : ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. En 66, il prit de l'argent dans le trésor du Temple de Jérusalem et réagit de manière agressive au mauvais accueil de ses troupes par la population de Jérusalem, laissant les soldats romains piller la ville. Suite à ces provocations, les manifestations populaires se transformèrent en rébellion contre Rome, malgré les tentatives de médiation du roi Agrippa II, qui se rendit personnellement à Jérusalem pour tenter de calmer les esprits. Le groupe des extrémistes – les zélotes – prit le dessus sur la tendance pacifiste, composée surtout de notables pharisiens, qui pressentaient l'inutilité d'une telle tentative, et du haut clergé, qui craignait sans doute de perdre ses privilèges. L'assaut fut donné au palais d'Hérode où s'était réfugiée la cohorte romaine. Obligés de se rendre, les soldats romains furent massacrés jusqu'au dernier. Considéré comme trop modéré, le grand prêtre Ananias fut lui aussi assassiné.

La révolte s'étendit bien vite à plusieurs villes de Palestine. Une guerre ouverte était maintenant inévitable. Du côté juif, la résistance commença à s'organiser, réduisant au silence les pacifistes qui proclamaient l'absurdité de cette guerre contre Rome. C'est peut-être durant cette période que la première communauté chrétienne de Jérusalem, déjà éprouvée par des conflits avec les autorités juives, abandonna la ville pour se réfugier en Transjordanie.

Devant l'ampleur de la révolte et pour y mettre un terme, l'empereur décida d'envoyer Vespasien. En 67, le légat impérial débarquait à Ptolémaïs à la tête de trois légions, soit près de 60 000

32 Tacite, *Annales* XII, 54, *C.U.F.*, Paris, 1976 ; *Histoires* V, 9, *C.U.F.*, Paris, 1921.

hommes. Après avoir soumis la Galilée, Vespasien se tourna vers la Judée et Jérusalem, qu'il se préparait à attaquer lorsqu'il apprit la mort de Néron. Acclamé empereur par les légions d'Orient en juillet 69, Vespasien se mit en route pour Rome, laissant à son fils Titus le commandement des opérations. Celui-ci commença le siège de Jérusalem au printemps 70. La ville était pleine de pèlerins venus célébrer la Pâque et pris dans une véritable souricière, si bien que la ville fut vite touchée par la famine. Flavius Josèphe est le témoin d'atrocités commises durant le siège, de part et d'autre, alors qu'à l'intérieur de la ville les rivalités entre les différentes factions (parti sacerdotal, zélotes, sicaires, Iduméens) se poursuivaient de façon absurde. En juillet, les troupes romaines réussirent à forcer la triple enceinte qui entourait la ville et à briser l'ultime résistance concentrée autour du Temple. Le Sanctuaire fut entièrement détruit. Il ne sera jamais reconstruit. Fin septembre, la ville tout entière fut prise par les Romains et livrée aux flammes. Les habitants furent massacrés ou vendus comme esclaves. Les deux chefs de la révolte furent emmenés à Rome pour le triomphe de Titus : Jean de Gischala mourut en prison et Simon bar Giora fut exécuté après la cérémonie. On connaît l'arc de triomphe élevé à la gloire de Titus au cœur de Rome : un des bas-reliefs montre certains des trophées pris dans le Temple, dont le chandelier à sept branches. Les monnaies romaines de l'époque portent l'inscription IVDAEA CAPTA (« étant capturée la Judée »). Le texte évangélique lui-même rappelle cet événement, qui aux yeux des chrétiens, marque le début d'une ère nouvelle pour l'Église, désormais orientée vers un autre centre que la ville où elle avait vu le jour :



> *« Lorsque vous verrez Jérusalem investie par des armées, alors comprenez que sa dévastation est toute proche. Alors, que ceux qui seront en Judée s'enfuient dans les montagnes, que ceux qui seront à l'intérieur de la ville s'en éloignent, et que ceux qui seront dans les campagnes n'y entrent pas ; car ce seront des jours de vengeance, où devra s'accomplir tout ce qui a été écrit.[...] Ils tomberont sous le tranchant du glaive et ils seront emmenés captifs dans toutes les nations, et Jérusalem sera foulée aux pieds par des païens jusqu'à ce que soient accomplis les temps des païens ».* (Lc 21,20-24)

La chute de Jérusalem ne signifia pourtant pas la fin de la guerre. Il y avait encore quelques îlots de résistance. C'est en 74 seulement, après plus de deux ans et demi de siège, que tombera Massada, l'ultime bastion des insurgés. Dans cette forteresse que l'on

disait imprenable s'étaient réfugiés plus de 900 sicaires avec leurs familles. Ils préférèrent se donner la mort plutôt que de tomber aux mains des Romains. Aujourd'hui encore, du haut de la forteresse, on peut apercevoir les vestiges des camps romains ainsi que la gigantesque rampe d'assaut construite par les Romains pour accéder au sommet.

Le bilan de la révolte fut lourd, très lourd. Près de la moitié de la population juive de Palestine fut exterminée (tant Tacite que Flavius Josèphe avancent le chiffre énorme de 600 000 morts) ; beaucoup furent emmenés en esclavage ; la situation économique était devenue catastrophique ; l'autorité suprême du judaïsme, le Sanhédrin, était anéantie. Seule demeure la Torah, point de référence ultime d'une communauté qui n'a plus de Temple. La foi en YHWH et la mise en pratique de la Loi permettront d'assurer la survivance du judaïsme.

De la chute de Jérusalem à la seconde révolte juive (132-135)

Au terme de la guerre, le pays perdait à nouveau toute autonomie politique. Toute la région fut placée directement sous contrôle militaire romain. En outre, comme signe de l'autorité impériale, l'impôt que tout Juif payait annuellement au Temple était désormais versé au temple de Jupiter Capitolin, à Rome. Sans négliger le poids financier de cet impôt, il faut en souligner l'impact religieux, offensant pour tout Juif pieux : on transférait au culte païen l'argent qui aurait été offert au sanctuaire de YHWH.

Toutefois, les Romains ne voulaient pas éteindre le judaïsme et ils se limitèrent aux mesures qui empêcheraient toute tentative de révolte. La foi juive, en terre d'Israël et dans le reste de l'empire, put subsister comme *religio licita*, dans l'espoir de favoriser l'intégration et la paix, au moins de la part des plus modérés. Durant ces années, les pharisiens devinrent les guides spirituels du judaïsme et, maintenant qu'il n'était plus possible d'offrir des sacrifices, la vie religieuse du peuple se concentra sur l'étude et la pratique de la Torah. À Jamnia (Yabné), un groupe de sages, réunis autour de Yohanan ben Zakkaï, s'attacha à définir ce que serait le judaïsme de demain, un judaïsme sans Temple.

L'hostilité des Juifs contre les Romains continua, en dehors de la Palestine, dans les communautés de la Diaspora. Nous savons que, sous le règne de Trajan (98-117), il y eut des révoltes juives, d'abord

à Cyrène, puis à Alexandrie d'Égypte, à Chypre, etc. Toutes ces agitations furent rapidement réprimées avec dureté et parfois donnèrent lieu à des mouvements et persécutions antijuives.

Une nouvelle révolte éclata en Judée, vers 130 ap. J.-C. La cause immédiate semble bien être la décision de l'empereur Hadrien (117-138) de transformer Jérusalem en ville romaine et d'y construire un temple consacré à Jupiter Capitolin. Cette révolte, qui n'eut rien à envier à la première en intensité, éclata sous la direction d'un certain Simon, surnommé Bar Kokhba[33]. Rabbi Aqiba, un des sages les plus prestigieux en Israël, et beaucoup d'autres avec lui considéreront ce chef charismatique comme le Messie. Des fragments de lettres écrites par Simon et des monnaies à son effigie – portant des inscriptions comme « année de la libération de Jérusalem » ou bien « l'an I de la rédemption d'Israël » – sont parvenues jusqu'à nous.

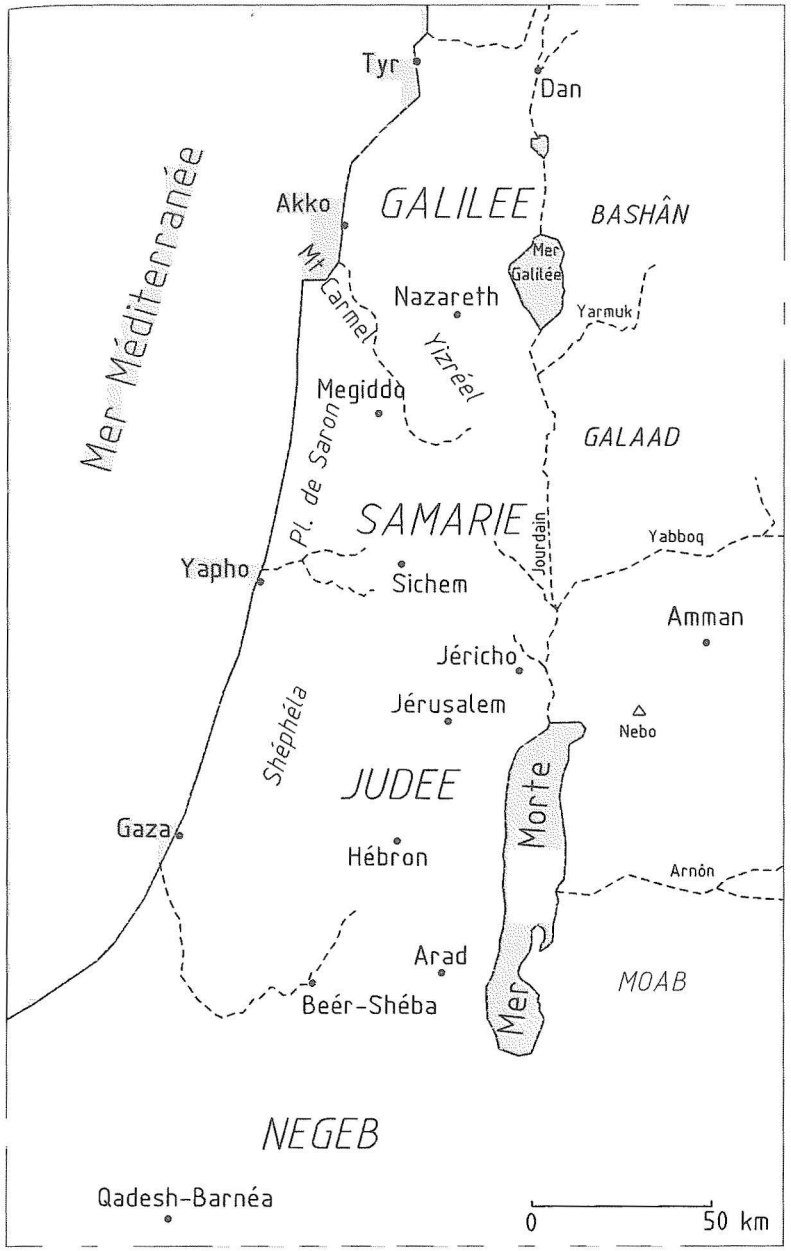
Comme la première fois, les Romains furent pris par surprise et au début les succès ne manquèrent pas pour les insurgés. La révolte s'étendit vite à toute la Palestine et une grande partie des Juifs y voyaient le début d'une ère nouvelle. Cependant, une fois de plus, la répression romaine fut rapide et impitoyable. Hadrien lui-même semble avoir conduit ses troupes dans la reconquête de la Palestine qui fut achevée, après de nombreux massacres, en 135 ap. J.-C., soit trois ans et demi après le début. Simon Bar Kokhba fut abandonné par ceux qui l'avaient initialement soutenu et son nom fut changé en *Bar Koziba*, c'est-à-dire « Fils du mensonge ». Rabbi Aqiba fut capturé et exécuté par les Romains. La légende raconte que, sous la torture, il continuait à prier et qu'avec son dernier souffle il prononça le dernier mot du *Shema* (Dt 6,4), *'Ehad* (en hébreu « un »), devenant ainsi le symbole du croyant qui proclame jusqu'au bout sa foi dans l'unicité de Dieu.

La répression romaine fut plus terrible encore que lors de la première révolte. On parle cette fois, non sans exagération, de 850 000 morts, sans compter ceux qui furent réduits en esclavage. Jérusalem fut transformée en colonie romaine, *Aelia Capitolina*, et l'accès de la ville fut interdit aux Juifs. C'est seulement au IV^e^ siècle de notre ère que l'empereur Constantin permettra aux Juifs de se

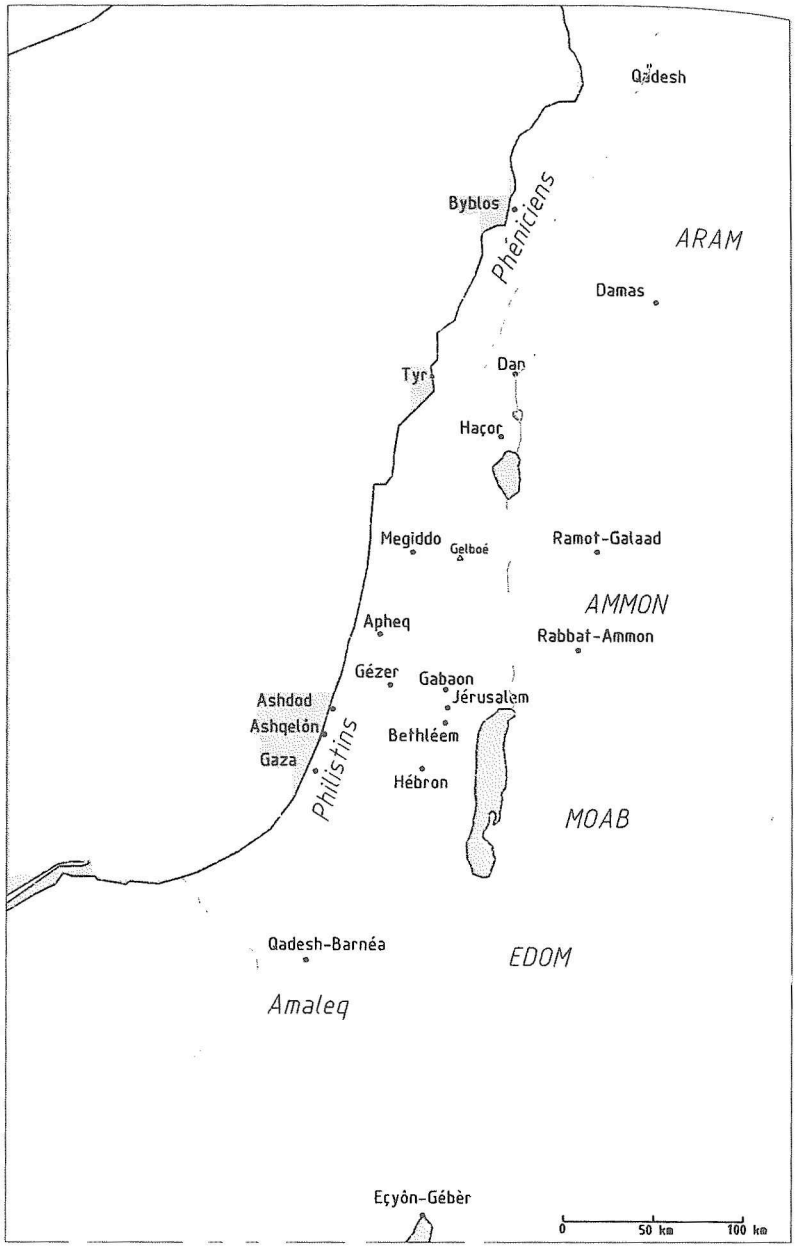
33 En araméen « Fils de l'étoile », par référence au texte de Nb 24,17 : « un astre se lève de [la maison de] Jacob ».

rendre à Jérusalem une fois l'an, le 9 du mois d'Ab (juillet-août), jour où l'on commémore aujourd'hui encore la destruction de la ville, jour où l'on pleure sur les ruines du Temple, spécialement au Mur occidental, improprement appelé « Mur des lamentations ». Le nom de Judée fut changé en celui de « Palestine » et les quelques Juifs demeurés sur place se retrouvèrent étrangers dans leur propre patrie. À partir de ce moment, le judaïsme se développera surtout dans la Diaspora. Car le judaïsme survivra à cette dernière catastrophe, accentuant la séparation avec le monde gréco-romain et se focalisant au maximum sur la Loi et la foi en YHWH.

Parallèlement à ces événements, l'histoire des premières communautés chrétiennes suit son cours. La première révolte juive marquait déjà le début d'une séparation qui était aussi géographique, bien que la communauté judéo-chrétienne ait continué à subsister quelque temps encore. À partir de 46 de notre ère, les voyages de Paul de Tarse commencèrent à porter le christianisme en dehors des confins d'Israël. En 48, eut lieu le « concile de Jérusalem » (Ac 15) : l'Église s'ouvre définitivement à la mission vers le monde païen. Le christianisme est désormais en expansion. Mais ici nous commençons le début d'un autre chapitre et d'une autre histoire.

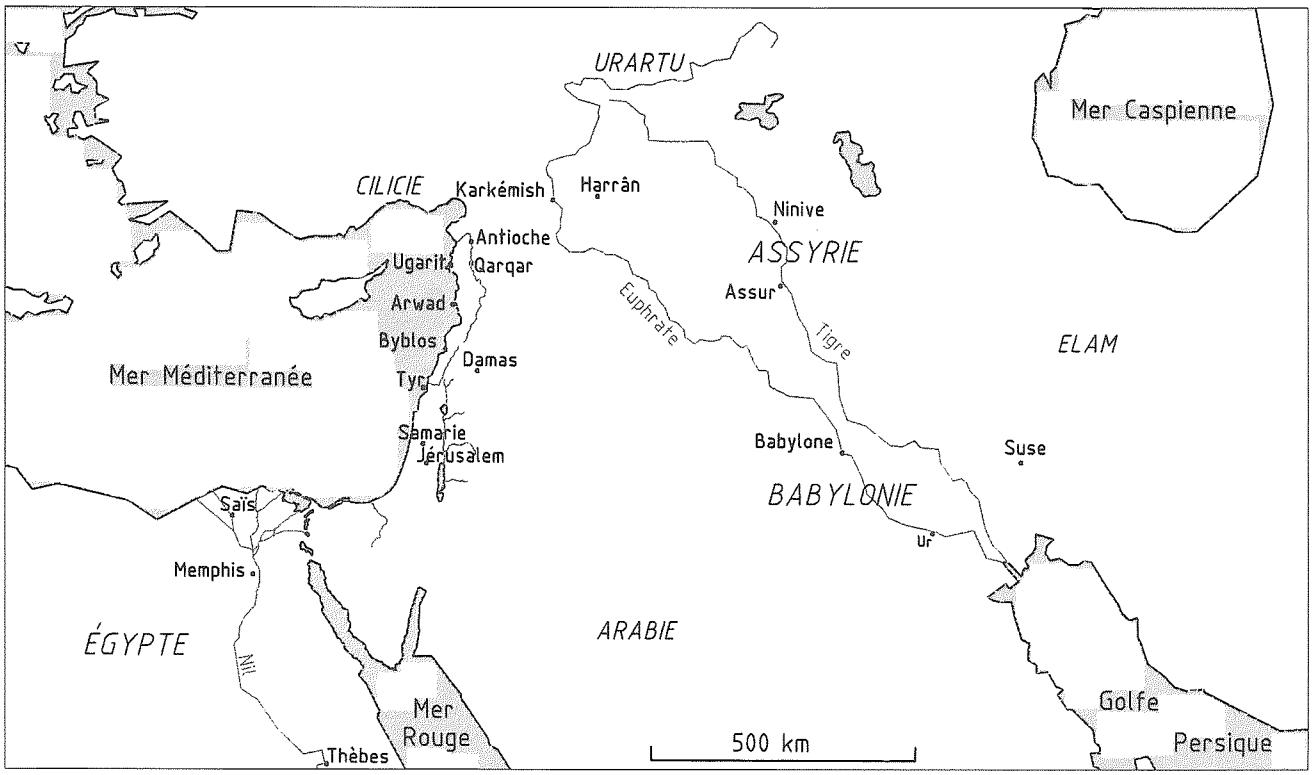


La terre d'Israël

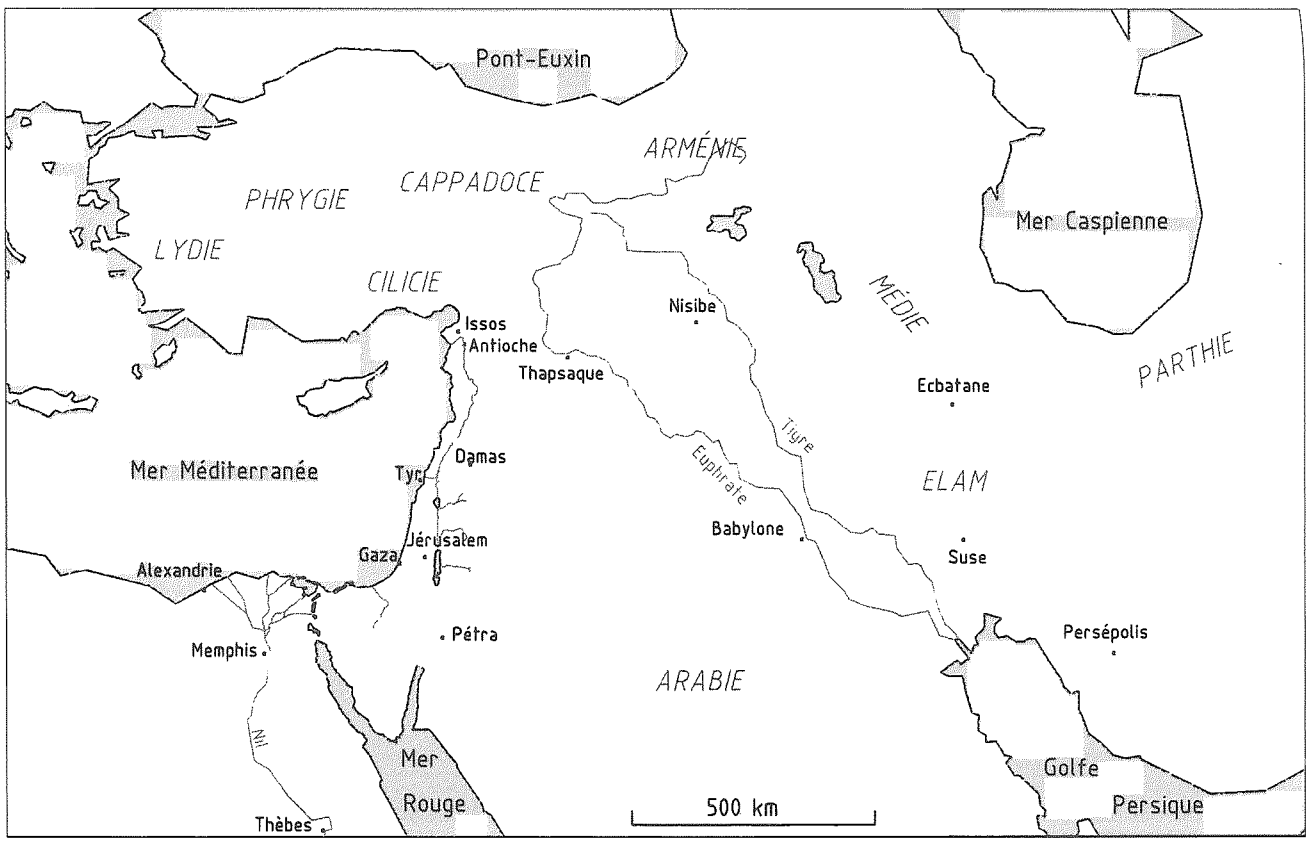


Au temps de David et de Salomon

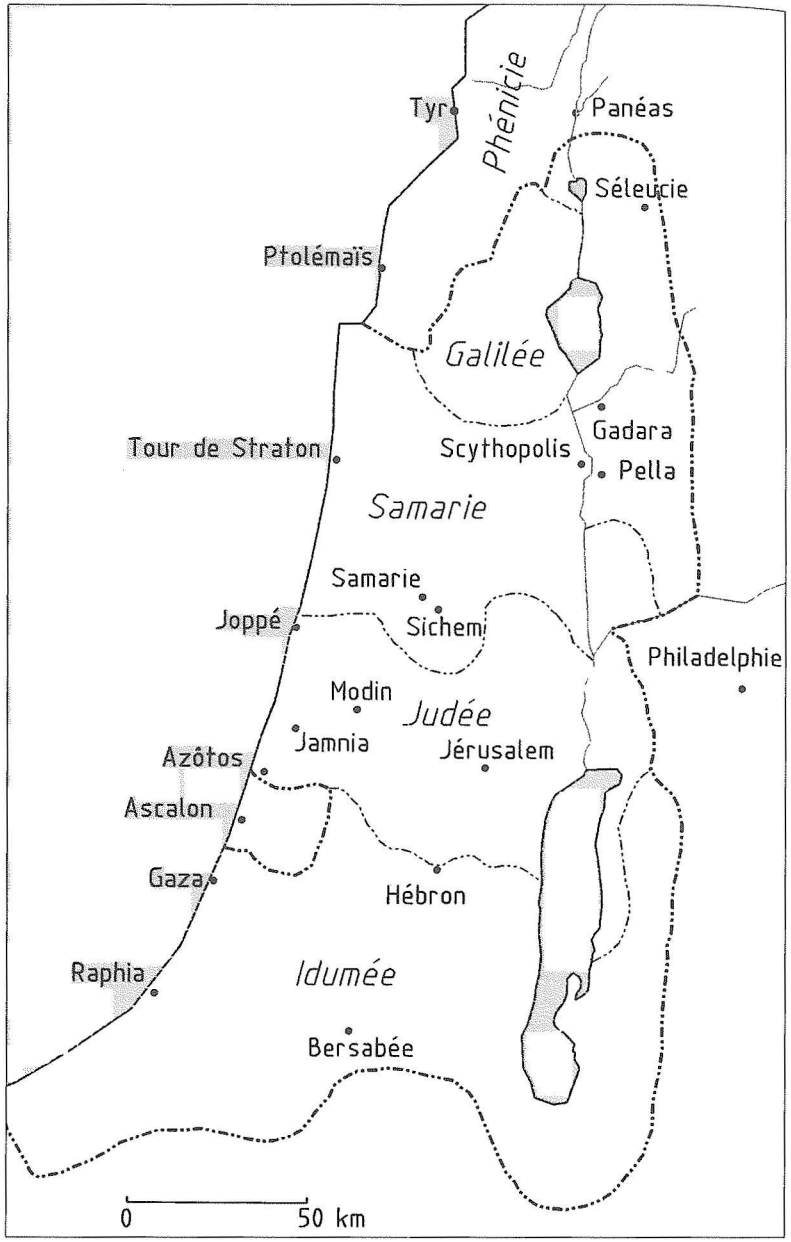
Les royaumes de Juda et d'Israël



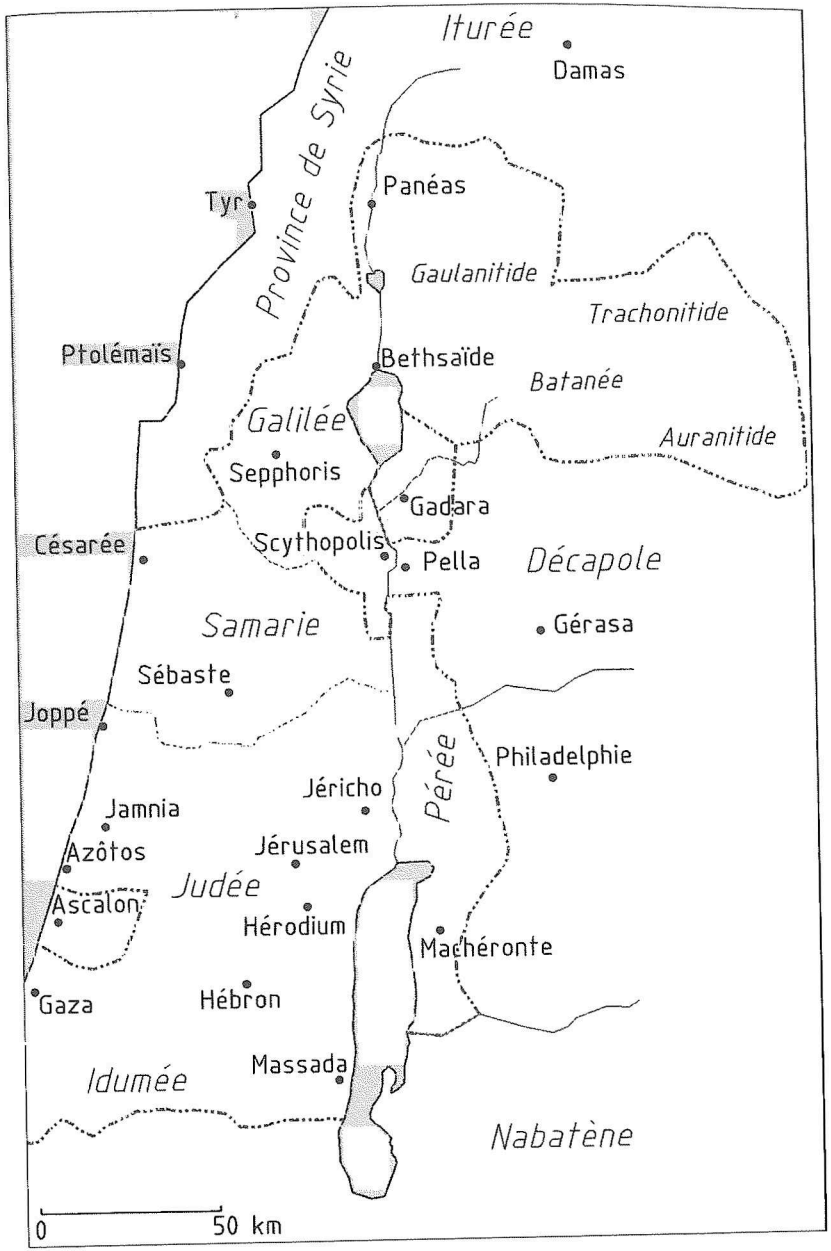
Le Proche-Orient ancien (950-550)



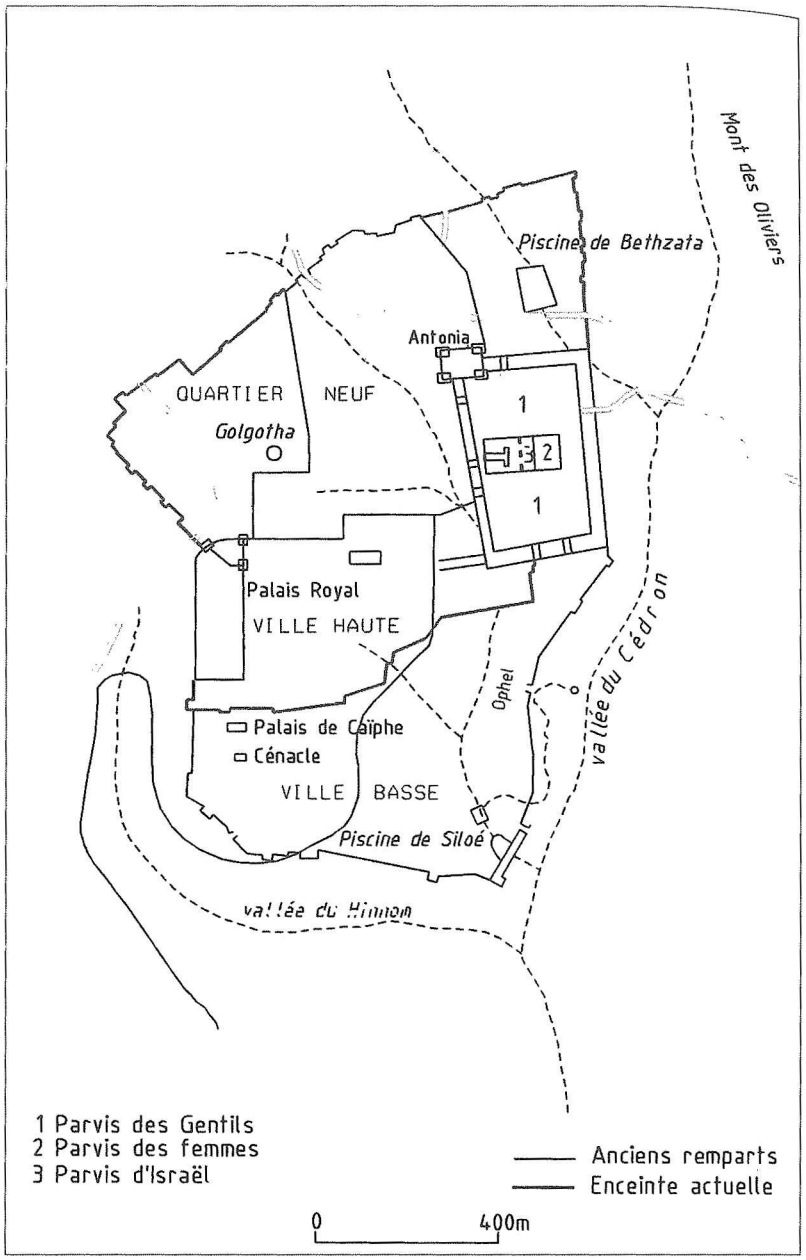
De l'empire perse à celui d'Alexandre



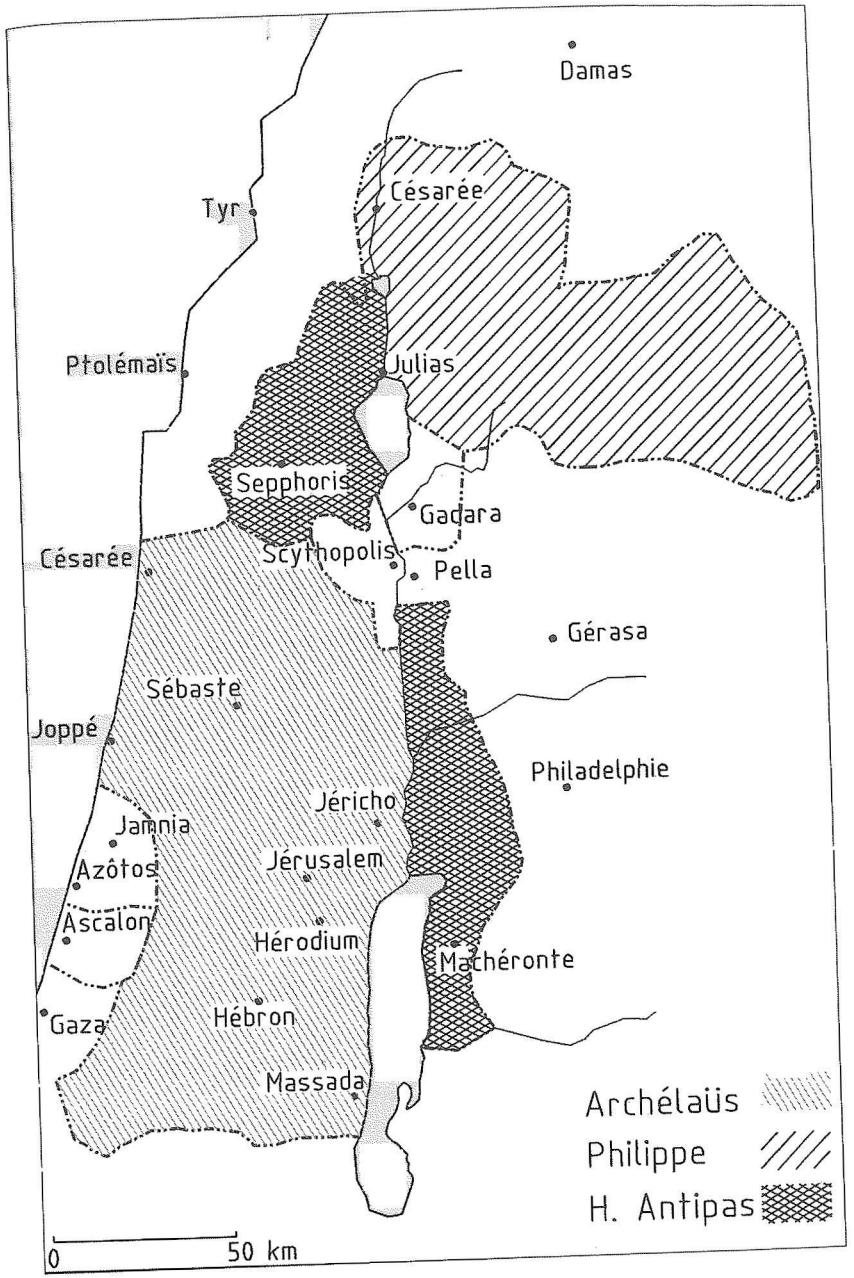
Le royaume d'Alexandre Jannée



Le royaume d'Hérode le Grand



Jérusalem à l'époque hérodienne



La succession d'Hérode

Tableau chronologique

Nous donnons ici de manière synthétique les références chronologiques les plus importantes, en renvoyant à des ouvrages spécialisés pour une discussion approfondie, spécialement en ce qui concerne la chronologie des rois d'Israël et de Juda.

Les origines

XIII[e] siècle av. J.-C. (?)	Exode ou sortie d'Égypte.	
c. 1220		Stèle de Merneptah.
c. 1200		Début de l'âge du Fer. Invasion des peuples de la Mer (Philistins).
c. 1200-1050	Premières installations israélites. Période des Juges.	

La monarchie unifiée

1020-1010 av. J.-C. (?)	Règne de SAUL.
1010 (?)	Mort de Saül à la bataille de Gelboé.
1010-970	Règne de DAVID.
970-931	Règne de SALOMON.
931	Division du royaume à la mort de Salomon.

Les deux royaumes

	Royaume du Nord (Israël)	*Royaume du Sud (Juda)*	*Autres événements*
931	JÉROBOAM (930-910)	ROBOAM (931-914) ABIYYAM (914-911)	Invasion du pharaon Sheshonq (925)
	NADAB (910-908) BASHA (908-886) ÉLA (886-885) ZIMRI (7 jours)	ASA (911-870)	
885	La dynastie d'Omri (885-841) : OMRI (885-874) : fondation de Samarie ; guerre contre Moab ACHAB (874-853) OCHOZIAS (853-852) JORAM (852-841)	JOSAPHAT (870-848) JORAM (848-841)	*c.* 875-850 : ministère du prophète **Élie** au Nord *c.* 842-840 : stèle de Mésha, roi de Moab
841	Coup d'État de Jéhu Règne de JÉHU (841-814), vassal de l'Assyrie JOACHAZ (814-798) JOAS (798-783)	OCHOZIAS (841) ATHALIE (841-835) JOAS (835-796) AMASIAS (796-781)	*c.* 850-798 : le prophète **Élisée**
783	JÉROBOAM II (783-743) Apogée du royaume du Nord	OZIAS/Azarias (781-740). À la mort du roi, début du ministère d'**Isaïe**	Les prophètes **Amos**, puis **Osée** dans le Nord
743	743 : assassinat des rois Zacharie et Shallum MENAHEM (743-738) PEQAHYA (738-737)	YOTAM (740-736)	Téglat-Phalasar III, roi d'Assyrie (745-727) : invasion assyrienne
	PÉQAH (737-732) Guerre syro-éphraïmite (734-733) OSÉE (732-724), nommé par les Assyriens	ACHAZ (736-716). Dès 728, Ézéchias est associé au trône	*c.* 740-720 : le prophète **Michée** *c.* 740-700 : le prophète **Isaïe** Salmanasar V (726-722) Sargon II (721-705)
722	Destruction de Samarie et déportation de ses habitants		

Du règne d'Ézéchias à l'exil babylonien

716-688	Le roi ÉZÉCHIAS.
c. 705	Ézéchias fait alliance avec l'Égypte.
701	Invasion assyrienne (Sennachérib). Siège de Jérusalem.
687-642	MANASSÉ, vassal de l'Assyrie.
642-640	Amon, assassiné par les prêtres du temple et remplacé par Josias.
640-609	Le roi JOSIAS.
	Durant le règne de Josias : les prophètes **Sophonie** et **Nahum**.
c. 625	Début du ministère de **Jérémie**.
c. 622	**Réforme religieuse** de Josias.
609	Mort de Josias à Megiddo dans un conflit avec le pharaon Néko.
609	Le roi JOACHAZ.
609-598	JOIAQIM, mis sur le trône par les Babyloniens.
597	JOIAKÎN se rend aux Babyloniens. Première déportation à Babylone.
597-586	Le roi SÉDÉCIAS. Continuation de la mission de Jérémie.
	Début du ministère d'**Ézéchiel**.
586	Siège et **destruction de Jérusalem**.
	Seconde déportation à Babylone par Nabuchodonosor.
585	Assassinat du gouverneur Godolias. Jérémie est entraîné en Égypte.

L'Exil et l'époque perse

597/586-531	**Exil à Babylone**.
	En Babylonie, prédication de l'auteur de Is 40-55, le **Deutéro-Isaïe**.
561-560	Évil-Mérodak, roi de Babylone, gracie le roi Joiakîn.
555-539	Nabonide, dernier roi de Babylone.
539	Cyrus (556-529) conquiert Babylone.
538	**Édit de Cyrus**.
c. 531	Début du retour des exilés.
529-522	Règne de Cambyse.
522-486	Règne de Darius.
	En Judée, le gouverneur ZOROBABEL et le grand prêtre Josué.
520-515	Retour des exilés. Interventions des prophètes **Aggée** et **Zacharie**.
c. 515	Reconstruction et inauguration du Second Temple.
485-465	Règne de Xerxès.
465-423	Règne d'Artaxerxès I.
c. 445	Arrivée à Jérusalem de **Néhémie**. Début de diverses réformes.
c. 425	Début du schisme samaritain.
404-358	Règne d'Artaxerxès II.
c. 398 (?)	Début de la mission d'**Esdras** à Jérusalem.

L'époque hellénistique

333-332	Campagnes d'Alexandre le Grand.
323	Mort d'Alexandre le Grand.
312	Ptolémée I conquiert la Judée.

260-258	Voyage d'affaires de Zénon dans le Levant.
201-200	Fin de la domination des Ptolémées. La Judée est soumise aux Séleucides.
197	Philippe V de Macédoine et Antiochus III sont défaits par les Romains à Magnésie.
188	Traité d'Apamée.
175-164	Règne d'ANTIOCHUS IV "ÉPIPHANE".
167-164	**Révolte des Maccabées.**
164	Purification du Temple et dédicace par JUDAS MACCABÉE.
161	Pontificat d'Alkime. Mort de Judas Maccabée.
161-143	JONATHAN succède à son frère Judas.
143-134	SIMON, "grand prêtre, stratège et chef des Juifs".
	Début de la dynastie asmonéenne.
134-104	JEAN HYRCAN I.
104-103	ARISTOBULE.
103-76	ALEXANDRE JANNÉE.
76-67	ALEXANDRA SALOMÉ.
67	Luttes pour la succession et le grand pontificat. Arrivée de Pompée.

L'époque romaine

48	Mort de Pompée.
44	Assassinat de Jules César.
37	Montée sur le trône d'HÉRODE LE GRAND, roi des Juifs.
31	Bataille d'Actium.
	Début de l'empire avec Octave.
c. 7-6	**Naissance de Jésus de Nazareth.**
4 av. J.-C.	Mort d'Hérode.
	Son royaume est divisé entre Archélaüs, Hérode Antipas et Hérode Philippe.
6 ap. J.-C.	Archelaüs est déposé. La Judée est administrée par les Romains.
26-36	PONCE PILATE, procurateur.
39	Hérode Antipas est envoyé en exil.
41	HÉRODE AGRIPPA I succède à Hérode Antipas et devient gouverneur de Judée.
44	Décapitation de Jacques, dit "le Majeur", le frère de Jean.
	Règne d'HÉRODE AGRIPPA II.
48	"Concile" de Jérusalem.
	ANTONIUS FÉLIX procurateur. Emprisonnement de Paul à Césarée.
	PORCIUS FESTUS procurateur.
62-64	GESSIUS FLORUS procurateur.
66	Début de la **révolte contre Rome**.
70	Titus assiège et détruit Jérusalem. Incendie du Temple. Fuite des chrétiens.
98-117	TRAJAN empereur.
117-138	HADRIEN empereur.
131-135	**Seconde révolte** juive contre Rome (Bar Kokhba).
135	Fin de la révolte.
	Jérusalem devient une colonie romaine sous le nom d'*Aelia Capitolina*.

Glossaire

Les crochets [ ] *signalent un nom propre qu'on ne trouve pas dans la Bible*[1].

Akkadien : relatif à la culture et à l'ensemble des dialectes sémitiques (akkadien, assyrien et babylonien) de la Mésopotamie antique.

Alexandre [le Grand] : roi de Macédoine (336-323). Un des plus grands conquérants de l'histoire, il étendit son empire depuis la Macédoine jusqu'aux confins de l'Inde. 1 M 1,1-8 résume sa conquête de l'empire perse et, à sa mort, le partage de son empire entre ses généraux.

[Alexandrie] : ville portuaire à l'ouest du delta du Nil, fondée en 332 av. J.-C. par Alexandre le Grand, foyer de culture hellénistique et centre important de la pensée juive (la LXX, le livre de la Sagesse, les œuvres de Philon, etc.).

Amman → Rabba.

Amorites (akk. *Amurru*, « gens de l'ouest ») : populations nomades qui apparaissent en Mésopotamie à la fin du III[e] millénaire. Dans la Bible, les Amorites, ou Amorrhéens, sont une des anciennes populations de Canaan (Gn 15,18-21 ; Jos 24,15 ; Jg 6,10 ; etc.).

Antioche de Syrie (gr. de *Antiochos*), aujourd'hui *Antakya* en Turquie, à la frontière syrienne : ville fondée *c.* 300 av. J.-C. par Séleucus I[er], capitale du royaume séleucide, puis de la province romaine de Syrie. Troisième ville de l'Empire, après Rome et Alexandrie. C'est à Antioche que les disciples de Jésus reçurent pour la première fois le nom de « chrétiens » (Ac 11,26).

1 Glossaire préparé par Guy Vanhoomissen. Pour compléter ces indications, on pourra consulter : O. ODELAIN et R. SÉGUINEAU, *Dictionnaire des noms propres de la Bible*, Paris, 1978 et le *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, publié sous la direction du « Centre : Informatique et Bible » de Maredsous, Turnhout, 2002.

Antiochus IV Épiphane : un des dix rois de la dynastie séleucide, il régna sur la Syrie (175-164 av. J.-C.). Admirateur de la civilisation hellénistique, il voulut installer le culte de Zeus dans le temple de Jérusalem, ce qui provoqua la révolte des Maccabées (1 M 1,10-64).

Antipas, abrév. de *Antipatros* (cf. Antipater) → Hérode [Antipas].

Apocalyptique (du gr. *apokalypsis*, « dévoilement ») : courant religieux qui s'exprime dans des textes caractérisés par la « révélation » de secrets concernant le cours de l'histoire et la fin des temps. Le genre littéraire apocalyptique est présent dans quelques livres bibliques (Dn 7-12 ; Is 24-27 ; Ap ; etc.) et de nombreux textes apocryphes (*IV Esdras*, *Apocalypse de Baruch*, etc.).

Apocryphe (gr. *apokryphos*, « soustrait au regard, secret », de *kryptô* « cacher » et *apo* « loin de ») : écrits religieux, d'origine juive ou chrétienne (on parle dès lors souvent des Apocryphes de l'AT et des Apocryphes du NT), qui n'ont pas été repris dans le canon des Écritures.

Aram, Araméens (hb. *'Aram*) : peuple sémitique dont les tribus sont mentionnées en Haute Mésopotamie et en Syrie aux XIII^e^-XII^e^ s. av. J.-C. Les petits royaumes araméens (Damas, Çoba, Geshur, etc.) disparurent au VIII^e^ siècle avec l'arrivée des Assyriens.

Araméen : langue sémitique du groupe nord-occidental, attestée depuis le IX^e^ s. av. J.-C. À partir du VII^e^ s. av. J.-C., l'importance de l'araméen s'accrut dans tout l'Orient, depuis l'Afghanistan jusqu'à la Nubie. C'était la langue courante en Palestine au temps de Jésus (cf. Mc 5,41 ; 7,34).

Arche d'alliance (hb. *'arôn*, « coffre ») : châsse en bois d'acacia (Ex 25,10-22), signe de la présence de Dieu (1 S 4-6 ; 2 S 6 et 1 R 8), ainsi nommée parce qu'elle contient les tables de l'alliance (Dt 10,1-5).

Archélaüs : fils d'Hérode le Grand par Malthakè, frère cadet d'Hérode Antipas. Ethnarque de Judée, Idumée et Samarie (cf. Mt 2,22), il fut déposé en 6 ap. J.-C. et son territoire fut placé sous l'autorité d'un gouverneur romain.

[Asmonéens ou **Hasmonéens]** : nom utilisé par Flavius Josèphe pour désigner la famille, puis la dynastie des princes-prêtres, issue de Simon Maccabée, qui gouverna la Judée de 134 av. J.-C. jusqu'à l'occupation romaine en 63 av. J.-C.

Assidéens (*Assidaioi*, forme grécisée de hb. *Hasidim*, « Pieux ») : groupe de Juifs attachés à la Loi qui résistèrent à l'influence hellénistique (1 M 2,42). Ils constituent l'origine lointaine des pharisiens.

Assyrie (en hb., la région tout comme l'ancienne capitale, Assur, s'appellent *'Ashshûr*) : partie septentrionale de la vallée du Tigre. L'Assyrie devint une puissance politique importante à partir du XI^e^ s. av. J.-C. C'est sous Téglat-Phalasar III (745-727) et sous Assurbanipal (669-630), le Sardanapale de la tradition occidentale, que l'empire atteignit son apogée politique et culturelle jusqu'à la conquête de la capitale, Ninive, par les Babyloniens en 612.

Auguste : titre conféré par le Sénat romain en 27 av. J.-C. à *Caius Octavius*, Octave, appelé *Octavianus* après son adoption par Jules César, premier empereur de Rome de 29 av. J.-C. à 14 ap. J.-C. C'est en son temps que naquit Jésus de Nazareth (Lc 2,1).

Babylone, Babylonie, Babyloniens (hb. *Babèl*, akk. *Bab-ilu* « Porte de Dieu ») : ville, pays et peuple de Basse Mésopotamie. C'est Hammurabi (*c.* 1792-1750) qui a fondé autour de la ville un royaume unifié et stable. Dans la Bible hébraïque, Babylone apparaît comme la puissance qui met fin au royaume de Juda et comme le pays de l'Exil (2 R 24-25 ; Ps 137), symbole de tous les empires opposés à Dieu et à son peuple (Is 13). Dans l'Apocalypse, Babylone est le chiffre de Rome dont le pouvoir est responsable des persécutions contre l'Église naissante (Ap 17-18).

Bas-Pays ou **Shéphéla** (hb. *Shephélah*, « Plaine ») : région située entre la montagne de Juda et la plaine côtière (Jos 15,33-47 ; Jr 17,26).

Béer-Shéva (hb. *Be'ér Shèba'*, « puits du serment » ou « puits des sept [brebis] ») ou **Bersabée** (d'après le gr.) : la plus méridionale des villes d'Israël, d'où l'expression « de Dan à Bersabée » (Jg 20,1 ; etc.). Sanctuaire patriarcal (Gn 21,22-33 ; 46,1-6).

Béthel (hb. « maison de Dieu ») : à 4 km au nord-est de Ramallah, ancienne ville cananéenne de Luz (Gn 35,6-7), lieu de culte fondé par Jacob (Gn 28,10-22), où Jéroboam établira un « sanctuaire royal » rival de Jérusalem (1 R 12,26-33 ; Am 7,13) qui sera détruit lors de la réforme de Josias (2 R 23,15).

Bethléem (hb. « maison du pain » ou « maison de [la déesse] Lahmu ») : bourgade de Judée, à 8 km au sud de Jérusalem. David, fils de Jessé le Bethléemite, y reçut l'onction (1 S 16,1-13). La « ville de David » (1 S 20,6 ; Lc 2,4) est le lieu de la naissance de Jésus (Mt 2,1 ; Lc 2,11). À distinguer de son homonyme de Zabulon (Jos 19,15), à l'ouest de Nazareth.

Canaan (hb. *Kena'ân*) : zone géographique située entre le Jourdain et la Méditerranée, nom ancien de la Terre promise qui deviendra la terre d'Israël. Dans les textes anciens, Canaan désigne une région assez large (sous la mouvance égyptienne) sans qu'il soit possible de préciser davantage.

Cananéen : nom par lequel on désigne la culture et les populations non israélites du littoral syro-palestinien aux époques du Bronze récent et du Fer (cf. Gn 10,15-18). Appliqué à ces populations, « cananéen » est une désignation géographique et non ethnique. Plusieurs listes mentionnent différents groupes : Amorites, Hittites, Girgashites, Jébuséens, etc. (Gn 15,20-21 ; Ex 3,8 ; Dt 7,1 ; Jos 3,10, etc.).

Canon (gr. « règle ») : liste des écrits considérés comme inspirés par Dieu et qui composent la Bible. La liste en est légèrement différente pour les Juifs, les catholiques, les orthodoxes et les protestants.

Carmel (hb. « verger ») : chaîne montagneuse (20 km) qui surplombe la plaine de Yizréel et la Méditerranée. Son sommet le plus élevé est à 550 m environ.

Césarée [Maritime] : ville portuaire de la côte méditerranéenne, à 50 km au nord de Jaffa, agrandie et rebâtie à la manière grecque par Hérode le Grand (nommée ainsi en l'honneur de « César » Auguste). Capitale de la province romaine, la ville deviendra le siège du gouverneur ainsi que le centre de l'administration civile des Romains et la base d'une importante garnison.

Césarée de Philippe : ancienne *Panéas* (située à proximité d'un sanctuaire du dieu Pan, le Paneion), près d'une des sources du Jourdain, agglomération agrandie et embellie par Hérode Philippe (cf. Mc 8,27 et Mt 16,13).

Chaldée, Chaldéens (hb. *Kasdim*) : pays et peuple de la Basse Mésopotamie, et plus tard de la Babylonie. Dans la Bible, les Chaldéens ou néo-Babyloniens sont surtout mentionnés à propos des événements qui ont marqué la ruine du royaume de Juda (2 R 25 ; Jr 39 ; etc.).

Chroniste : nom donné à l'auteur de l'ensemble formé par 1 et 2 Ch, Esd, Ne, groupe de livres historiques qui doublent et prolongent l'histoire deutéronomiste (IV^e^ s. av. J.-C.).

Code deutéronomique : ensemble des lois contenues en Dt 12-26.

Cunéiforme : type d'écriture ancienne (utilisée par les Babyloniens, les Assyriens, les Mèdes et les Perses) dont les caractères sont formés de signes en forme de coins.

Cyrus [II le Grand] (hb. *Koresh*, perse *Kurush*, « Berger ») : roi des Mèdes (555-530), fondateur de l'Empire perse (Is 44,28 ; 45,1 ; Esd 1,1-5).

Damas : mentionnée plusieurs fois dans les textes anciens, Damas n'entre véritablement dans l'histoire qu'aux environs de l'an 1000 av. J.-C. avec la constitution des royaumes araméens (cf. 1 R 20,1 ; etc.). Conquise par l'Assyrien Téglat Phalasar III vers 732, Damas sera ensuite soumise aux Babyloniens et aux Perses. Séleucus Nicator, le premier roi séleucide, choisira Antioche comme capitale de la Syrie. À partir de 63 av. J.-C., la ville qui fait désormais partie de la Décapole deviendra une importante cité hellénistique.

Dan : ville à l'extrême nord d'Israël (d'où l'expression « de Dan à Bersabée » : Jg 20,1 ; etc.), près d'une des sources du Jourdain, où Jéroboam installa un veau d'or (1 R 12,29-30) dans un sanctuaire déjà ancien (Jg 17-18).

Décapole (gr. de *deka* « dix » et *polis* « ville ») : fédération de dix villes rattachées à la province romaine de Syrie. À l'exception de Scythopolis (Beth Shéân), elles étaient toutes situées à l'est du Jourdain : Philadelphie (Amman), Gérasa (la plus grande, aujourd'hui Jerash), Pella, Gadara, Abila, Hippos, Dion, Canatha, et Damas.

Deutéronomiste (histoire) : nom donné à l'ensemble qui s'étend de Josué à la fin des Rois (Jos, Jg, 1 et 2 S, 1 et 2 R), dont la rédaction finale est postérieure au Deutéronome primitif et qui relève du même esprit. On distingue parfois entre « deutéronomique » (relatif au livre du Dt) et « deutéronomiste » (relatif à Jos-2 Rois).

Diaspora (gr. « dispersion ») : nom donné à l'ensemble des communautés juives établies hors de la terre d'Israël (cf. 2 M 1,27 ; Jn 7,35).

[Ébla] : petit royaume au nord de la Syrie, aujourd'hui *Tell Mardikh*, dont les archives – plus de 15 000 tablettes – éclairent l'histoire et la civilisation du Proche-Orient du III^e^ millénaire.

Édom (hb. *'Édom*) : population établie entre la mer Morte et le golfe d'Aqaba, dont l'ancêtre éponyme est Ésaü, le frère jumeau de Jacob (Gn 25,30), peuple frère d'Israël (Dt 2,4.8) mais pourtant ennemi (Am 1,11 ; Ps 137,7 ; Lm 4, Ab 10-16). Les Édomites furent à l'origine du royaume d'Idumée (gr. *Idoumaia*) qui fut conquis par Jean Hyrcan *c.* 130 av. J.-C.

Égypte (hb. *Miçrayim* ; gr. *Aigyptos*) : un des plus anciens foyers de civilisation du monde méditerranéen, l'Égypte est présente dans le Levant durant les XIV^e^ et XIII^e^ s. et occupe le pays de Canaan. Par la suite, il y aura encore des campagnes égyptiennes en Israël avec les pharaons Sheshonq (1 R 14,25-26) et Néchao (2 R 23,29-30.31-35). Terre de refuge (Gn 37-50) et terre d'oppression (Ex 1-15), l'Égypte fascine et séduit (Gn 41,8 ; 1 R 5,10 ; Pr 7,16), tout en représentant la contamination idolâtrique (Ez 20,7-8). L'Égypte des Lagides fut souveraine en Palestine de 323 à 198.

[Éléphantine] : île sur le Nil, près de Syène (cf. Ez 29,10 et 30,6), l'Assouan moderne, où était établie une colonie juive et où ont été découverts d'importants documents araméens du V^e^ s. av. J.-C.

Esséniens : membres d'un groupe religieux – mentionné par Flavius Josèphe, Philon d'Alexandrie et Pline l'Ancien – qui vivaient à l'écart de la société juive et du sacerdoce de Jérusalem pour mener une vie sainte (*c.* 150 av.-70 de notre ère). Selon Pline, ils étaient implantés aux abords de la mer Morte, entre Jéricho et En-Gaddi.

Exil : période, depuis la chute de Jérusalem en 587 av. J.-C. (2 R 25,8-21) jusqu'à l'édit de Cyrus en 538 (Esd 1,1-4), durant laquelle une partie de la population judéenne vécut exilée en Babylonie.

Galilée (hb. *Galil*) : région nord de la Palestine. Déjà mentionnée en 1 R 9,11 où Salomon donne à Hiram de Tyr « vingt villes dans le pays de Galilée », la Galilée est appelée « district des nations » (*gelîl ha-goyim*), en Is 8,23, car c'est une terre de passage, à la population mélangée. Jésus exerça une bonne partie de son ministère dans cette région relevant de la juridiction d'Hérode Antipas (Mc 6,21 ; Lc 23,6-7).

Galilée (mer de) : lac que l'AT appelle « mer de Kinnérèt » (Nb 34,11 ; Jos 13,27). Long de 21 km, large de 12 km, profond de plus de 40 m, il se situe à un peu plus de 200 m au-dessous du niveau de la mer. Outre « mer de Galilée » (Mt 4,18 ; Mc 1,16 ; Jn 6,1 ; etc.), on l'appelle également « lac de Gennésareth » (Lc 5,1), « mer de Tibériade » (Jn 6,1 ; 21,1), ou simplement « la mer » (Mt, Mc et Jn) et « le lac » (Lc).

Grand prêtre (hb. *hakkohén haggâdol* ; gr. *arkhiereus*) : chef suprême du sacerdoce. Le titre n'existait pas avant l'Exil et n'est devenu courant qu'à une époque tardive (Ag 1,1 ; Za 3,1 ; Si 50,1 ; 1 M 10,20). Avec la chute de la monarchie, le grand prêtre jouit d'une grande autorité civile et religieuse. Au pluriel, l'expression désigne les membres de l'aristocratie sacerdotale de Jérusalem, membres du Sanhédrin, chargés des finances et de la police du Temple.

[Habiru] : terme, appellatif et non ethnique, qui désigne des groupes – que l'on rencontre spécialement en Canaan à partir du XIV^e^ s. – formés de populations marginales, politiquement ou socialement (rebelles, esclaves, réfugiés, etc.). Les Hébreux (*'ibrim*) ont pu être comptés parmi ces groupes dont parlent les textes mésopotamiens (*habiru*) et égyptiens (*'apîru*).

Hébreu (hb. *'ibri*) : **1.** Langue ouest-sémitique dans laquelle est écrite la Bible hébraïque (qui comprend aussi quelques passages en araméen). **2.** Groupe ethnique descendant de Sem par Éber (cf. Gn 10,21 ; 11,14), auquel on rattachera Abraham (Gn 11,26). Dans les textes qui renvoient à l'histoire

ancienne, le mot désigne les Israélites par opposition aux Égyptiens (Gn 39,14.17 ; Ex 1,15-19 ; etc.) ou aux Philistins (1 S 4,6-9). Dans les textes tardifs, le terme est devenu archaïque et prend un caractère littéraire (Jon 1,9 ; Jdt 10,12 ; 2 M 7,31 ; etc.).

Hébron : ville de Juda, à environ 40 km au sud de Jérusalem, appelée primitivement Qiryat-Arba (Gn 23,2 ; etc.). David en fit sa première capitale (2 S 2,1-3.11) et y fut proclamé roi sur Israël (2 S 5,1-3). La grotte de Makpéla, sépulture des patriarches (Gn 23,19) est située à proximité d'Hébron.

Hellénisme : terme employé ici pour désigner la civilisation (dans ses différents aspects : société, religion, coutumes, langue, etc.) qui commença à la mort d'Alexandre le Grand et qui survécut sous l'Empire romain.

Hérode [Agrippa Ier] : petit-fils d'Hérode le Grand, il régna sur les territoires de son grand-père de 41 à 44. Il persécuta les premiers chrétiens et fit décapiter Jacques le Majeur, avant la Pâque 43/44 (Ac 12,1-23).

[Hérode] Agrippa II : fils d'Hérode Agrippa Ier, souverain de Chalcis, au Liban, puis des tétrarchies de Philippe et de Lysanias (Abilène) qu'il gouverna de 53 jusqu'à sa mort *c.* 94. C'est devant lui que Paul comparut à Césarée (Ac 25,13-26,32).

Hérode [Antipas] : fils d'Hérode le Grand par Malthakè, tétrarque de Galilée et de Pérée (4 av. J.-C.-39 ap. J.-C.), époux d'Hérodiade en secondes noces. C'est lui qui fit exécuter Jean-Baptiste (Mc 6,17-28). Ponce Pilate lui envoya Jésus pour être jugé (Lc 23,8-12).

Hérode [le Grand] : fils d'un Iduméen, Antipater, et d'une princesse nabatéenne, Hérode fut gouverneur de la Galilée dès l'an 47 av. J.-C., roi de Judée en 40, maître de Jérusalem en 37, ensuite de la Samarie et de plusieurs villes, dont Jéricho, jusqu'à sa mort en 4 av. J.-C. Grand bâtisseur (Samarie, Césarée, Massada, l'Hérodium, l'esplanade du Temple, etc.), Hérode fut également un dictateur sanguinaire, qui n'hésita pas à éliminer opposants et membres de sa famille (cf. le massacre des enfants de Bethléem en Mt 2,1-22).

[Hérode] Philippe : fils d'Hérode le Grand et de Mariamne II, premier mari d'Hérodiade (Mt 14,3 ; Mc 6,17). Écarté de la succession royale en 5 av. J.-C., il partit pour Rome et aurait vécu par la suite comme un simple particulier.

[Hérode] Philippe : fils d'Hérode le Grand et de Cléopâtre de Jérusalem. De 4 av. J.-C. à 34 ap. J.-C., tétrarque d'Iturée et de Trachonitide (Lc 3,1) et d'autres territoires à l'est de la mer de Galilée (Gaulanitide, Batanée, Auranitide). Il épousa Salomé, la fille d'Hérodiade, à un âge avancé, mais mourut sans enfants.

Hittite : peuple et culture de la famille indo-européenne, qui envahit le Croissant fertile aux alentours de 2000 av. J.-C. Capitale : *Hattusha*, actuelle Boghazköy (Turquie). Dans la Bible, « hittite » ne désigne pas l'empire anatolien, disparu vers 1200 av. J.-C., mais une des populations non israélites de Syrie-Palestine (Dt 7,1 ; 2 S 11,3 ; etc.).

Idumée → Édom.

Intertestamentaires (Écrits) : terme général par lequel on désigne la littérature religieuse, produite entre le IIe s. av. J.-C. et le IIe s. ap. J.-C., analogue aux textes bibliques (pseudépigraphes, apocryphes juifs et chrétiens, textes de Qumrân, etc.).

Israël (hb. *Yisra'el*, « Que Dieu se montre fort ») : **1.** Le patriarche Jacob (Gn 32,29). **2.** Les douze tribus d'Israël (Gn 49,28). **3.** Le royaume du Nord (parfois appelé Éphraïm) par opposition au royaume de Juda (2 R 17,18). **4.** Après l'Exil, l'ensemble des Israélites, soit la nation juive (Esd 10,5), la communauté (Ex 12,3.6 ; 16,31) ou les « fils d'Israël » (Ex 1,7). **5.** Le pays ou la terre d'Israël (1 Ch 22,2 ; 2 Ch 2,16).

Iturée (gr. *Itouraia*) : nom hellénistique d'une région (le plateau de la Beqaa libanaise) autour de Chalcis et de Baalbek (Lc 3,1).

Jaffa (hb. *Yapho* ; gr. *Ioppè*) : ancienne ville portuaire (2 Ch 2,15 ; Jon 1,3 ; 1 M 14,5), aujourd hui banlieue sud de Tel Aviv, qui passera au second plan après la création de Césarée par Hérode le Grand.

Jéricho (hb. *Yeriho*) : située dans la dépression du Jourdain, à 30 km au nord-est de Jérusalem, Jéricho est la ville la plus basse du monde (± 275 m au-dessous du niveau de la mer) et une des plus anciennes (le site est occupé depuis le IXe millénaire). Du fait de sa position, c'est un bon point de repère pour situer les territoires au-delà du Jourdain (Nb 22,1 ; Dt 32,49). Selon Jos 6, Jéricho fut la première ville conquise par les tribus lors de leur entrée dans la Terre promise.

Jérusalem (hb. *Yerushalaïm* ; gr. *Ierousalèm* ou *Hierosolyma*) : signalée dans les textes d'exécration égyptiens vers 1800 av. J.-C. (sous le nom d'*Urushalimu* ou « fondation du [dieu] Salem ») ainsi que dans les lettres de son roi Abdi-Héba au pharaon Aménophis IV, au XIVe s. av. J.-C., la ville sera conquise par David sur les Jébuséens vers l'an 1000 (2 S 5,6-9). Salomon y construisit le Temple vers 965 (1 R 6-8). Après la mort de Salomon, Jérusalem resta la capitale du seul royaume de Juda. La ville ne pourra résister au siège des Babyloniens en 587 (2 R 25). Avec la proclamation de l'édit de Cyrus, les Judéens reviennent au pays et le Temple est reconstruit (vers 520-515). Sous les Asmonéens, Jérusalem redevient la capitale d'un État juif indépendant. En 63 av. J.-C., Pompée prend la ville et y établit le contrôle romain. Une première révolte se solde par la destruction du Temple (66-70). Un dernier soubresaut, la révolte de Bar Kokhba (132-35), entraîne la ruine définitive de la ville. Une cité romaine est alors construite sur ses ruines, *Colonia Ælia Capitolina*, du nom de son fondateur, l'empereur Aelius Hadrianus, et de Jupiter Capitolin à qui elle est consacrée.

[Josèphe, Flavius] : historien juif né à Jérusalem vers 37/38 ap. J.-C. et mort à Rome vers l'an 100. Né dans une famille sacerdotale, il prit part, d'abord du côté juif, puis du côté romain, à la première guerre juive. Outre son *Autobiographie*, pour se défendre contre ceux qui l'accusaient de trahison, il écrivit en grec : la *Guerre des Juifs*, la seule documentation qui soit parvenue sur ces événements ; les *Antiquités juives*, une histoire allant de la création du monde jusqu'en 66 ; un traité *Contre Apion* qui constitue une apologie du judaïsme contre ceux qui ne voyaient dans ses *Antiquités juives* que fables et légendes.

Juda (hb. *Yehudah*) : **1.** Quatrième fils de Jacob et de Léa (Gn 29,35), ancêtre éponyme de la tribu du même nom, et ses descendants (Nb 26,19-22). **2.** La tribu de Juda, la plus importante dans l'histoire d'Israël (Gn 49,8-10). **3.** Le royaume de Juda (ou de Jérusalem) : vingt rois, tous de dynastie davidique, se succèderont sur le trône de Juda, depuis Roboam jusqu'à Sédécias.

Judaïsme : nom donné à la religion et au mode de vie du peuple élu à partir du retour de l'Exil. Le terme n'apparaît pas dans la Bible hébraïque (mais cf. 2 M 2,21 ; 8,1 ; 14,38 ; Ga 1,13-14).

Judée, Judéens, Juifs : territoire qui couvre pratiquement l'ancien royaume de Juda. À l'époque perse, le pays où s'installent les rapatriés est réduit au « district de Juda » (Esd 5,8). En grec, cette province est appelée *Ioudaïa [khôra]*, c'est-à-dire « [le pays] judéen » (cf. Mc 1,5), d'où Judée (Tb 1,18 ; 1 M 4,35 ; 5,8). Les gens de Juda sont appelés Judéens ou Juifs. À partir de l'époque asmonéenne, on utilisera le même terme (hb. *yehudim*, gr. *ioudaioi*) non plus au sens ethnico-géographique mais religieux (cf. 2 M 6,6 et 9,17) pour désigner les « Juifs » qui vivent en dehors de la Judée, en terre d'Israël ou même dans la Diaspora (cf. 1 M 10,23 ; Est 2,5 ; Ac 18,24 ; etc.). Les évangiles utilisent généralement le terme Judée au sens strict, par opposition à la Samarie et à la Galilée (Mt 2,5 ; Lc 1,65 ; Jn 3,22 ; etc.). Au sens large, le terme peut désigner l'ensemble de la terre d'Israël (Lc 4,44 ; 7,17 ; Ac 10,37).

Juges (hb. *shophetim*, de *shafat* « gouverner, juger ») : avant l'instauration de la monarchie, chefs charismatiques suscités par Dieu pour sauver Israël d'une situation d'oppression et exercer le pouvoir (cf. Jg 2,6-3,6).

[Lagides] : dynastie régnant sur l'Égypte (306-30 av. J.-C.), fondée par le Macédonien Ptolémée Ier, fils de Lagos, un des généraux d'Alexandre le Grand, et qui occupa la Judée jusque 198 av. J.-C. Tous les souverains masculins s'appelèrent Ptolémée. La dynastie s'éteignit en 30 à la mort de la reine la plus célèbre, Cléopâtre VII.

LXX → Septante

Maccabée (gr. *Makkabaios*, peut-être de l'hb. *Maqqabyahu*, « désignation de Yah ») : surnom de Judas, fils de Mattathias (1 M 2,4). Par extension, ce nom fut appliqué aux chefs de la révolte commencée par Mattathias et Judas, puis aux sept frères dont 2 M 7 relate le martyre lors de la persécution d'Antiochus IV. Devenue dynastie régnante en Judée (164-134 av. J.-C.), la famille est également connue sous le nom d'Asmonéens.

Madiân (hb. *Midyân*) : ancêtre éponyme des tribus nomades situées dans le sud, de part et d'autre du golfe d'Aqaba. Malgré des contacts à l'époque mosaïque (cf. Ex 2,15.16-18), les relations seront inamicales (Nb 25,6-18 ; 31,1-12) jusqu'à la victoire définitive de Gédéon (Jg 6,1-8,28).

[Mari] : ville mésopotamienne, située sur le Moyen-Euphrate (aujourd'hui *Tell Hariri*), où ont été découvertes de nombreuses archives cunéiformes (XVIIIe s. av. J.-C.).

Médie, Mèdes (hb. *Madaï*) : région et population iranienne au nord-est de la Babylonie. La Médie devint une grande puissance sous le roi Cyaxare (633-584 av. J.-C.) qui participa activement à la chute de l'empire assyrien. En 550 av. J.-C., Astyage, le dernier roi mède, fut vaincu par Cyrus qui lui succéda (Dn 14,1).

Mésopotamie (gr. *Mesopotamia*, « [région] entre les fleuves ») : désigne les régions situées entre l'Euphrate et le Tigre, et en bordure de ces deux fleuves. La Mésopotamie constitue une entité historique, bien que le nord (Haute Mésopotamie) et le sud (Basse Mésopotamie) soient très différents par la géographie et le peuplement. Assyriens et Araméens ont peuplé le nord, tandis que le sud est le pays des Akkadiens, des Babyloniens, puis des Chaldéens.

Messie (gr. *messias*, de hb. *mashiah*, « oint ») : dans l'AT, le terme est appliqué avant tout au roi (1 S 16,1-14), puis aux prêtres consacrés par l'onction (Ex 28,41). Il désigne également le Fils de David qui instaurera le Règne de Dieu (Ps Salomon 17). Pour les premiers chrétiens, le Ressuscité est reconnu comme le Messie ou le « Christ » (le NT utilise normalement le terme grec équivalent, *Khristos*) qui accomplit et dépasse l'espérance juive.

Mishna (de l'hb. *shanah*, « répéter ») : le plus ancien recueil de traditions rabbiniques rédigé au début du IIIe s. de notre ère par R. Yehuda ha-Nassi. La Mishna se divise en 6 ordres, constituant 63 traités, qui codifient toutes les normes relatives aux prières, aux fêtes, au mariage, aux lois civiles et criminelles, aux offrandes du Temple, aux lois de pureté. Pour la tradition juive, c'est le document religieux le plus important après la Bible et la base du Talmud.

Monarchie : la monarchie débute avec l'avènement de Saül comme roi sur les tribus du Nord, puis de David sur l'ensemble de la région, aux alentours de l'an 1000. Après la mort de Salomon (*c.* 930 av. J.-C.), les royaumes du Nord (Israël) et du Sud (Juda) connaissent une existence séparée. L'époque monarchique se termine avec la chute de Jérusalem sous les coups de Babylone en 587 av. J.-C.

Nabatéens : tribus d'origine arabe qui vivaient de l'élevage et du commerce sur l'ancien territoire édomite (1 M 5,25 ; 2 M 5,8). Ils firent leur apparition dans l'histoire vers 312 av. J.-C. et disparurent de la carte politique avec l'annexion du royaume de Nabatène par les Romains en 106 ap. J.-C.

Nabuchodonosor (forme gr. de hb. *Nebukadnè'çar*) : roi de Babylone de 605 à 562 av. J.-C. En 605, il bat l'armée du pharaon Néchao à Karkémish (cf. Jr 46,2) et s'empare de la Syrie. En 597, il assiège une première fois Jérusalem. En 587, suite à la révolte du roi Sédécias, aura lieu une nouvelle attaque qui se terminera par la destruction de la ville et l'exil à Babylone. Dans les traditions ultérieures, Nabuchodonosor apparaît comme l'ennemi type du peuple de Dieu (cf. Dn 1-4 et Jdt).

Naplouse → Sichem

Nazareth (gr. *Nazaret*) : bourgade de Galilée, non mentionnée dans l'AT, Flavius Josèphe ou le Talmud, lieu de résidence de Joseph, Marie et Jésus (Mt 2,23 ; Lc 2,39). C'est la « patrie » de Jésus (cf. Mt 13,53-58 par.).

Ninive : ville située sur le Tigre, près de Mossoul (aujourd'hui *Tell Quyundjiq*), capitale de l'Assyrie sous Sennachérib (2 R 19,36). La ruine de Ninive (612) est annoncée en Na 1-3.

[Nuzi] : localité dans la région de Kirkuk, détruite par les Assyriens au XIV[e] s. av. J.-C., où on découvrit des tablettes cunéiformes qui semblaient expliquer certaines coutumes des récits patriarcaux.

Octave → Auguste

Ostracon (plur. *ostraca*) ou **ostrakon** : tesson de poterie utilisé pour des documents de la vie quotidienne ou, plus rarement, pour des textes religieux.

[Palestine] : terme géographique qui désigne la région comprise entre la Méditerranée et le Jourdain. Linguistiquement, le mot « Palestine » dérive du nom de la plaine côtière habitée par les Philistins (hb. *Pelèshèt* : cf. Ex 15,14 ; Ps 83,8 ; Is 14,29). Palestine n'est pas un terme biblique : c'est après la deuxième Révolte juive contre Rome (132-135 ap. J.-C.) que l'empereur Hadrien fit changer le nom de la *Provincia Judæa* en *Provincia Palæstina*, nom adopté par les occupants successifs (Romains, Byzantins, Arabes, Croisés, Ottomans) pour désigner la région jusqu'en 1948. Les Romains pourtant n'ont pas inventé ce nom (Hérodote parle des « Syriens de Palestine » et Aristote se réfère au « lac de Palestine » pour désigner la mer Morte). Il n'est donc pas anachronique de parler de Palestine à l'époque du Christ.

Panéas → Césarée de Philippe.

Parthes : tribus scythes qui s'installent sur le plateau iranien au III[e] s. av. J.-C. et progressivement s'empareront de territoires vers l'ouest. Mithridate I[er] (*c.* 171-138 av J.-C.) fut le véritable fondateur de l'empire arsacide, une force politique dont les Séleucides et Rome devront tenir compte à plusieurs reprises (1 M 14,2-3).

Patriarches : personnages bibliques dont les traditions sont conservées en Gn 12-50 (Abraham, Isaac, Jacob, et Joseph).

Pentateuque (gr. *hè pentateuchos [biblos]*, « le [livre] en cinq rouleaux ») : les cinq premiers livres de la Bible, appelés en hébreu la Torah ou la Loi.

[Pérée] (gr. *peraia*, « [terre] au-delà [du Jourdain]) : nom hellénistique du territoire de Transjordanie (cf. Mt 4,25 ; Mc 3,8 ; Jn 10,40).

[Peuples de la mer] : nom donné dans les sources égyptiennes aux populations diverses qui se sont installées dans les îles et sur les côtes orientales de la Méditerranée aux XIII[e]-XII[e] s. av. J.-C. L'invasion des Peuples de la mer a entraîné l'installation des Philistins sur la côte palestinienne.

Pharisiens (gr. *pharisaios*, hb. *parush*, du verbe *parash*, « expliquer, séparer ») : membres d'un parti religieux, issus du mouvement des Assidéens. D'une grande piété, ils préconisaient l'observation stricte de la Loi, surtout en ce qui concerne le sabbat, la pureté rituelle et le paiement des dîmes. Ils jouissaient d'un grand prestige auprès du peuple. Le judaïsme rabbinique, seul courant juif qui ait survécu à la destruction du Temple en 70, est l'héritier des pharisiens.

[Phéniciens] : population de langue sémitique installée sur la bande côtière qui s'étend de la Syrie au mont Carmel (Arwad, Byblos, Sidon, Tyr, etc.) et dont l'existence est attestée depuis le XIII[e] s. av. J.-C. jusqu'à la conquête d'Alexandre en 333 av. J.-C. Leur langue, leur religion, leurs institutions s'enracinent dans le milieu cananéen. L'alphabet phénicien du I[er] millénaire est à l'origine de tous les alphabets actuellement utilisés.

Philippe → [Hérode] Philippe.

Philistins : un des « Peuples de la mer » qui s'installa aux XIII[e]-XII[e] s. dans la plaine côtière, au sud du Carmel. Qualifiés d'« incirconcis » (= non sémites), ils constituaient politiquement une fédération de cinq villes dirigées par cinq chefs, appelés « tyrans » : Gaza, Ashqelôn et Ashdod sur la côte, Eqrôn et Gat à l'intérieur (cf. Jos 13,3).

[Philon d'Alexandrie] : philosophe le plus éminent du judaïsme hellénistique (*c.* 15 av.-*c.* 50 de notre ère). Il laisse une œuvre majeure, dont un commentaire de la Torah, source précieuse pour l'exégèse biblique alexandrine et pour la connaissance du judaïsme de l'époque.

Pilate (*Pontius Pilatus*) : préfet de Judée (26-36), sous Tibère. Mal vu des Juifs, il fut rappelé à Rome, en 36/37, où l'on perd sa trace. Il intervint comme juge au procès de Jésus (Mc 15 par.).

Pseudépigraphes (gr. « écrits sous un autre nom ») : ouvrages rédigés par des auteurs qui présentent leur œuvre sous un nom illustre du passé : *Psaumes de Salomon*, *Testament de Moïse*, *Livre d'Hénoch*, etc. La pseudépigraphie est un procédé qui est également utilisé dans la Bible (cf. les Psaumes de David, les Proverbes de Salomon, le Deutéro-Isaïe, la deuxième lettre de Pierre, etc.), mais le terme « pseudépigraphes » désigne des écrits intertestamentaires. On utilise également le terme « apocryphes ».

Ptolémées → Lagides.

[Qumrân] : site au nord-ouest de la mer Morte, à 15 km au sud de Jéricho, près du *wadi Qumrân*. C'est là, à l'intérieur de onze grottes localisées dans les environs, qu'ont été découverts – de 1947 à 1956 – les manuscrits de la mer Morte, quelque six cents manuscrits datant du III[e] s. av. J.-C. à la première guerre juive (70 de notre ère). Les ruines d'un établissement proche (*Khirbet Qumrân*) ont été fouillées après la découverte des manuscrits et généralement attribuées à un groupe essénien.

Rabba (hb. *Rabbah*, « la grande [ville] », et *Rabbat benê-'ammôn*, « la grande [ville] des Ammonites ») : capitale d'Ammon, sur les collines de Transjordanie, à quelque 70 km au nord-est de Jérusalem, actuelle Amman, capitale de la Jordanie. Assiégée par Joab, la ville sera prise par David (2 S 11-12). Au IX[e] s., le royaume ammonite retrouvera son indépendance mais dut lutter contre l'expansion assyrienne avant de tomber sous le joug babylonien. Au III[e] siècle av. J.-C., la ville fut hellénisée par Ptolémée III Philadelphe et appelée Philadelphie. Conquise par Antiochus III, elle fut incorporée à la Décapole en 63 av. J.-C.

[Ramsès] : onze souverains des XIX^e^ et XX^e^ dynasties (*c.* 1304-1070) ont porté le nom de Ramsès. Ramsès II a eu le règne le plus long (*c.* 1290-1224). La Bible ne mentionne pas le nom du pharaon de l'Exode mais bien celui de la capitale égyptienne, *Pi-Ramsès*, point de départ vers la Terre promise (Ex 1,11 ; 12,37).

Sabbat (hb. *shabat*, « cesser, s'arrêter ») : septième jour de la semaine que la tradition juive célèbre comme le mémorial du jour où Dieu « cessa » l'œuvre de la création (Ex 20,8-11) et comme le souvenir de la sortie d'Égypte (Dt 5,12-15).

Sacerdotal : se réfère aux traditions mises par écrit à partir de l'Exil dans les cercles de prêtres déportés à Babylone.

Sadducéens (gr. *saddoukaios*) : parti religieux – leur nom semble dériver de Sadoq, prêtre de Salomon – dont les membres étaient recrutés parmi les classes supérieures des prêtres et les laïcs aisés. Flavius Josèphe les signale pour la première fois sous le règne de Jean Hyrcan. Ils se distinguent des pharisiens par leurs croyances (notamment à propos de la Torah écrite et de la résurrection) et par leur comportement politique (acceptant de « collaborer » avec le pouvoir dominant).

Sadocides : famille sacerdotale qui se réclamait de la lignée de Sadoq, le prêtre placé par Salomon à la tête du clergé de Jérusalem (1 R 2,26-27.35 ; 1 Ch 29,22), et qui détenait héréditairement la charge de grand prêtre depuis l'époque royale. Le dernier sadocide légitime fut Onias III, déposé en 174 av. J.-C.

Samarie, Samaritains (hb. *Shomron*, gr. *Samareia*) : capitale du royaume du Nord, à 12 km au nord-ouest de Naplouse, fondée par Omri vers 880 (1 R 16,23-24), qui a donné son nom à la région environnante (2 R 17,24). La ville fut détruite à plusieurs reprises, entre autres par les Assyriens en 722/721. La destruction du sanctuaire du Garizim (*c.* 128 av. J.-C.) et la prise de Samarie par Jean Hyrcan (*c.* 107 av. J.-C.) consacreront la rupture entre Juifs et Samaritains (cf. Lc 9,52-53 ; Jn 4,9). La ville sera agrandie et embellie par Hérode le Grand qui lui donna le nom grec de Sébaste en l'honneur de l'empereur Auguste.

Sanhédrin (gr. *synedrion*, « assemblée, conseil ») : principale instance juridique, administrative et religieuse du judaïsme aux époques hellénistique et romaine. Le Sanhédrin est rattaché à la « Grande Assemblée » (hb. *knesset ha-gedolah*) du temps d'Esdras mais il remonte plus vraisemblablement au « conseil des Anciens » (*gerousia*) de l'époque séleucide (cf. Jdt 4,8 ; 1 M 12,35 ; 2 M 11,27). Sous la présidence du grand prêtre, il comprenait 71 membres, prêtres aristocrates et sages pharisiens, et avait des pouvoirs législatifs, juridiques et politiques. Après l'an 70 de notre ère, le Sanhédrin demeura l'instance suprême du judaïsme jusqu'au début du V^e^ s., les prérogatives du grand prêtre étant attribuées au *Nassi* ou Patriarche.

[Séleucides] : dynastie hellénistique (312-64 av. J.-C.), fondée par le Macédonien Séleucus I^er^, qui régna en Syrie après la partition de l'empire d'Alexandre. La Judée fut soumise aux Séleucides de 198 à 142 av. J.-C.

Sémitique : désigne depuis le XVIII^e^ s. des langues apparentées (dont le groupe sémitique occidental du nord qui inclut l'ugaritique, le cananéen, l'hébreu, l'araméen) et les peuples (descendants de Sem, le fils aîné de Noé, selon Gn 10,1-31) qui les parlent, en Asie occidentale et en Afrique.

Septante : version grecque de la Bible hébraïque, réalisée entre 250 et 50 av. J.-C. à Alexandrie, qui comprend en outre des livres écrits directement en grec. On dit « la Septante » ou « les Septante » [Sigle : LXX].

Shéphéla → Bas-Pays.

Sichem (hb. *Shekèm*) : ville de la montagne d'Éphraïm, aujourd'hui *Tell Balata*, située entre les monts Ébal et Garizim. Ancien sanctuaire cananéen, lieu de culte des patriarches (Gn 12,6-7), lieu de l'alliance entre Dieu et les tribus d'Israël (Jos 24), Jéroboam y sera proclamé roi (1 R 12,20). En 72 ap. J.-C., une colonie romaine fut fondée, un peu à l'ouest, sous le nom de *Flavia Neapolis*, d'où le nom actuel de Naplouse.

Synagogue (gr. *synagôgè*, « réunion ») : « lieu de rassemblement » (hb. *bet knesset*) pour l'assemblée communautaire, l'étude de la Loi et la prière. Après la destruction du Temple, en l'an 70, la synagogue deviendra l'institution centrale de la vie juive.

Talmud (de l'hb. *lamad*, « apprendre, enseigner ») : corpus comprenant le commentaire et les discussions des Sages juifs sur la Mishna. Il existe deux recueils (IV^e^-V^e^ s. de notre ère) très différents l'un de l'autre : le Talmud de Jérusalem – ou Talmud palestinien – et le Talmud de Babylone.

Targum (hb. ou aram. « traduction », « interprétation » ; plur. *targumim*) : version araméenne du texte hébreu de la Bible pour l'usage liturgique ou pédagogique.

Tell (ar. « colline, mont ») ou **tel** : colline artificielle formée par les ruines superposées d'une ville ancienne, les strates les plus basses étant les plus anciennes.

Tétrarque (gr. *tetrarkhès*, litt. « qui *gouverne* le *quart* [d'une région] ») : titre donné à l'époque romaine aux gouverneurs de territoires composites, par opposition aux ethnarques qui dirigeaient un peuple (*ethnos*) homogène. Rome le concède à des princes trop peu importants pour être appelés rois ou ethnarques.

Tibère : fils adoptif d'Auguste, deuxième empereur romain (14-37). C'est sous son règne que se déroula le ministère de Jésus (Lc 3,1).

Tirça (hb. *Tirçah*), aujourd'hui *Tell el-Far'ah*, au nord de Naplouse : ancienne cité cananéenne (Jos 12,24), capitale du royaume d'Israël (cf. 1 R 14,17 ; 15,21) pendant une cinquantaine d'années (930-880).

Torah (de l'hb. *yarah*, « indiquer une direction, instruire ») : désigne d'abord la *Torah écrite*, constituée par la Révélation divine contenue dans les cinq livres de Moïse (Pentateuque), complétée par les Prophètes et les Écrits ; au sens large, la *Torah orale* (elle-même mise par écrit dans la Mishna, le Talmud, etc.), c'est-à-dire l'ensemble de l'interprétation de la Torah écrite.

Transeuphratène (en hb. *'Eber hannahar*, « au-delà du fleuve ») : nom de la satrapie de l'empire perse (Esd 4,10-20 ; 7,25 ; Ne 2,9) et séleucide (1 M 7,8), comprenant une vaste région (« au-delà » de l'Euphrate du point de vue perse) qui va de l'Euphrate à l'Égypte.

[Ugarit ou **Ougarit]** : ville de la côte syrienne, aujourd'hui *Ras Shamra*, au nord de Lattaquié, dont les vestiges ont été mis au jour en 1929. Les textes, rédigés en akkadien, constituent un témoignage précieux de la culture cananéenne ainsi que de la situation politique aux XIV[e]-XIII[e] s. av. J.-C.

Ur (hb. *'Ur*, « Lumière ») : ville de Babylonie méridionale, sur l'Euphrate, principal centre de culte du dieu Lune, Sîn. Patrie de la famille d'Abraham selon Gn 11,28 (sur base de traditions qui ne doivent pas être antérieures au VI[e] s. av. J.-C.).

Wadi : cours d'eau intermittent, équivalent d'*oued* en arabe classique et oriental.

Yabné (hb. *Yabneh* ; Jamnia en gr. : 1 M 4,15 ; 2 M 12,8-9) : ville de la plaine côtière, au sud de Jaffa. Le Sanhédrin y fut reconstitué après la destruction de Jérusalem.

Yahvisme : religion qui reconnaît Yahvé comme Dieu unique.

Yizréel (plaine de) : vallée, arrosée par le Qishôn, s'étendant entre Beth Shéân et le Carmel, point de passage important défendu par la forteresse de Megiddo. Nommée « plaine d'Esdrelon » à l'époque hellénistique.

Zélotes (gr. *zèlôtès*, « zélé ») : terme par lequel Flavius Josèphe désigne une des quatre « philosophies » du judaïsme de son temps. Tout en partageant les vues des pharisiens, les zélotes s'en démarquaient par un nationalisme militant. Il ne semble pas y avoir eu de parti organisé avant la révolte de 66, même si le mouvement peut se rattacher à la révolte de Juda de Gamala en 6 ap. J.-C.

Orientation bibliographique

Cette orientation bibliographique[1] est limitée. Elle signale d'abord quelques livres de lecture facile qui peuvent être lus parallèlement à cette première initiation. Elle présente ensuite quelques histoires d'Israël, classées par ordre chronologique. Pour l'essentiel, ce sont des livres disponibles en français. Quelques autres ouvrages en d'autres langues (ouvrages classiques ou de référence) ont également été inclus. Sont enfin repris, par ordre alphabétique, un certain nombre de livres qui intéressent l'histoire d'Israël à des titres divers.

Pour prolonger cette introduction

* Quatre numéros des *Cahiers Évangile* (Paris) par deux professeurs de l'Institut catholique de Paris :

D. NOËL, *Les origines d'Israël*, n° 99, 1997 ;

D. NOËL, *Au temps des rois d'Israël et de Juda*, n° 109, 1999 ;

D. NOËL, *Au temps des Empires : de l'Exil à Antiochos Épiphane (587-175)*, n° 121, 2002 ;

C. TASSIN, *Des Maccabées à Hérode le Grand (175-4)*, n° 136, 2006.

Comme pour les autres numéros de la série, on trouve dans chacun de ces fascicules une introduction à la fois solide et accessible au sujet traité.

* A. LEMAIRE, *Histoire du peuple hébreu*, coll. *Que sais-je ?*, Paris, 1981, rééd. 2001.
Un petit volume simple et complet, à l'intention d'un large public, par un spécialiste dephilologie et d'épigraphie hébraïques.

1 Préparée par Guy Vanhoomissen. Les astérisques en face des titres indiquent le niveau de difficulté : * facile ; ** moyen ; *** spécialisé.

* M. HADAS-LEBEL, *Le peuple hébreu. Entre la Bible et l'histoire*, coll. *Découvertes*, Paris, 1997.
Une présentation soignée et abondamment illustrée, par une historienne du judaïsme de l'époque romaine.

Histoires d'Israël

** M. NOTH, *Histoire d'Israël : Israël, ligue de douze tribus – La vie de l'ancien Israël dans le monde syro-palestinien – Israël sous la domination des grandes puissances de l'antique orient – Restauration, Déclin, Ruine*, Paris, 1954 (traduit sur la 1e édition allemande, *Geschichte Israels*, 1950).
Un ouvrage qui donnait beaucoup de place à la critique littéraire et à la critique des traditions mais qui est aujourd'hui dépassé du point de vue historique.

*** R. DE VAUX, *Histoire ancienne d'Israël. Des origines à l'installation en Canaan*, Paris, 1971.
Le classique en langue française pour la période ancienne ! Un ouvrage monumental qui ne peut être ignoré même si nombre de ses conclusions sont aujourd'hui datées. Un deuxième volume fut publié à titre posthume par R. Tournay, malgré son état inachevé : *La période des Juges*, Paris, 1973.

** J.H. HAYES et J.M. MILLER (Eds.), *Israelite and Judaean History*, Londres/Philadelphie, 1977.
Un excellent travail collectif qui reprend et discute les questions concernant l'histoire d'Israël depuis les origines jusqu'à l'époque romaine. Chaque période est traitée par un auteur différent.

** A. PAUL, *Le monde des Juifs à l'heure de Jésus*, coll. *Petite Bibliothèque des Sciences Bibliques*, Paris, 1981.
Une histoire politique des Juifs, avec une ouverture intéressante sur la Diaspora, depuis Alexandre jusqu'à la seconde révolte contre Rome.

** H. CAZELLES, *Histoire politique d'Israël. Des origines à Alexandre le Grand*, coll. *Petite Bibliothèque des Sciences Bibliques*, Paris, 1982.
Un manuel qui traite essentiellement de l'aspect politique. Texte relativement dense qui contient une mine d'informations et de références mais présuppose des connaissances de base.

** P. SCHÄFER, *Histoire des Juifs dans l'Antiquité*, Paris, 1989.
Une introduction détaillée à l'histoire des Juifs dans le monde gréco-romain, essentiellement en Palestine, depuis les conquêtes d'Alexandre le Grand jusqu'aux invasions arabes (traduit de l'allemand, *Geschichte der Juden in der Antike*, 1983).

*** C. SAULNIER, avec la collaboration de C. PERROT, *Histoire d'Israël – III. De la conquête d'Alexandre à la destruction du temple (331 a.C. – 135 a.D.)*, Paris, 1985.
Un livre de travail qui donne une excellente synthèse de la période envisagée et offre de nombreuses références bibliographiques, documents et textes anciens. C'est le dernier volume d'une histoire d'Israël qui devrait être complétée par l'histoire des Patriarches et de Moïse et l'histoire d'Israël depuis la monarchie jusqu'au retour de l'Exil.

*** E. SCHÜRER, *The History of the Jewish People in the Age of Jesus Christ (175 B.C.-A.D. 135)*, publié par G. VERMES, F. MILLAR et M. GOODMAN, en collaboration avec P. Vermes et M. Black, Édimbourg, I, 1973 ; II, 1979 ; III/1, 1986 ; III/2, 1987.
Édition anglaise mise à jour de l'ancienne *Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi*, Leipzig, 1901-1909. À l'époque, il s'agissait de l'ouvrage le plus complet sur le sujet. Le nouveau « Schürer » demeure un outil de recherche indispensable.

*** G.W. AHLSTRÖM, *The History of Ancient Palestine from the Palaeolithic Period to Alexander's Conquest*, Sheffield, 1993.
Un travail d'ensemble qui donne une grande place aux apports de l'archéologie et fournit une documentation très détaillée.

*** P. SACCHI, *Storia del secondo tempio. Israele tra VI secolo a.C. e I secolo d.C.*, Turin, 1994.
Un ouvrage important pour l'étude du judaïsme post-exilique.

** J.A. SOGGIN, *Histoire d'Israël et de Juda. Introduction à l'histoire d'Israël et de Juda des origines à la révolte de Bar Kokhba*, Bruxelles, 2004 (traduit de l'italien, *Storia d'Israele*, 2002).
Un ouvrage très complet – plus synthétique à propos des époques asmonéenne et romaine – qui constituera un bon complément à notre travail (avec une riche bibliographie aux pp. 419-496).

*** M. LIVERANI, *Oltre la Bibbia. Storia antica di Israele*, Rome/Bari, 2003.
Par un épigraphiste et historien de l'Orient ancien, un ouvrage stimulant qui traite des événements de l'histoire ancienne (*Una storia normale*) et de la signification de ce passé pour ceux qui l'ont mis par écrit (*Una storia inventata*).

*** J.M. MILLER and J.H. HAYES, *A History of Ancient Israel and Judah*, 2e éd., Londres/Philadelphie, 2007.
Un ouvrage de grande valeur, attentif aux découvertes récentes (y compris la stèle de Tel Dan), excellente référence pour la richesse de ses informations (sources épigraphiques, archéologiques, bibliques).

Autres ouvrages

** Y. AHARONI et M. AVI-YONAH, *La Bible par les Cartes*, Turnhout, 1991.
Un bel atlas avec 264 cartes qui permettent de situer les événements religieux et politiques au fil de l'histoire.

** A. BARUCQ *et al.*, *Écrits de l'Orient ancien et sources bibliques*, coll. *Petite Bibliothèque des Sciences Bibliques*, Paris, 1986.
Une présentation des écrits littéraires et non littéraires (égyptiens, mésopotamiens, hittites, cananéens, phéniciens, araméens) pour introduire à la culture du Proche-Orient ancien.

** M.-F. BASLEZ, *Bible et histoire. Judaïsme, hellénisme, christianisme*, Paris, 1998 (rééd. *Folio/Histoire*, 2003).
Une excellente présentation historique des événements et du milieu culturel du monde juif aux alentours de l'ère chrétienne (avec 40 pages de notes bibliographiques et critiques).

** P. BORDREUIL et F. BRIQUEL-CHATONNET, *Le temps de la Bible*, Paris, 2000 (rééd. *Folio/Histoire*, 2004).
Deux sémitisants présentent la Bible hébraïque (de la Genèse à la fin du deuxième livre des Rois) à des lecteurs non spécialistes. Non pas une histoire d'Israël mais un essai de retrouver l'intention de ceux qui racontent l'histoire d'Israël.

** J. BRIEND et M.-J. SEUX, *Textes du Proche-Orient ancien et histoire d'Israël*, Paris, 1977.
Une série de 71 textes anciens qui éclairent l'histoire d'Israël. Une nouvelle présentation de ces textes par Jacques Briend est proposée dans le Supplément au *Cahier Évangile* n° 34, *Israël et Juda vus par les textes du Proche-Orient ancien*, Paris, 1980.

** R. DE VAUX, *Les institutions de l'Ancien Testament. I. Le nomadisme et ses survivances. Institutions familiales. Institutions civiles – II. Institutions militaires. Institutions religieuses*, Paris, 1958-1960.
Un ouvrage de référence pour connaitre les us et coutumes du peuple d'Israël à l'époque de l'Ancien Testament.

** W. DEVER, *Aux origines d'Israël. Quand la Bible dit vrai*, Paris, 2005.
Un archéologue américain (fouilles de Gezer, Sichem, etc.) examine les origines d'Israël, en discussion avec ses collègues, essentiellement I. Finkelstein, et les historiens « minimalistes ».

** I. FINKELSTEIN et N.A. SILBERMAN, *La Bible dévoilée. Les nouvelles révélations de l'archéologie*, Paris, 2002.
À la lumière des découvertes récentes, un archéologue (fouilles à Megiddo, etc.) de l'université de Tel Aviv et un journaliste passionné d'histoire abordent le problème des origines d'Israël et de la société israélite dans l'Antiquité.

** I. FINKELSTEIN et N.A. SILBERMAN, *Les rois sacrés de la Bible. À la recherche de David et Salomon*, Paris, 2006.
À la lumière de l'archéologie et de l'histoire, une étude des récits bibliques concernant David et Salomon.

*** G. GARBINI, *Storia e ideologia nell'Israele antico*, Brescia, 1986.
Un livre original et stimulant, discutable sur de nombreux points, qui remet en question une grande partie de la vision traditionnelle de l'histoire d'Israël.

* P. GEOLTRAIN (textes présentés par), *Aux origines du christianisme*, coll. *Folio/Histoire*, Paris, 2000.
Un recueil de 65 articles sur les origines du christianisme, parus dans la revue *Le Monde de la Bible.*

*** E.-M. LAPERROUSAZ (Dir.), *La protohistoire d'Israël. De l'exode à la monarchie*, Paris, 1990.
Un ensemble d'études spécialisées sur la période antérieure à la royauté.

*** E.-M. LAPERROUSAZ et A. LEMAIRE (Dir.), *La Palestine à l'époque perse*, Paris, 1994.
Un présentation d'ensemble de la période.

* A. LEMAIRE (textes présentés par), *Le monde de la Bible*, coll. *Folio/Histoire*, Paris, 1998.
Un recueil de 76 articles historiques et archéologiques (depuis les origines jusqu'à l'exil à Babylone) publiés dans la revue du même nom.

* J.-P. LÉMONON, *Les débuts du christianisme, de 30 à 135*, coll. *Tout simplement*, Paris, 2003.
Une présentation accessible et à jour de l'histoire et de la vie des premières communautés chrétiennes.

** A. MOMIGLIANO, *Sagesses barbares. Les limites de l'hellénisation*, Paris, 1979 (original anglais, *Alien Wisdom: The Limits of Hellenization*, Cambridge, 1978).
Une série de conférences données à Cambridge en 1973-1974 par le grand historien italien, dont deux traitent du rapport entre Juifs et Grecs.

*** E. NODET, *La crise maccabéenne. Historiographie juive et traditions bibliques*, Paris, 2005.
Un regard nouveau sur les traditions présentées dans les livres des Maccabées.

** Ch. PERROT, *Jésus et l'histoire*, coll. *Jésus et Jésus-Christ*, Paris, 1993.
Non pas une « biographie » de Jésus de Nazareth, mais une série d'enquêtes pour situer Jésus dans son temps et dans son milieu.

* J. ROGERSON, *Nouvel atlas de la Bible*, Turnhout, 1985.
Une bonne présentation du pays de la Bible à travers onze régions naturelles, avec un chapitre donnant les grandes lignes de l'histoire biblique, des pages spéciales sur les sites archéologiques, etc.

* J.-L. SKA, *Les énigmes du passé. Histoire d'Israël et récit biblique*, coll. *Le livre et le rouleau*, Bruxelles, 2001.
Une excellente introduction au problème de l'historicité des récits bibliques (depuis les récits de la Genèse jusqu'au VIII[e] av. J.-C.).

*** E. WILL et Cl. ORRIEUX, *Ioudaïsmos – Hellènismos. Essai sur le judaïsme judéen à l'époque hellénistique*, Nancy, 1986.
Par un agrégé d'histoire et un historien formé aux questions d'exégèse, un ensemble d'études sur l'identité juive, la pensée historique, les problématiques de l'acculturation et de la résistance culturelle, etc.

Université catholique de Louvain

10.512.395

Table des matières

Avant-propos 5

Note pour l'édition française 7

Prologue. – Le pays de la Bible 11

Chapitre Premier. – Problèmes de méthode 15
L'utilisation des sources extrabibliques 17
Les données de l'archéologie 18
L'interprétation de l'histoire dans la Bible 18
Quand commence l'histoire d'Israël ? 19

Chapitre II. – Les origines d'Israël 21
Les Patriarches 21
Israël en Égypte 24
Exode et Sinaï 27
L'installation en Canaan : le problème des « origines » 30
Vers la monarchie : les Juges 36

Chapitre III. – Les débuts de la monarchie 39
Saül : le peuple se donne un roi 40
David, le fondateur 42
Salomon ou la royauté idéale 45
Caractéristiques de la monarchie israélite 49

Chapitre IV. – Les deux royaumes jusqu'à la chute de Samarie 55
La division du royaume 56
La dynastie d'Omri en Israël 59
L'apogée du royaume du Nord 63
L'effondrement du royaume du Nord 67

Chapitre V. – Le royaume de Juda, de 722 à l'exil babylonien 71
Le règne d'Ézéchias 71
Manassé et Amon 74
Josias et la réforme religieuse 76
La fin du royaume de Juda 78
Sacerdoce et prophétisme 81